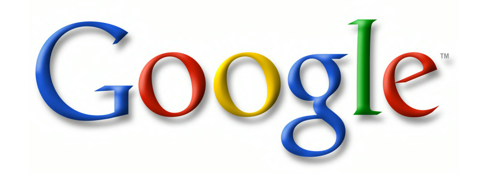
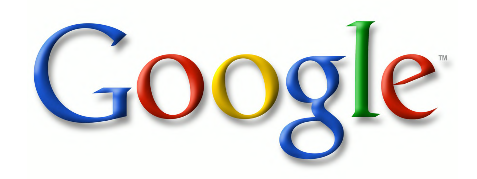
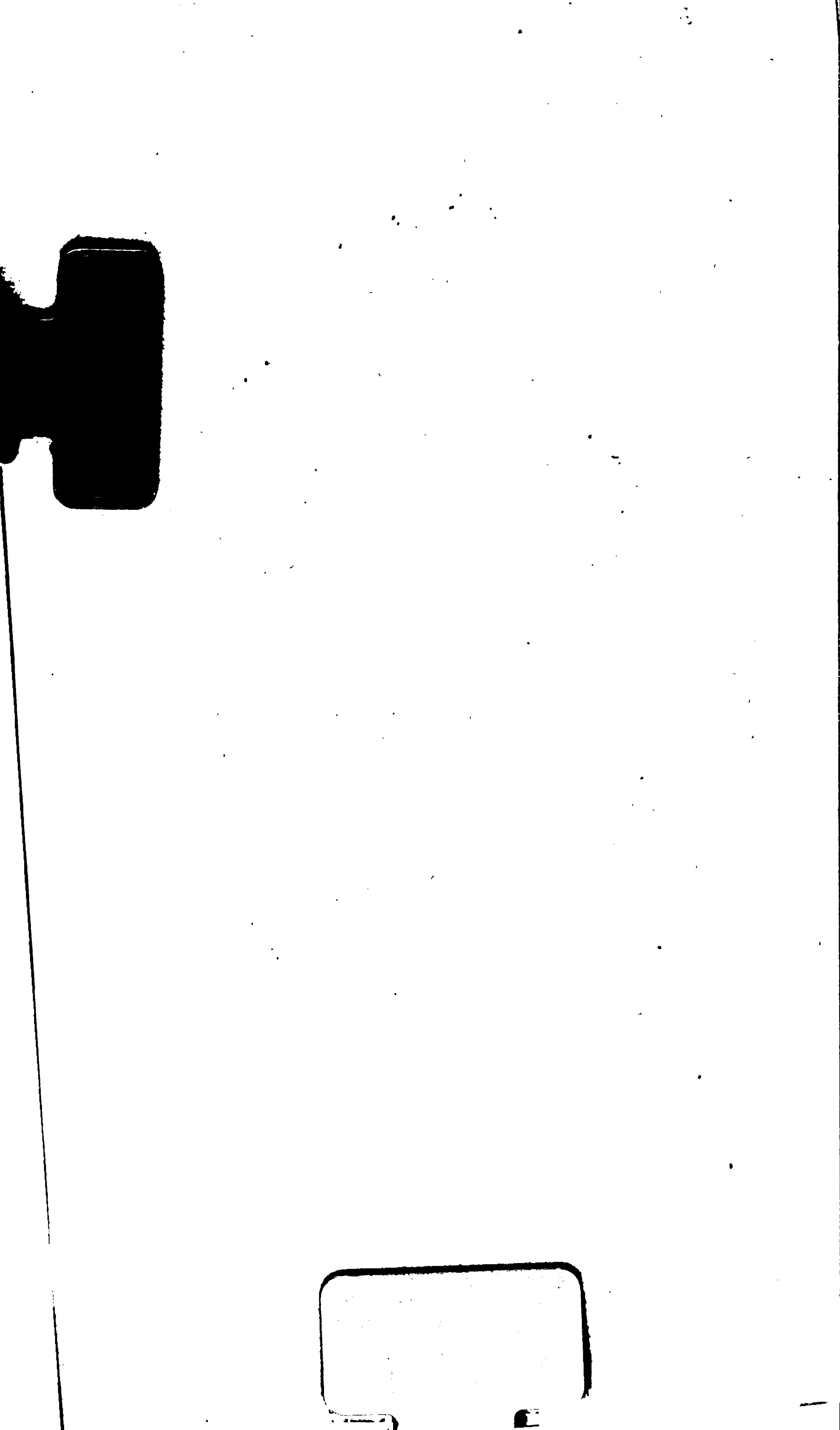


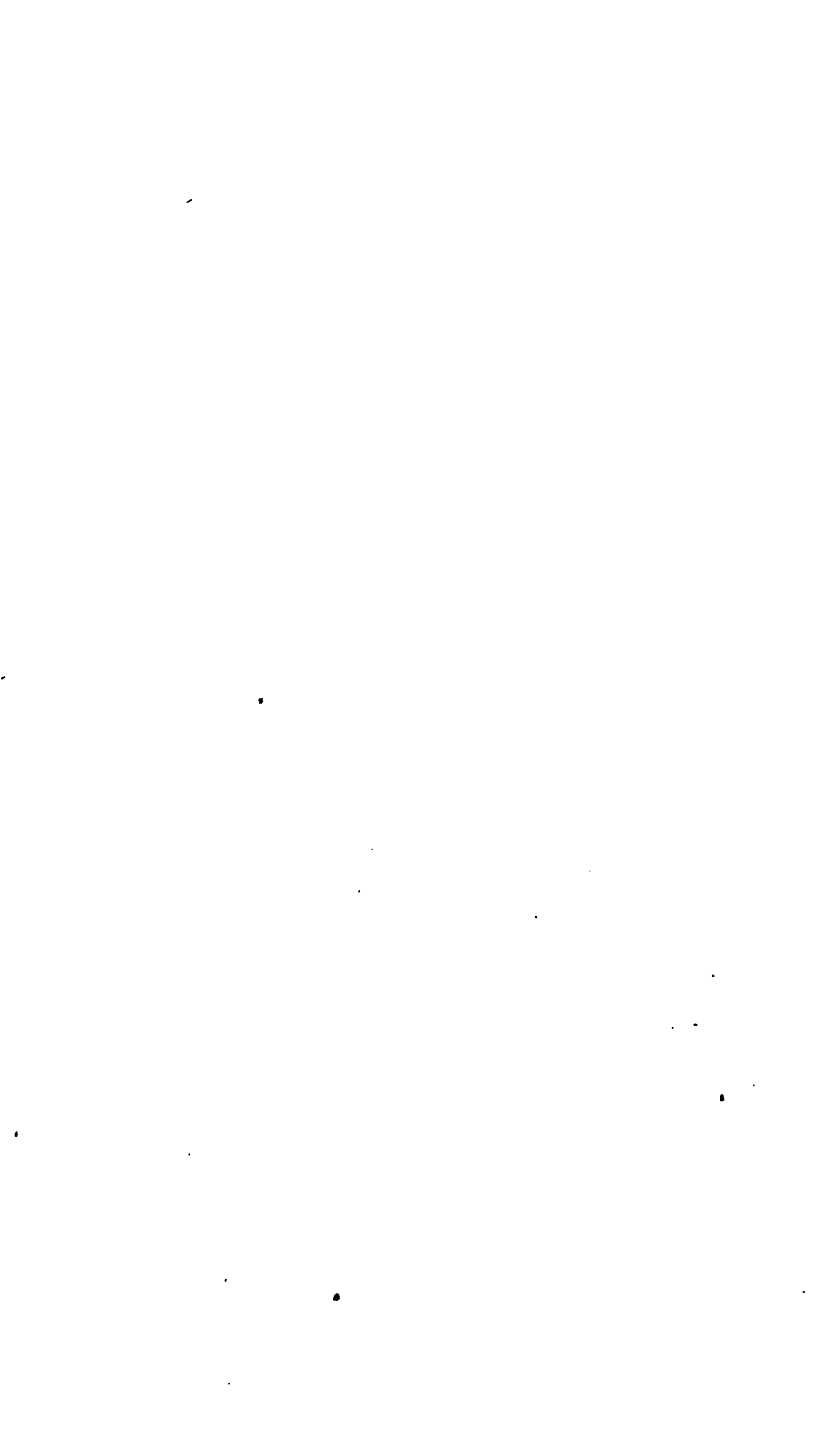



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07024441 7









THÉATRE

COMPLET

DES LATINS.

DE L'IMPRIMERIE DE P.-F. DUPONT,
HÔTEL DES FERMES.

On souscrit chez

- H. Nicolle, rue de Seine, n. 12,
- Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n. 17;
- Rey et Gravier, quai des Grands-Augustins, n. 55;
- Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n. 23;
- Pélicier, Palais-Royal, galerie des Offices, n. 10;
- Brissot-Thivars, r. Neuve-des-Petits-Champs, n. 2[illegible];
- Levrault, à Strasbourg;
- De Mat, à Bruxelles.

THÉATRE

COMPLET

DES LATINS,

PAR J.-B. LEVÉE,
Ancien professeur de rhétorique et de littérature latine, etc.,

ET PAR FEU L'ABBÉ LE MONNIER;

Augmenté de Dissertations, etc., par MM. AMAURY DUVAL, de l'Académie des Inscriptions, et ALEXANDRE DUVAL, de l'Académie française.

PLAUTE. — TOME II.



A PARIS,
CHEZ A. CHASSERIAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Au Dépôt bibliographique, rue de Choiseul, n° 3.

1820.

DISSERTATION

Sur les noms et les titres que les Anciens donnaient à leurs comédies et aux différents personnages mis en scène.

Si la collection que nous offrons au public n'était faite que pour ceux qui possèdent de riches bibliothèques, ou qui sont à portée de consulter les bibliothèques de la capitale ou des grandes villes, nous nous serions dispensés d'un travail qui leur deviendrait inutile, sous le double rapport de leurs propres ressources et de l'étendue et la variété de leurs connaissances. Notre motif n'est point de faire ici parade d'érudition, mais de remettre succinctement sous les yeux de ceux qui voudront lire avec fruit le *Théâtre complet des Latins*, les renseignements les plus propres à aplanir les difficultés que l'on rencontre à chaque pas dans l'étude des poètes dramatiques de l'antiquité. Nous avons donc cru devoir réunir sous le titre de *Dissertations* les plus précieux matériaux, afin d'épargner des recherches aux lecteurs. Le choix de MM. Duval et le mien tomberont sur les objets les plus intéressants, ou que j'aurais simplement effleurés dans les notes; tels sont ceux qui font la matière de cette Dissertation.

D'abord, voyons par quels noms on indiquait les différents genres de comédies.

Certaines satires assez semblables à celles des Grecs, non-seulement par le choix des sujets, mais encore par les caractères des acteurs, des danses et de la musique, furent appelées *atellanes*, d'Atella, ville du pays des Osques, ancien peuple du Latium où elles avaient pris naissance. Cicéron, dans la 16e lettre du livre IX des Épîtres familières, nous apprend que le genre des atellanes fut d'abord sérieux, mais que, de son temps, ce n'étaient plus que des farces ridicules. C'est peut-être la raison pour laquelle plusieurs auteurs n'ont établi aucune distinction entre les *mimes* et les *atellanes*, dont le style et les pen sées étaient beaucoup moins obscènes, et ne l'étaient même pas du tout dans l'origine. Cependant, c'est plutôt sous le rapport des pensées que sous celui de la diction, que Donat parle avantageusement des atellanes, composées dans le langage grossier et peu épuré du pays des Osques (1). Les mimes étaient joués par un seul acteur; les atellanes l'étaient par plusieurs.

Les atellanes étaient jouées par des personnes libres, et les mimes et les autres pièces par des esclaves, des affranchis ou des étrangers, disent encore Tite-Live, et Valère Maxime. Ordinairement les atellanes étaient gaies, mais elles n'excluaient pas tout sujet noble ou sérieux. Quelquefois c'était une pastorale héroïque, quelquefois même un mélange bizarre de tragique et de comique. On nommait les acteurs *atellans* ou *exodiaires*,

(1) Voy. Tite-Live, lib. VII, c. 2; et Valer. Max. lib. II, c. 3, § 4.

parce que, dit un ancien scholiaste de Juvénal, ces acteurs n'entraient qu'à la fin des jeux, afin que les larmes et la tristesse que causaient les passions dans la tragédie, fussent tempérées par les ris et la joie qu'inspiraient les atellanes, connues aussi sous le titre d'*exodiae*, c'est-à-dire, issue, fin du spectacle. Horace se plaint de voir subsister ce genre de poëmes, quand il dit :

Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.

Cependant on continua de les jouer pendant plus d'un siècle après la mort de ce poète, et Suétone leur donne plus de cinq cent cinquante ans de durée.

Leur personnage principal était le *Manducus* (1), nom que les Romains donnaient à certaines figures hideuses qu'ils présentaient sur la scène pour faire rire les uns, et pour épouvanter les autres. Ce Manducus avait un masque énorme, une bouche horriblement ouverte, des dents longues et pointues qui produisaient un bruit épouvantable lorsque l'acteur les appuyait les unes contre les autres. Les femmes menaçaient les enfants du Manducus quand ils n'étaient pas dociles.

Tandemque redit ad pulpita notum
Exodium, cum personae pallentis hiatum
In gremio matris formidat rusticus infans.

(*Juvénal, sat. III. v.* 174.)

Plaute fait dire à un de ses acteurs, dans le *Rudens*, acte II, scène 6, v. 51, qu'il ne lui manque rien pour faire le personnage de Manducus.

---

(1) *Manducus*, chez les Grecs μορμολυκεῖον, προσωπεῖον, ἐπίῤῥοβον.

Dans la suite, les atellanes devinrent si libres qu'elles furent reléguées à Atella d'où elles étaient sorties, et les habitants de cette ville les continuèrent avec tant d'indécence que le sénat fut obligé d'en interdire les représentations.

Sous la dénomination de mimes, il faut comprendre et les pièces de ce genre, et les acteurs et les actrices qui les représentaient. On attribue l'invention des mimes à Sophron de Syracuse, dont Platon parle avec éloges, et à Philistion de Nicée, contemporain de Socrate.

Le mime était une imitation de choses et de personnes viles. Ce mot signifie également l'imitation d'un discours quelconque, d'un mouvement indécent, d'actions honteuses, et quelquefois de personnes illustres, dont un acteur imitait les gestes, le maintien ou les ridicules, en entremêlant à des louanges et à des éloges, des plaisanteries fades, obscènes et de mauvais goût. Cette espèce de farce ne se donnait ordinairement que dans les entr'actes d'une tragédie ou d'une comédie régulière. Point de conduite, point de vraisemblance, point de dénouement dans ces sortes de pièces. Pour se tirer d'embarras, dit l'auteur du Dictionnaire des auteurs classiques, lorsque les préparatifs d'une nouvelle décoration étaient faits, l'un des mimes prenait la fuite, les autres le poursuivaient, la symphonie se faisait entendre, et le grand spectacle recommençait.

Je ne dirai rien des *dicélies*, scènes représentées dans les orgies, plus licencieuses encore que les atellanes.

Passons maintenant aux différents autres genres de pièces, ou plutôt aux différents noms donnés à la comédie.

On appelait *comédies mixtes* celles dont une partie se passait en récit, et l'autre en action. *Partim statariae, partim motoriae.* Les Romains en citaient pour exemple l'*Eunuque* de Térence. Les comédies où tout était en action, comme dans l'*Amphitryon* de Plaute, s'appelaient purement *motoriae.*

On désignait par l'épithète *palliatae*, celles dont les sujets, les personnages et les habits étaient grecs, et dans lesquelles on se servait du *pallium*, manteau à la grecque. On les nommait aussi *crepidae*, nom de la chaussure commune des Grecs.

Les *plani-pediae* se représentaient pieds nus, selon certains auteurs; et selon d'autres, sur un théâtre de plain-pied, avec le rez-de-chaussée.

Les pièces dont le sujet et les personnages étaient pris dans l'état de la noblesse, et de ceux qui portaient la *robe prétexte*, sont désignées par le mot *praetextatae.*

Le mot *rhintonicae* servait à indiquer certaines comédies du genre larmoyant, qu'on appelait aussi *hilarotragoediae*, *latinae comoediae*, ou *comoediae italicae.* L'invention en est attribuée, ainsi que je l'ai dit dans ma Dissertation sur Plaute, à un certain Rhinton, qui vécut peu de temps après Alexandre.

Les comédies dans lesquelles il y avait beaucoup de

dialogue et peu d'action, telles que l'*Hécyre* de Térence et l'*Asinaire* de Plaute, étaient appelées *statariae.*

On désignait par l'adjectif *tabernariae* celles dont le sujet et les personnages étaient tirés des tavernes, lieux de plaisir du bas peuple. Les acteurs y jouaient en robes longues et sans manteaux; Afranius et Ennius se distinguèrent en ce genre.

Enfin il y avait des comédies appelées *trabeatae* et *togatae.* Dans les premières, dont Suétone attribue l'invention à Caïus Mélissus, les acteurs paraissaient *in trabeis* (espèce de robes ou toges, plus ornées et plus riches que la toge ordinaire) et y jouaient des triomphateurs, des chevaliers, des rois même. Elles devaient se rapprocher plutôt de la tragédie que de la comédie, si nous en jugeons par le costume et par la dignité des personnages. Cette idée seule répand sur la nature de ce spectacle la plus grande obscurité. Pline et Suétone attribuent l'invention des secondes à Stéphanion; Afranius et Quintus Ennius passent aussi pour avoir introduit ce genre de pièces à Rome. Dans ces comédies, qui tenaient le milieu entre les *pretextatae* et les *tabernariae*, les acteurs étaient vêtus de la toge. Nous invitons le lecteur à consulter Suétone, *Aug.*, c. XLV, nomb. 2; Pline, liv. VII, c. 48; Vossius, *De Instit. poet.*, lib. II, c. 7, §§ 2 et 6; et les Mémoires de l'*Académie des inscriptions.*

Examinons maintenant ce qui concerne les titres que les anciens donnaient à leurs comédies, et la raison de leur choix dans les noms de leurs personnages.

Quoique l'art dramatique ait fait chez les modernes de tels progrès que nous ayons acquis sur les anciens une supériorité incontestable, il n'en est pas moins vrai de dire que ces derniers mettaient en usage tout ce qui pouvait concourir au succès de leurs pièces, et s'étaient imposé des règles sévères dont les bons auteurs se sont rarement écartés. Les Romains empruntèrent des Grecs les principes de l'unité de temps, d'action et de lieu, et ceux qui ont rapport au choix du titre de leurs comédies, ou des noms donnés aux personnages. L'*Asinaire*, l'*Aululaire*, les *Captifs*, la *Cistellaire*, le *Soldat fanfaron*, le *Pseudolus*, le *Marchand*, le *Rudens*, le *Stichus*, le *Trinummus*, le *Truculentus* de Plaute, l'*Andrienne*, l'*Eunuque*, l'*Héautontimorumenos*, les *Adelphes*, le *Phormion*, l'*Hécyre*, sont autant de titres choisis pour annoncer le sujet de la pièce à laquelle ils sont appliqués ; ils indiquent tantôt un *caractère*, tantôt le genre de l'intrigue, tantôt le personnage principal, ou bien un fait, une circonstance intéressante ; quelquefois aussi le pays, le rang, l'état, la fortune, le lieu même de la scène.

Les anciens, en général, n'apportaient pas moins de soin dans le choix des noms par lesquels ils désignaient leurs personnages. Il paraît démontré par le témoignage de Donat, que les auteurs avaient égard au sens et à l'étymologie ; de sorte que les noms des personnages annonçaient le caractère, l'esprit du rôle, et même la physionomie que l'acteur devait prendre et exprimer ;

cependant cette observation n'est pas rigoureusement applicable à tous les cas. Dans l'*Amphitryon* de Plaute, Sosie signifie conservé dans la guerre; Blépharon, grandeur des paupières ou des sourcils; Bromia, frémissement. Dans l'*Asinaire*, Argyrippe est un nom donné à l'amant de Philénie, parce qu'à la prière des deux esclaves Liban et Léonida, il consent à les laisser monter à cheval sur son dos, afin d'obtenir, pour prix de cette ridicule complaisance, l'argent qu'ils ont entre les mains; le mot Philénie exprime l'amour que cette courtisane inspire, et celui dont elle est éprise (1); Léonida, qui a la ressemblance d'un lion (2); Démenète signifie louange populaire; Diabole, calomniateur. Il serait plus difficile de se rendre raison des mots Cléérète et Artemone; le premier signifie choix de la renommée; et c'est à la maîtresse d'un lieu de débauche qu'il s'applique; le second exprime l'artimon, la grand'voile d'un vaisseau, qui, surtout chez les anciens, influait beaucoup sur la marche; mais Artémone est bien loin de conduire toujours son mari comme elle veut. Je suppose donc que les auteurs dramatiques employaient certains noms par antiphrase. Plaute donne à un banquier le nom de Misargyrides, qui signifie celui qui hait l'argent. C'est bien une antiphrase. Le même poète donne à l'avare

(1) Plusieurs interprètes disent que le mot *Philénie* exprime l'*amour de la louange* ou *du vin*.

(2) Probablement cette ressemblance se rapporte à la forme du masque de l'acteur.

le nom d'Euclion, qui signifie bonne renommée : ce ne peut être encore que pour exciter le rire. Je ne citerai plus que quelques noms de personnages, avant de passer à ceux dont Térence a fait choix. Dans les *Captifs*, Philopolème signifie l'amour des combats; Philocrates, celui de la victoire et de la puissance ; Hégion, celui qui gouverne. Dans le *Curculion*, le parasite a reçu ce nom que porte un insecte qui ronge les blés ; comme dans le *Soldat fanfaron*, appelé lui-même Pyrgopolinices, qui signifie victoire des villes fortes, un autre parasite porte le nom d'Artotrogue, qui correspond au mot *panivore*. L'auteur veut-il peindre la force, l'autorité ? le personnage s'appelle Alcésimarque. Veut-il caractériser un fourbe consommé ? il le désigne par le mot Pseudolus. S'agit-il d'un homme qui prend toutes les formes ? il l'appellera Ballio. Périplectomène est opiniâtre à l'excès; Philocomasie aime les repas de nuit; Philoxène est un homme hospitalier; Callidamates triomphera de la beauté; Agorastoclès a de la réputation au barreau. Le motif du choix des noms est beaucoup plus sensible à l'égard des valets. Plaute a caractérisé la finesse, la souplesse d'un valet, en le nommant Strobile, et selon quelques commentateurs, Strophile. Epidicus, dans la pièce de ce nom, cause des disputes, de vives altercations. Dans la *Mostellaire*, Tranion trompe par son maintien et son air *uni* et *franc*. Dans Térence, Parménon est un esclave fidèle ; Syrus et Géta sont des noms qui marquent l'infidélité ; et sans doute une infidélité qui tenait au

caractère du pays ; Thrason et Palémon annoncent un caractère guerrier ; Pamphile est un jeune homme aimant tout ce qui se présente ; Philumène est persévérante en amour ; Chrysis, remarquable par la richesse de ses ornements ; Dromon, par sa promptitude à exécuter les ordres de son maître ; Criton, par son esprit conciliateur ; Glycérie, par sa douceur. Enfin, l'un et l'autre poète, à l'imitation de leurs devanciers, avaient souvent égard au pays où leurs personnages avaient pris naissance ; et cela, pour marquer une des principales circonstances de l'action, ou pour répandre plus de variété dans les caractères. Ainsi Liban, Lyconides, Thessala, Messénion, Tyndare (nom spartiate), Lyco, Lydia, Cappadox, Persa, dans les comédies de Plaute ; Andria, Byrrhia, qui s'écrivait anciennement Pyrrhia, Mysia, Lesbia, et toute la famille des Daves, dans les pièces de Térence, ne doivent point être regardés comme des noms toujours pris au hasard, et sans aucun motif.

Je croirais faire injure à la sagacité de mes lecteurs, si je justifiais la coutume des anciens par de nombreux exemples puisés dans les comédies des auteurs modernes ; et j'abuserais infailliblement de leur patience, si je donnais plus d'étendue à une Dissertation que je n'ai entreprise que pour faciliter autant qu'il était en moi, par tous les moyens, la lecture des auteurs dramatiques de la Grèce et de Rome.

J.-B. LEVÉE.

LES COMÉDIES DE PLAUTE.

TRADUCTION DE J. B. LEVÉE.

AULULARIA.

L'AULULAIRE.

DRAMATIS PERSONAE.

LAR familiaris, prologus.
EUCLIO, senex Atheniensis.
PHAEDRA, Euclionis filia.
STAPHILA, ancilla Euclionis.
MEGADORUS, avunculus Lyconidis.
EUNOMIA, mater Lyconidis, soror Megadori.
LYCONIDES, filius Antimachi et Eunomiae, procus Phaedrae.
STROBILUS, servus Lyconidis.
STROBILUS, servus Megadori.
PYTHODICUS, servus alter.
ANTHRAX, } coqui.
CONGRIO, }

Scena est Athenis.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

Le dieu LARE, prologue.
EUCLION, vieillard athénien.
PHEDRA, fille d'Euclion.
STAPHILA, esclave d'Euclion.
MÉGADORE, oncle de Lyconides.
EUNOMIE, mère de Lyconides et sœur de Mégadore.
LYCONIDES, fils d'Antimaque et d'Eunomie, amant de Phedra.
STROBILE, esclave de Lyconides.
STROBILE, esclave de Mégadore.
PYTHODICUS, autre esclave.
ANTHRAX, } cuisiniers.
CONGRION, }

La scène est à Athènes.

ARGUMENTUM INCERTI AUCTORIS.

SENEX avarus vix sibi credens Euclio
Domi suae defossam multis cum opibus
Aulam[1] invenit, rursumque penitus conditam
Exsanguis, amens, servat. Ejus filiam
Lyconides vitiarat. Interea senex
Megadorus, a sorore suasus ducere
Uxorem, avari gnatam deposcit sibi.
Durus senex vix promittit, atque aulae timens,
Domo sublatam variis abstrudit locis.
Insidias servos facit hujus Lyconidis,
Qui virginem vitiarat; atque ipse obsecrat
Avonculum Megadorum sibimet cedere
Uxorem amanti. Per dolum mox Euclio
Quum perdidisset, aulam insperato invenit,
Laetusque natam conlocat Lyconidi.

ARGUMENTUM PRISCIANI.

AULAM repertam auri plenam Euclio
Vi summa servat, miseris adfectus modis.
Lyconides istius vitiat filiam.
Volt hanc Megadorus indotatam ducere;
Lubensque ut faciat, dat coquos cum opsonio.
Auro formidat Euclio; abstrudit foris:
Reque omni inspecta, compressoris servulus
Id surpit. Illic Euclioni rem refert,
Ab eo donatur auro, uxore et filio.

ARGUMENT D'UN AUTEUR INCONNU.

Euclion, vieil avare, se confiant à peine à lui-même, trouve dans sa maison une marmite, contenant une forte somme, qu'on y avait enfouie. A demi-mortet tout tremblant, il s'empresse de l'enterrer encore plus profondément. Un jeune homme appelé Lyconides avait séduit Phedra, fille de l'avare. Cependant le vieux Mégadore, cédant à la persuasion d'Eunomie sa sœur, demande en mariage la fille de notre avare. L'intraitable Euclion promet à peine, et, craignant pour sa marmite, il la retire hors de sa maison et la cache en différents endroits. Un valet de ce même Lyconides (le séducteur de la fille) lui tend un piége. Lyconides engage Mégadore son oncle à lui céder Phedra dont il est passionément amoureux. Bientôt Euclion, après avoir retrouvé son trésor que les ruses de Strobile lui ont enlevé, consent à l'union de sa fille avec Lyconides.

ARGUMENT ATTRIBUÉ A PRISCIEN.

Euclion ayant trouvé dans sa maison une marmite pleine d'or, la garde avec des peines et des soins incroyables. Il a une fille que Lyconides a déshonorée, et que Mégadore veut bien épouser sans dot. Mégadore, afin d'engager Euclion à la lui donner, envoie chez lui des cuisiniers avec des provisions de bouche. Le vieillard, qui craint pour son or, le cache hors de sa maison. Un valet de Lyconides le découvre et l'enlève. Mais Lyconides en ayant donné avis au vieillard, en obtient tout-à-la-fois le trésor, la mère et l'enfant.

PROLOGUS.

LAR FAMILIARIS.

Ne quis miretur, qui sim paucis eloquar:
Ego Lar sum familiaris, ex hac familia,
Unde exeuntem me adspexistis. Hanc domum
Jam multos annos est[1] quum possideo, et colo
Patrique avoque jam hujus, qui nunc hic habet:
Sed mihi avos hujus obsecrans concredidit
Thesaurum auri clam omnis: in medio foco
Defodit, venerans me, ut id servarem sibi.
Is quoniam moritur, ita avido ingenio fuit,
Numquam indicare id filio voluit suo;
Inopemque optavit potius eum relinquere,
Quam eum thesaurum commonstraret filio.
Agri reliquit ei non magnum modum,
Quod cum labore magno et misere viveret.
Ubi is obiit mortem qui mihi id aurum credidit,
Coepi observare, ecqud majorem filius
Mihi honorem haberet, quam ejus habuisset pater.
Atque ille vero minus minusque inpendio
Curare, minusque me inpartire honoribus.
Item a me contra factum est: nam item obiit diem[1].
Is ex se hunc reliquit, qui hic nunc habitat, filium
Pariter moratum, ut pater avosque hujus fuit.
Huic filia una est: ea mihi cotidie

PROLOGUE.

LE DIEU LARE.

Afin que personne ne fasse l'étonné, je vous dirai en peu de mots qui je suis. Je suis le dieu Lare (1) de la maison d'où vous me voyez sortir. Depuis bien des années, j'ai la garde de ces lieux ; et, de père en fils, jusqu'à celui qui occupe cette maison, je suis en possession de veiller à sa conservation. Mais l'aïeul du propriétaire actuel me l'a confiée et recommandée d'une manière spéciale; il y a enfoui, à l'insçu de tout le monde, un trésor au milieu du foyer qui m'est consacré, et m'a toujours honoré, afin que son or fût en sûreté. Le bonhomme est venu à mourir. Il était si naturellement enclin à l'avarice qu'il ne voulut jamais indiquer ce trésor à son fils, et préféra de le laisser dans l'indigence plutôt que de découvrir sa cachette. Il ne lui donna pour héritage qu'un coin de terre de peu de valeur, avec le produit duquel il pouvait vivre à peine misérablement en travaillant beaucoup. Dès que celui qui avait mis son or sous ma protection eut payé le dernier tribut, je commençai à observer le fils, pour m'assurer s'il aurait pour moi une dévotion plus grande que celle de son prédécesseur. Mais je m'aperçus que le fils attachait à mon culte moins d'importance et retranchait chaque jour quelque chose des honneurs qui m'avaient été rendus. Moi je pris bien ma revanche ; il mourut sans avoir découvert le trésor, et laissa un fils qui habite aujourd'hui cette maison. Les mœurs de l'héritier n'ont pas dégénéré, et il est digne en tout, par son avarice, de son père et de son aïeul...... Il a une fille, elle ne manque pas un

Aut thure, aut vino, aut aliqui semper subplicat:
Dat mihi coronas. Ejus honoris gratia
Feci thesaurum ut hio reperiret Euclio,
Quo eam facilius nuptum, si vellet, daret.
Nam compressit eam de summo adolescens loco.
Is scit adolescens quae sit, quam compresserit:
Illa illum nescit, neque compressam autem pater.
Eam ego hodie faciam, ut hic senex de proximo
Sibi uxorem poscat: id ea faciam gratia,
Quo ille eam facilius ducat, qui compresserat.
Et hic qui poscet eam sibi uxorem senex,
Is adolescentis illius est avunculus,
Qui illam stupravit noctu, Cereris vigiliis.
Sed hic senex jam clamat intus, ut solet.
Anum foras extrudit, ne sit conscia.
Credo aurum inspicere volt, ne subreptum siet.

---

seul jour à m'offrir de l'encens, du vin ou des couronnes (2), ni à m'adresser ses prières ferventes. J'ai donc fait découvrir, en sa faveur, le trésor à Euclion, pour le mettre à même de l'établir, s'il le veut, avec avantage; car un jeune homme de distinction a violé la fille d'Euclion. Ce jeune homme connaissait fort bien celle qu'il a violée, mais il en était inconnu, et le père ne soupçonne rien de ce qui s'est passé. Je ferai en sorte qu'aujourd'hui un vieillard du voisinage demandera la main de la jeune fille; et cela afin que celui qui l'a abusée l'épouse plus facilement. Le vieillard, qui la demandera en mariage, est en même temps oncle du jeune homme qui a ravi l'honneur à cette jeune fille, pendant les veilles consacrées à Cérès (3). Mais voici le vieil Euclion qui crie et fait tapage chez lui comme à son ordinaire. Il fait sortir sa vieille servante pour qu'elle n'ait aucune connaissance de ses démarches. Il veut, je crois, visiter son or, de peur qu'on ne le lui ait dérobé.

AULULARIA.

ACTUS PRIMUS.

SCENA PRIMA.

EUCLIO, STAPHYLA.

EUCLIO.

Exi, inquam, age exi : exeundum hercle tibi hinc est foras,
Circumspectatrix cum oculis emissitiis[1].

STAPHYLA.

Nam cur me miseram verberas?

EUCLIO.

Ut misera sis,
Atque ut te dignam mala malam aetatem exigas.

STAPHYLA.

Nam qua me nunc causa extrusisti ex aedibus?

EUCLIO.

Tibi ego rationem reddam, stimulorum seges?
Illuc regredere ab ostio! illuc! sis vide ut
Incedit! at scin' quo modo tibi res se habet?
Si hodie hercle fustem cepero, aut stimulum in manum
Testudineum istum tibi ego grandibo gradum.

STAPHYLA.

Utinam me divi adaxint[2] ad suspendium
Potius quidem, quam hoc pacto apud te serviam.

L'AULULAIRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUCLION, STAPHILA.

EUCLION.

Sors ! te dis-je, allons, sors ! parbleu tu sortiras d'ici à l'instant, curieuse ! avec tes yeux de furet !

STAPHILA.

Pourquoi me frapper ? malheureuse que je suis !

EUCLION.

Pour que tu le sois malheureuse ; parce qu'une misérable comme toi mérite de traîner une vie misérable.

STAPHILA.

Mais pourquoi me chassez-vous maintenant de la maison ?

EUCLION.

Dois-je t'en rendre compte, esclave, qui ne vas qu'à force de coups ! Éloigne-toi de ma porte... Va-t-en là-bas. Voyez comme elle se presse ! Sais-tu ce qui t'attend aujourd'hui ? Si tu me fais prendre un bâton, ou quelque nerf de bœuf, je te ferai doubler le pas, vieille tortue.

STAPHILA.

J'aimerais mieux avoir été condamnée par les dieux à être pendue, que d'être réduite à vous servir à ce prix.

EUCLIO.

At ut scelesta sola secum murmurat!
Oculos hercle ego istos, inproba, effodiam tibi,
Ne me observare possis, quid rerum geram.
Abscede; etiam nunc...... etiam nunc.... etiam..... ohe!
Istic adstato: si hercle tu ex istoc loco
Digitum transvorsum aut unguem latum excesseris,
Aut si respexis, donicum ego te jussero,
Continuo hercle ego te dedam discipulam cruci[3].
Scelestiorem me hac anu certe scio
Vidisse numquam: nimisque ego hanc metuo male,
Ne mihi ex insidiis verba inprudenti duit,
Neu persentiscat, aurum ubi est absconditum:
Quae in obcipitio quoque habet oculos, pessuma.
Nunc ibo ut visam est ne ita aurum ut condidi,
Quod me sollicitat plurimis miserum modis.

SCENA II.

STAPHYLA.

Nec nunc mecastor quid hero ego dicam meo
Malae rei evenisse, quamve insaniam,
Queo comminisci: ita miseram me ad hunc modum
Decies die uno saepe extrudit aedibus.
Nescio pol quae illunc hominem intemperiae tenent;
Pervigilat noctes totas, tum autem interdius
Quasi claudus sutor domi sedet totos dies.

EUCLION.

La coquine murmure entre ses dents. Méchante, je t'arracherai aujourd'hui les deux yeux, afin que tu ne puisses plus épier mes démarches. Recule-toi ; recule-toi : encore, en arrière. Mets-toi là, et si tu t'en éloignes d'un doigt, ou de la largeur d'un ongle, si tu regardes derrière toi sans ma permission, j'en jure par Hercule ! je t'enverrai au gibet, afin de mieux t'apprendre à m'obéir. Je n'ai connu de ma vie une vieille aussi scélérate, aussi perfide. *(A part.)* J'appréhende qu'elle ne m'ait malicieusement arraché quelque parole, et qu'elle ne soupçonne l'endroit où mon or est caché. Le mauvais sujet ! elle a des yeux derrière la tête. Allons voir maintenant si mon or est toujours où je l'ai mis ; cela me cause de continuelles alarmes. *(Il rentre et ferme sa porte.)*

SCÈNE II.

STAPHILA *(seule)*.

Je ne sais en vérité quel malheur est arrivé à mon maître : il est assurément devenu fou. Infortunée que je suis ! il me chasse souvent de la maison jusqu'à dix fois par jour. Oui, j'ignore quelle mouche le pique. Il est debout toutes les nuits; et même souvent, il reste chez nous assis toute une journée comme un savetier boiteux. Je ne vois plus de moyen de lui laisser ignorer plus long-temps l'aventure de son

Neque jam quo pacto celem herilis filiae
Probrum, propinqua partitudo cui adpetit,
Queo comminisci : neque quidquam melius est mihi,
Ut opinor, quam ex me ut unam faciam literam
Longam[1], meum laqueo collum quando obstrinxero.

SCENA III.

EUCLIO, STAPHYLA.

EUCLIO.

Nunc defaecato demum animo egredior domo,
Postquam perspexi salva esse intus omnia.
Redi nunc jam intro, atque intus serva[1].

STAPHYLA.

Quippini
Ego intus servem? an ne quis aedes auferat?
Nam hic apud nos nihil est aliud quaesti[2] furibus :
Ita inaniis sunt obpletae atque araneis.

EUCLIO.

Mirum quin tua nunc me caussa faciat Jupiter
Philippum regem aut Darium, trivenefica.
Araneas mihi ego illas servari volo.
Pauper sum, fateor, patior : quod di dant, fero[3].
Abi intro, obclude januam : jam ego hic ero.
Cave quemquam alienum in aedis intromiseris.

unique héritière. Elle touche de bien près à son terme. Je crois n'avoir rien de mieux à faire que d'aller m'allonger comme un I, après m'être passé la corde au cou?

SCÈNE III.

EUCLION, STAPHILA.

EUCLION *(à part)*.

A présent j'ai le cœur net et je vais sortir, puisque je me suis assuré que tout est à sa place chez moi. *(A Staphila.)* Et toi, rentre et veille sur l'intérieur.

STAPHILA.

A quoi prendrais-je garde? Qu'on n'emporte la maison? Car il n'y a ici rien à gagner pour les voleurs. Ils n'y trouveront d'ailleurs que du vuide et des araignées.

EUCLION.

Beau dommage! ne faudrait-il pas à cause de toi, triple sorcière, que Jupiter me fît riche comme le roi Philippe ou comme Darius? Je prétends moi, que l'on ait soin de mes araignées (1). Je suis pauvre, je l'avoue ; je prends patience, et je me contente de ce que les dieux me donnent. Rentre : ferme bien la porte ; je serai bientôt de retour. Garde-toi de laisser entrer après toi qui que ce soit.

STAPHYLA.

Quod quispiam ignem quaerat?

EUCLIO.

Exstingui volo,
Ne causae quid sit, quod te quisquam quaeritet,
Nam si ignis vivet, tu exstinguere extempulo.
Tum aquam aufugisse dicito, si quis petet.
Cultrum, securim, pistillum, mortarium,
Quae utenda vasa semper vicini rogant,
Fures venisse atque abstulisse dicito.
Profecto in aedes meas me absente neminem
Volo intromitti; atque etiam hoc praedico tibi,
Si bona Fortuna veniat, ne intromiseris.

STAPHYLA.

Pol ea ipsa credo ne intromittatur cavet;
Nam ad aedis nostras nusquam adiit, quamquam prope est.

EUCLIO.

Tace, atque abi intro.

STAPHYLA.

Taceo, atque abeo.

EUCLIO.

Obclude sis
Fores ambobus pessulis: jam ego hic ero.

STAPHILA.

Mais, si quelqu'un vient me demander du feu?

EUCLION.

Pour que l'on ne t'en demande pas, tu l'éteindras, je le veux; car s'il vit encore à mon retour, je te ferai mourir aussitôt. Si quelqu'un demande de l'eau, tu diras qu'elle s'est répandue. Si les voisins, selon leur coutume, viennent emprunter le couteau, la hache, le pilon, le mortier, ou les autres ustensiles de cuisine, dis que les voleurs ont tout emporté. Certes! je n'entends point que personne s'introduise chez moi en mon absence. Si même la bonne Fortune (2) venait, ne la laisse pas entrer ici, je te le défends expressément.

STAPHILA.

Je crois qu'elle se gardera bien de s'y introduire; car jamais elle n'est venue chez nous, quoiqu'elle en soit bien proche.

EUCLION.

Tais-toi, et rentre tout-à-l'heure.

STAPHILA.

Je ne dis plus mot, et je m'en vais.

EUCLION.

Enferme-toi; mets les deux verroux : je reviens à l'instant.

SCENA IV.

EUCLIO.

Discrucior animi, quia ab domo abeundum 'st mihi.
Nimis hercle invitus abeo: sed quid agam, scio.
Nam noster nostrae qui est magister curiae,
Dividere argenti dixit numos in viros:
Id si relinquo ac non peto, omnes illico
Me suspicentur, credo, habere aurum domi.
Nam non est verisimile hominem pauperem
Pauxillum parvi facere, quin numum petat.
Nam nunc quom celo sedulo omnes, ne sciant,
Omnes videntur scire, et me benignius
Omnes salutant, quam salutabant prius.
Adeunt, consistunt, copulantur dexteras:
Rogitant me, ut valeam, quid agam, quid rerum geram.
Nunc quo profectus sum ibo, postidea domum
Me rursum, quantum potero, tantum recipiam.

SCÈNE IV.

EUCLION.

Qu'il m'en coûte de m'absenter un moment du logis ! J'enrage. C'est bien malgré moi, en vérité ; mais je sais quel parti prendre. Le maître de notre curie (3) doit, a-t-il dit, distribuer aujourd'hui de l'argent par tête ; si je le laisse sans demander rien, on va sur-le-champ s'imaginer que ma maison renferme un trésor. Car il n'est pas vraisemblable qu'un pauvre fasse assez peu de cas de l'argent pour dédaigner même une aumône*. En effet, malgré le soin que je prends de me cacher, il me semble que tout le monde a deviné mon secret. On me salue avec plus de politesse, plus d'affection qu'auparavant. On s'arrête, on s'approche, on me tend la main, on s'informe de ma santé, de ce que je fais, de l'état de mes affaires. A présent je cours à la répartition...... Je resterai le moins de temps possible hors de chez moi.

*Mot à mot un *numma.*

3.

ACTUS II.

SCENA I.

EUNOMIA, MEGADORUS.

EUNOMIA.

Velim te arbitrari me haec verba, frater,
Meae fidei tuaeque rei hoc caussa
Facere, ut aequom 'st germanam sororem:
Quamquam haud falsa sum, nos odiosas haberi.
Nam multum loquaces merito omnes habemur,
Nec mutam profecto repertam ullam esse
Hodie dicunt mulierem ullo in saeculo.
Verum hoc, frater, unum tamen cogitato,
Tibi proxumam me, mihique item esse te.
Ut aequom 'st, quod in rem esse utrique arbitremur,
Et mihi te, et tibi me consulere et monere:
Neque obcultum id haberi, neque per metum mussari,
Quin participem pariter ego te, et tu me ut facias.
Eo nunc ego secreto te huc foras seduxi,
Ut tuam rem ego tecum hic loquerer familiarem.

MEGADORUS.

Da mihi, optuma foemina, manum.

EUNOMIA.

Ubi ea est? quis ea?

Est nam optuma?

ACTE II.

SCÈNE I.

EUNOMIE, MÉGADORE.

EUNOMIE.

Je voudrais vous persuader, mon cher frère, que ce que je vous dis est l'effet de mon zèle. Je n'envisage ici que vos intérêts, comme doit le faire une sœur germaine. Je le sais : nous autres femmes, on nous trouve souvent incommodes ; car nous passons à bon droit pour être très-bavardes; on prétend même qu'on n'a jamais vu de femme muette. Mais, mon frère, songez-y bien, vous n'avez au monde de plus proche parente que moi, ni moi de plus proche parent que vous. Il est de toute justice que nous embrassions les intérêts l'un de l'autre, et que nous nous aidions réciproquement par de bons avis ; nous ne devons avoir rien de caché l'un pour l'autre ; il ne faut point entre nous de craintes, ni de demi-confidence. Pour moi, je ne vous ai fait sortir que pour nous entretenir ici en secret d'une chose qui vous regarde personnellement.

MÉGADORE.

O la meilleure de toutes les femmes ! touchez là.

EUNOMIE.

Où est-elle cette femme accomplie ? Quelle est-elle donc ?

MEGADORUS.

Tu.

EUNOMIA.

Tu me, ais?

MEGADORUS.

Si negas,

Nego.

EUNOMIA.

Decet te quidem vera proloqui[1].

Nam optuma nulla potest eligi: alia alia

Pejor, frater, est.

MEGADORUS.

Idem ego arbitror, nec tibi

Adversari certum est de istac re umquam, soror.

EUNOMIA.

Da mihi operam, amabo.

MEGADORUS.

Tua est; utere

Atque impera, si quid vis.

EUNOMIA.

Id quod in rem tuam

Optumum esse arbitror, te id admonitum advento.

MEGADORUS.

Soror, more tuo facis.

EUNOMIA.

Facta volo.

MEGADORUS.

Quid est id,

Soror?

MÉGADORE.

Vous.

EUNOMIE.

Moi! dites-vous?

MÉGADORE.

Si vous prétendez le contraire, d'accord.

EUNOMIE.

Il vaut mieux certainement dire la vérité. Car, avouez, mon frère, qu'on ne peut choisir la meilleure des femmes, puisqu'elles sont toutes plus méchantes les unes que les autres.

MÉGADORE.

Je pense comme vous, ma sœur; et je ne veux pas là-dessus vous contredire.

EUNOMIE.

Daignez m'entendre.

MÉGADORE.

Je suis tout à vous, vous n'avez qu'à commander.

EUNOMIE.

Je ne viens ici que pour vous entretenir sur vos intérêts les plus chers.

MÉGADORE.

Ma sœur, vous êtes donc toujours la même....

EUNOMIE.

Je désirerais bien...

MÉGADORE.

Quoi, ma sœur?

EUNOMIA.

Quod tibi sempiternum salutare
Sit procreandis liberis, ita di faxint,
Volo te uxorem domum ducere.

MEGADORUS.

Hei obcidi!

EUNOMIA.

Quid ita?

MEGADORUS.

Quia mihi misero cerebrum excutiunt
Tua dicta, soror: lapides loqueris[2].

EUNOMIA.

Heia, hoc face,
Quod te jubet soror.

MEGADORUS.

Si lubeat; faciam.

EUNOMIA

In rem
Hoc tuam 'st.

MEGADORUS.

Ut quidem emoriar, priusquam ducam.
Sed his legibus[3], si quam dare vis, ducam: quae
Cras veniat, perendie foras feratur, soror.
His legibus quam dare vis, cedo, nuptias adorna.

EUNOMIA.

Quam maxuma possum tibi, frater, dare dote:
Sed est grandior natu: media est mulieris aetas.
Eam, si jubes, frater, tibi me poscere, poscam.

EUNOMIE.

Je ne désire que ce qui peut contribuer à vous rendre, avec la protection des dieux, père d'une nombreuse postérité; et pour cela je veux vous marier (1).

MÉGADORE.

Ah! je suis mort.

EUNOMIE.

Comment?

MÉGADORE.

Vous me fendez la tête avec vos propositions; vous me lapidez.

EUNOMIE.

Allons, faites ce que votre sœur vous conseille.

MÉGADORE.

Je ferai comme il me plaira.

EUNOMIE.

Il y va de votre intérêt.

MÉGADORE.

Oui, pourvu que je meure avant que d'épouser; ou du moins à cette condition, que celle qu'il vous plaît de me donner pour femme, viendra demain et partira après-demain pour l'autre monde; d'accord; je cède à vos instances. Faites les préparatifs de la noce.

EUNOMIE.

Je puis vous procurer, mon frère, une dot immense. La future est une fille aînée; elle est de moyen âge. Si vous le permettez, mon frère, je me chargerai de la demander pour vous.

MEGADORUS.

Num non vis me interrogare te?

EUNOMIA.

Immo, si quid vis, roga.

MEGADORUS.

Post mediam aetatem, qui mediam ducit uxorem domum,
Si eam senex anum praegnantem fortuitu fecerit,
Quid dubitas, quin sit paratum nomen puero Postumus[4]?
Nunc ego istum, soror, laborem demam et diminuam tibi.
Ego virtute deum et majorum nostrorum dives sum satis.
Istas magnas factiones, animos, dotes dapsiles[5],
Clamores, imperia eburata, vehicula, pallas, purpuram,
Nihil moror, quae in servitutem sumptibus redigunt viros.

EUNOMIA.

Dic mihi, quaeso, quis ea est[6], quam vis ducere uxorem?

MEGADORUS.

Eloquar.

Novistin' hunc senem Euclionem ex proximo pauperculum?

EUNOMIA.

Novi, hominem haud malum, mecastor.

MEGADORUS.

Ejus cupio filiam—
Virginem mihi desponderi: verba ne facias, soror.
Scio quid dictura es: hanc esse pauperem: haec pauper placet.

EUNOMIA.

Di bene vertant!

MÉGADORE.

Répondrez-vous à ma question?

EUNOMIE.

Exigez de moi tout ce qu'il vous plaira.

MÉGADORE.

Après avoir atteint depuis long-temps le terme de la maturité, prendre femme de moyen âge ! que pensez-vous qu'il en résulte? Je suppose qu'avec un vieillard la vieille devienne mère par hasard, le nom de l'enfant n'est-il pas tout trouvé? Ne l'appellera-t-on pas *Postume?* Souffrez, ma chère sœur, que je vous épargne ce soin et ces inquiétudes. Grâce à la bonté des dieux, aux vertus de mes ancêtres, je suis assez riche. Je fais peu de cas de l'opulence, de l'ambition, des partis, des revenus somptueux, des dots, des clameurs, des grands emplois, des chars d'ivoire et de la pourpre, de toutes ces belles choses qui, à force de dépenses, réduisent les hommes à la condition d'esclaves.

EUNOMIE.

Dites-moi donc, je vous prie, quelle est celle que vous avez résolu d'épouser ?

MÉGADORE.

Je vous le dirai. Vous connaissez le vieil Euclion notre voisin : il n'est pas riche, tant s'en faut.

EUNOMIE.

Je le connais fort bien. En vérité, c'est un honnête homme.

MÉGADORE.

C'est précisément sa fille que je veux épouser. Ma sœur, point de remontrances : je prévois vos objections. Cette fille est pauvre, me direz-vous? Mais que m'importe? Elle me plaît quoique pauvre.

EUNOMIE.

Que les dieux fassent tourner la chose à votre gré !

MEGADORUS.

Idem ego spèro.

EUNOMIA.

Quid! me nunc quid vis?

MEGADORUS.

Vale.

EUNOMIA.

Et tu, frater.

MEGADORUS.

Ego conveniam Euclionem, si domi
Est: sed eccum: nescio unde sese homo recipit domum.

SCENA II.

EUCLIO, MEGADORUS.

EUCLIO.

PRAESAGIBAT[1] mihi animus, frustra me ire, quom exibam domo.
Itaque abibam invitus: nam neque quisquam curialium
Venit, neque magister, quem dividere argentum oportuit.
Nunc domum properare propero: nam egomet sum hic; animus domi est

MEGADORUS.

Salvus atque fortunatus, Euclio, semper sies.

EUCLIO.

Di te ament, Megadore.

MÉGADORE.

Je l'espère.

EUNOMIE.

Ne voulez-vous plus rien de moi ?

MÉGADORE.

Adieu, ma sœur.

EUNOMIE.

Adieu, mon frère.

MÉGADORE.

Je vais trouver Euclion ou m'informer s'il est au logis. Mais le voici : je ne sais d'où il revient.

SCÈNE II.

EUCLION, MÉGADORE.

EUCLION.

(Il met la main sur son front.) J'avais là en quittant la maison, certain pressentiment que je ferais une démarche inutile. J'y allais comme malgré moi. Personnne de la curie ne s'est présenté ; pas même celui qui devait distribuer l'argent. Maintenant je m'empresse de rentrer au logis où ma pensée est tout entière, quoique mon corps soit ici.

MÉGADORE.

Je souhaite le bonjour et mille prospérités à Euclion.

EUCLION.

Que les dieux vous protégent, Mégadore !

EUCLIO.

Nunc petit, quom pollicetur: inhiat aurum ut devoret.
Altera manu fert lapidem[2], panem ostentat altera.
Nemini credo, qui large blandu'st dives pauperi.
Ubi manum injicit benigne, ibi onerat aliquam zamiam[3].
Ego istos novi polypos, qui sibi, quidquid tetigerint, tenent.

MEGADORUS.

Da mihi operam parumper: paucis, Euclio, est quod te volo.
De communi re adpellare, mea et tua:

EUCLIO.

Hei misero mihi!
Aurum mihi intus harpagatum 'st: nunc hic eam rem volt, scio,
Mecum adire ad pactionem: verum intervisam domum.

MEGADORUS.

Quo abis?

EUCLIO.

Jam ad te revortar: namque est quod visam domum.

MEGADORUS.

Credo edepol, ubi mentionem[4] ego fecero de filia,
Mihi ut despondeat, sese a me derideri rebitur.
Neque illo quisquam est alter hodie ex paupertate parcior.

EUCLIO.

Di me servant, salva res 'st; salvom est, si quid non perit.
Nimis male timui. Priusquam intro redii, exanimatus fui.
Redeo ad te, Megadore, si quid me vis.

EUCLION (*à part*).

Il me demande en promettant, il va dévorer mon or. D'une main il tient la pierre, de l'autre il présente le pain. Non, non ! je ne me fie point au riche qui se montre tout-à-coup si généreux envers le pauvre. Il vous tend la main avec douceur, et c'est dans le dessein de vous perdre et de vous causer quelque dommage. Je connais ces polypes qui se cramponnent opiniâtrément à ce qu'ils ont touché.

MÉGADORE.

Euclion, daignez m'écouter un moment. J'ai à vous parler d'une affaire concernant vos intérêts et les miens.

EUCLION (*à part*).

Malheur à moi ! on a jeté le grappin sur mon trésor ! C'est de cela, je le vois bien, qu'il veut me parler; il veut entrer en accommodement. Je vais vérifier le fait. (*Il court chez lui.*)

MÉGADORE.

Où courez-vous ?

EUCLION.

Je reviens sur-le-champ; un motif pressant m'oblige à rentrer.

MÉGADORE (*à part*).

Ma foi ! dès que je lui parlerai d'épouser sa fille (1), il me supposera l'intention de le railler. Il n'est personne au monde que la pauvreté rende plus intéressé.

EUCLION (*à part*).

Les dieux veillent sur moi : tout va bien; je suis sauvé. Je n'ai rien perdu ; j'en suis quitte pour la peur : mais avant de rentrer, j'étais mal à propos transi d'effroi. (*A Mégadore.*) Me voici tout à vous, Mégadore.

MEGADORUS.

Habeo gratiam.

Quaeso, quod te percontabor, ne id te pigeat proloqui.

EUCLIO.

Dum quidem ne quid perconteris, quod mihi non lubeat proloqui.

MEGADORUS.

Dic mihi, quali me arbitrare genere prognatum?

EUCLIO.

Bono.

MEGADORUS.

Quid fide?

EUCLIO.

Bona.

MEGADORUS.

Quid factis?

EUCLIO.

Neque malis, neque inprobis.

MEGADORUS.

Aetatem meam scis?

EUCLIO.

Scio esse grandem, itidem ut pecuniam.

MEGADORUS.

Certe edepol equidem te civem sine mala omni malitia
Semper sum arbitratus, et nunc arbitror.

EUCLIO.

Aurum huic olet.

Quid nunc me vis?

MÉGADORE.

Je vous en remercie. Mais, de grâce, répondez comme il faut à ma demande.

EUCLION.

Oui; pourvu que vous ne me demandiez que ce que je puis vous dire.

MÉGADORE.

Dites-moi : que pensez-vous de ma famille?

EUCLION.

Vous êtes de bonne famille.

MÉGADORE.

Et de notre probité?

EUCLION.

Elle est à toute épreuve.

MÉGADORE.

Et de notre conduite?

EUCLION.

Elle est sans reproches.

MÉGADORE.

Savez-vous mon âge?

EUCLION.

Vous êtes déjà un peu âgé, je le sais; et vous avez beaucoup de fortune.

MÉGADORE.

Certes! vous m'avez toujours paru un homme de bien, et je vous regarde encore aujourd'hui comme un homme irréprochable.

EUCLION *(à part)*.

Il a flairé mon or. *(A Mégadore.)* Que me voulez-vous maintenant?

MEGADORUS.

Quoniam tu me, et ego te qualis sis, scio:
Quae res recte vortat, mihique tibique tuaeque filiae,
Filiam tuam mihi uxorem posco: promitte hoc fore.

EUCLIO.

Heia! Megadore, haud decorum facinus tuis factis facis,
Ut inopem atque innoxium abs te atque abs tuis me inrideas.
Nam de te neque re, neque verbis merui, ut faceres quod facis.

MEGADORUS.

Neque edepol ego te derisum venio, neque derideo:
Neque dignum arbitror.

EUCLIO.

Cur igitur poscis meam gnatam tibi?

MEGADORUS.

Ut propter me tibi sit melius, mihique propter te et tuos.

EUCLIO.

Venit hoc mihi, Megadore, in mentem, te esse hominem divitem,
Factiosum[5]; me item hominem pauperum pauperrimum.
Nunc si filiam locassim meam tibi, in mentem venit,
Te bovem esse, et me esse asellum: ubi tecum conjunctus siem,
Ubi onus nequeam ferre pariter, jaceam ego asinus in luto:
Tu me bos magis haud respicias, gnatus quasi numquam siem[6].

MÉGADORE.

Puisque nous nous connaissons si bien l'un et l'autre, j'ai à vous proposer une chose qui doit tourner à votre avantage, au mien, à celui de votre fille, dont je vous demande la main; et vous devez me la promettre.

EUCLION.

Ah! Mégadore, vous faites là une action bien indigne de vous, en vous moquant d'un pauvre homme qui ne vous a jamais offensé, ni vous, ni les vôtres; car je ne crois pas vous avoir rien fait ni rien dit pour mériter de votre part un pareil traitement.

MÉGADORE.

En vérité, je ne viens point me moquer de vous; je ne m'en moque point; je ne pense point que vous le méritiez.

EUCLION.

Pourquoi donc me demander ma fille?

MÉGADORE.

Pour mon bonheur, pour le vôtre, pour celui de nos familles.

EUCLION.

Quand j'y songe, Mégadore, vous êtes riche, vous êtes en crédit; et moi, je suis absolument le plus pauvre des hommes. Alors si vous épousiez ma fille, on pourrait, ce me semble, vous comparer à un bœuf, et moi à un baudet; qu'on nous attelle ensemble, je ne saurai porter la même charge que vous, et je tomberai infailliblement dans le bourbier. Vous, bœuf, vous me regarderez avec mépris, parce que je ne serai pas de votre race; ma disgrâce ne vous touchera point, et les baudets, mes confrères, me couvriront de ridicule. Si nous venons à faire divorce, je ne trouverai nulle part une étable pour me loger; les ânes me mordront

Et te utar iniquiore, et meus me ordo inrideat.
Neutrubi habeam stabile stabulum, si quid divortii fuat.
Asini me mordicibus[7] scindant, boves incursent cornibus.
Hoc magnum 'st periculum, me ab asinis ad boves transcendere.

MEGADORUS.

Quam ad probos propinquitate proxime te adjunxeris,
Tam optumum 'st: tu conditionem hanc adcipe: ausculta mihi,
Atque eam desponde mihi.

EUCLIO.

At nihil est dotis quod dem.

MEGADORUS.

Ne duas.
Dummodo morata recte veniat, dotata est satis.

EUCLIO.

Eo dico, ne me thesauros reperisse censeas.

MEGADORUS.

Novi, ne doceas: desponde.

EUCLIO.

Fiat: sed pro Jupiter!
Non ego disperii!

MEGADORUS.

Quid tibi est?

EUCLIO.

Quid crepuit quasi ferrum modo?

MEGADORUS.

Hic apud me hortum confodere jussi: sed ubi hic est homo?

à belles dents, les bœufs me perceront de leurs cornes. Voilà le péril auquel je suis exposé en renonçant à la classe des baudets pour m'élever au rang des bœufs.

MÉGADORE.

Le meilleur pour vous, dans tous les cas, c'est de vous allier à d'honnêtes gens. Acceptez-vous ma proposition? Touchez là : promettez-moi votre fille (2).

EUCLION.

Je n'ai rien pour la doter.

MÉGADORE.

Ne vous tourmentez point. Elle est sage ; les bonnes mœurs ne sont-elles pas une dot inappréciable?

EUCLION.

Je vous dis cela afin qu'il ne vous arrive pas de penser que j'ai trouvé quelque trésor.

MÉGADORE.

Je suis loin d'en avoir l'idée, et la remarque est inutile. Donnez-moi seulement votre parole.

EUCLION.

Soit. O grands dieux! ne suis-je pas perdu?

MÉGADORE.

Qu'avez-vous?

EUCLION.

Quoi! n'ai-je pas entendu le bruit de quelque instrument de fer, que l'on briserait? *(Euclion va pour rentrer chez lui.)*

MÉGADORE.

Oui, je fais en ce moment travailler à mon jardin. *(A*

Abiit, neque me certiorem fecit: fastidit mei.
Quia videt me suam amicitiam velle, more hominum facit.
Nam si opulentus it petitum pauperioris gratiam,
Pauper metuit congredi: per metum male rem gerit,
Idem, quando illaec occasio periit, post sero cupit.

EUCLIO.

Si hercle ego te non elinguandam dedero usque ab radicibus,
Impero, auctorque sum, ut tu me cuivis castrandum loces.

MEGADORUS.

Video hercle ego te me arbitrari, Euclio, hominem idoneum,
Quem senecta aetate[8] ludos facias, haud merito meo.

EUCLIO.

Neque edepol, Megadore, facio: neque, si cupiam, copia est.

MEGADORUS.

Quid nunc? etiam mihi despondes filiam?

EUCLIO.

Illis legibus,
Cum illa dote, quam tibi dixi.

MEGADORUS.

Sponden' ergo?

EUCLIO.

Spondeo.

MEGADORUS.

Istuc di bene vortant.

part.) Mais où est mon homme ? il est parti tout-à-coup, et m'a laissé sans m'avoir répondu. Il se défie de moi, parce qu'il voit que je recherche son amitié. C'est assez l'ordinaire : lorsqu'un riche réclame quelque grâce du pauvre, le pauvre craint de se risquer, et la crainte l'empêche de voir ses véritables intérêts; plus tard, il regrette d'avoir laissé échapper une bonne occasion.

EUCLION *(à part, et s'adressant à Staphila).*

Ma foi ! si je ne te fais arracher la langue jusqu'à la racine, je t'ordonne et je te permets de me livrer à qui tu voudras, pour me faire eunuque.

MÉGADORE.

Certes ! je m'aperçois, Euclion, que vous me traitez comme un vieux fou, aux dépens duquel il vous plaît de vous amuser.

EUCLION.

Non, Mégadore, je le proteste ; et je ne le ferais même pas, quand j'en aurais la volonté et le pouvoir.

MÉGADORE.

Mais quoi ! me promettez-vous maintenant votre fille ?

EUCLION.

Sans dot, comme je vous l'ai dit

MÉGADORE.

Vous me la promettez ?

EUCLION.

Je vous la promets.

MÉGADORE.

Que les dieux vous soient propices !

EUCLIO.

Ita di faxint. Illud facito ut memineris
Convenisse, ut ne quid dotis mea ad te adferret filia.

MEGADORUS.

Memini.

EUCLIO.

At scio, quo vos soleatis pacto perplexarier.
Pactum non pactum 'st, non pactum pactum 'st, quod vobis lubet.

MEGADORUS.

Nulla controversia mihi tecum erit: sed nuptias
Hodie quin faciamus, num quae causa est?

EUCLIO.

Immo edepol optuma.

MEGADORUS.

Ibo igitur, parabo: numquid me vis?

EUCLIO.

Istuc.

MEGADORUS.

Fiet. Vale.
Heus, Strobile, sequere propere me ad macellum strenue.

EUCLIO.

Illic hinc abiit. Di inmortales, obsecro, aurum quid valet!
Credo ego illum jam inaudisse mihi esse thesaurum domi:
Id inhiat, ea adfinitatem hanc obstinavit gratia.

EUCLION.

Qu'ils vous écoutent ! Surtout ne perdez point de vue nos conventions : ma fille n'apporte point de dot.

MÉGADORE.

Je ne l'ai point oublié.

EUCLION.

Vous autres gens riches, vous avez, je le sais, certaine manière d'embrouiller les affaires ; ce qui est couvenu n'est point convenu ; ce qui n'est point convenu est convenu, et avec tout cela, il n'en arrive que ce qu'il vous plaît.

MÉGADORE.

Ne craignez de ma part aucune chicane. Mais avons-nous quelque raison de ne pas faire les noces dès aujourd'hui ?

EUCLION.

Au contraire : nous en avons une très-bonne pour les faire.

MÉGADORE.

En conséquence, je vais tout préparer. Voulez-vous encore quelque chose de moi ?

EUCLION.

Je ne veux que cela.

MÉGADORE.

Soit donc. Adieu. Holà ! Strobile, suis-moi promptement au marché. *(Il s'en va.)*

EUCLION *(seul)*.

Enfin le voilà parti. Dieux immortels ! voyez ce que peut l'or ! Mégadore aura, je le crois, entendu parler du trésor que j'ai chez moi ; il brûle de l'avoir ; il ne recherche pas mon alliance pour autre chose.

SCENA III.

EUCLIO, STAPHYLA.

EUCLIO.

Ubi tu es, quae deblaterasti jam vicinis omnibus
Meae me filiae daturum dotem? heus! Staphyla, te voco:
Ecquid audis? vascula intus pure propera atque elue.
Filiam despondi ego: hodie nuptum huic Megadoro dabo.

STAPHILA.

Di bene vortant: verum ecastor non potest: subitum est
nimis.

EUCLIO.

Tace atque abi: curata fac sint quom a foro redeam
domum;
Atque obclude aedes: jam ego hic adero.

SCENA IV.

STATHYLA.

Quid ego nunc agam?
Nunc nobis prope adest exitium, mihi atque herili filiae.
Nam probrum atque partitudo prope adest, ut fiat palam.

SCÈNE III.

EUCLION, STAPHILA.

EUCLION.

Ou es-tu, bavarde, qui as été clabauder chez tous nos voisins que je donnerais une dot à ma fille ? Holà ! Staphila, m'entends-tu ? hâte-toi de laver, de purifier (1) tous les vases destinés aux sacrifices. Je viens de promettre ma fille ; je la marie aujourd'hui à Mégadore, notre voisin.

STAPHILA.

Je prie les dieux de bénir cette union. Mais, en vérité, je ne puis faire ce que vous m'ordonnez ; je n'en aurai pas le temps.

EUCLION.

Tais-toi : va-t-en. Fais en sorte que tout soit prêt à la maison à mon retour du marché ; ferme bien les portes, je rentrerai dans un instant.

SCÈNE IV.

STAPHILA.

Que ferai-je ? un grand malheur nous menace, notre jeune héritière et moi. L'heure approche où je ne pourrai plus cacher sa honte ; elle est prête d'accoucher. Ce que j'ai tenu

Quod celatu' est atque obcultatum usque adhuc, nunc non potest.

Ibo intro, ut, herus quae imperavit, facta, quum veniat, sient.

Nam, ecastor, malum moerorem metuo, ne mistum bibam[1].

SCENA V.

STROBILUS, CONGRIO, ANTHRAX, PHRYGIA, ELEUSIUM (*tibicinae mutae*).

STROBILUS.

Postquam opsonavit herus, et conduxit coquos
Tibicinasque hasce, apud forum, edixit mihi,
Ut dispartirem opsonium hic bifariam.

CONGRIO.

Me quidem, hercle, dicam palam, non divides[1].
Si quo tu totum me ire vis, operam dabo.

ANTHRAX.

Bellum et pudicum vero prostibulum popli.
Post si quis vellet te, haud non velles dividi?

CONGRIO.

Atqui ego istuc, Anthrax, aliovorsum dixeram,
Non istuc quod tu insimilas.

secret jusqu'à présent avec tant de soin, ne peut plus l'être désormais. Je rentre, afin qu'en arrivant mon maître trouve ses ordres fidèlement exécutés. Ma foi! je crains quelque malheur; il me faudra avaler la coupe jusqu'à la lie.

SCÈNE V.

STROBILE, CONGRION, ANTHRAX, PHRYGIE, ELEUSIE *(musiciennes, personnages muets)*.

STROBILE.

Mon maître, après avoir acheté ses provisions, loué des cuisiniers et ces musiciennes (1), m'a chargé de partager le tout, et d'en faire deux portions égales.

CONGRION.

Parbleu! je le dis hautement, tu ne me partageras pas en deux. Si tu me trouves bon à quelque chose dans mon entier, je suis à ton service.

ANTHRAX.

L'aimable homme! l'homme délicat! le mignon de tout le monde! Si l'on t'en priait, tu ne voudrais pas être partagé.

CONGRION.

Mais, Anthrax, je n'attachais point à ce que j'ai dit la même idée que toi.

STROBILUS.

Sed herus nuptias
Meus hodie faciet.

CONGRIO.

Cujus ducit filiam?

STROBILUS.

Vicini hujus Euclionis e proxumo.
Ei adeo opsonii hinc dimidium jussit dari
Cocum alterum, itidemque alteram tibicinam.

CONGRIO.

Nempe huic dimidium dicis, dimidium domi?

STROBILUS.

Nempe sicut dicis.

CONGRIO.

Quid? hic non poterat de suo
Senex opsonari filiae in nuptiis?

STROBILUS.

Vah!

CONGRIO.

Quid negoti 'st?

STROBILUS.

Quid negoti sit rogas?
Pumex non aeque est aridus[2], atque hic est senex.

CONGRIO.

Ain' tandem ita esse ut dicis?

STROBILUS

Tute existuma.
Quin divum atque hominum clamat continuo fidem

STROBILE.

Mon maître se marie aujourd'hui.

CONGRION.

Quelle est la future?

STROBILE.

La fille d'Euclion, l'un de nos plus proches voisins. On m'a ordonné de lui envoyer la moitié des provisions, l'un des cuisiniers et l'une des joueuses de flûtes.

CONGRION.

C'est-à-dire qu'une moitié part, et que l'autre reste ici?

STROBILE.

Te voilà au fait.

CONGRION.

Quoi! ce vieillard ne pouvait pas faire à ses dépens les noces de sa fille?

STROBILE.

Bah!

CONGRION.

Qui l'en empêche?

STROBILE.

Qui l'en empêche? On tirerait plutôt de l'eau d'une pierre ponce, que d'arracher un sou à ce vieil avare.

CONGRION.

Est-il aussi avare que tu le dis?

STROBILE.

Tu vas en juger. Il appelle à son secours les dieux et les hommes, et se croit perdu sans ressource, anéanti, s'il voit

Suam rem periisse, seque eradicarier,
De suo tigillo fumus si qua exit forás.
Quin, quum it dormitum, follem sibi obstringit[3] ob
gulam.

CONGRIO.

Cur?

STROBILUS.

Ne quid animae forte amittat dormiens.

CONGRIO.

Etiamne obturat inferiorem gutturem,
Ne quid animae forte amittat dormiens?

STROBILUS.

Haec mihi te, ut tibi me aequom est credere.

CONGRIO.

Immo equidem credo.

STROBILUS.

At scin' etiam quomodo?
Aquam hercle plorat, quom lavat, profundere.

CONGRIO.

Censen' talentum magnum exorari potesse
Ab istoc sene, ut det, qui fiamus liberi?

STROBILUS.

Famem hercle utendam, si roges, numquam dabit.
Quin ipsi pridem tonsor[4] ungues dempserat;
Conlegit, omnia abstulit praesegmina.

CONGRIO.

Edepol mortalem parce parcum praedicas.
Censen' vero adeo esse parcum et misere vivere?

au-dehors un peu de fumée s'élever de son tison. Il n'ose même aller se coucher sans avoir bouché le tuyau du soufflet (2).

CONGRION.

A quoi bon?

STROBILE.

De peur que, pendant son sommeil, le moindre vent ne s'échappe.

CONGRION.

Bouche-t-il aussi soigneusement certain endroit, de peur de laisser échapper quelque souffle indiscret?

STROBILE.

Tu dois m'en croire sur cet objet comme je crois tout ce que tu dis.

CONGRION.

Je te crois donc.

STROBILE.

Mais veux-tu savoir jusqu'à quel excès il porte l'avarice? quand il se lave, il pleure l'eau qu'il est obligé de répandre. En vérité!

CONGRION.

Ne pourrait-on pas obtenir de ce vieillard une forte somme pour acheter notre liberté?

STROBILE.

Lui! tu lui demanderais la famine, qu'il ne te la donnerait pas. Son barbier venait de lui couper les ongles, l'avare en ramasse soigneusement toutes les rognures, et il les emporte comme quelque chose de précieux.

CONGRION.

En vérité, tu me parles là d'un vilain homme. Mais penses-tu qu'il soit si ladre, et qu'il vive si misérablement?

STROBILUS.

Pulmentum pridem ei eripuit milvus:
Homo ad praetorem deplorabundus venit:
Infit ibi postulare, plorans, ejulans,
Ut sibi liceret milvum vadarier.
Sexcenta sunt, quae memorem, si sit otium.
Sed uter vestrorum est celerior? memora mihi.

CONGRIO.

Ego, ut multo melior.

STROBILUS.

Cocum ego, non furem rogo.

CONGRIO.

Cocum ego dico.

STROBILUS.

Quid tu ais?

ANTHRAX.

Sic sum, ut vides

CONGRIO.

Cocus ille nundinalis est, in nonum diem
Solet ire coctum.

ANTHRAX.

Tun' trium literarum homo
Me vituperas? fur, etiam fur trifurcifer.

STROBILUS.

Tace nunc jam tu: atque agnum horum uter est pinguior,....

CONGRIO.

Licet.

STROBILE.

Un jour, un milan lui enleva son potage; notre homme s'en va tout triste chez le préteur (3); il jette les hauts cris, et demande en pleurant que le ravisseur soit assigné par-devant le tribunal. Je vous citerais mille autres extravagances, si le temps nous le permettait. Mais, dites-moi, lequel de vous deux est le plus expéditif?

CONGRION.

Moi.

STROBILE.

Je demande un cuisinier, et non pas un voleur.

CONGRION.

Aussi parlai-je de moi comme cuisinier.

STROBILE (*à Anthrax*).

Et toi, que dis-tu?

ANTHRAX.

Moi, je suis tel que tu me vois.

CONGRION.

C'est un vrai cuisinier de foire; il a coutume de travailler le neuvième jour (4).

ANTHRAX.

Tu oses me déprécier, homme triplement stigmatisé! voleur! double voleur! triple voleur!

STROBILE.

Tais-toi maintenant. Le plus gras de ces deux agneaux.....

CONGRION.

Cela saute aux yeux.

STROBILUS.

Tu, Congrio, eum sume, atque abi
Intro illuc, et vos illum sequimini:
Vos ceteri illuc ad nos.

ANTHRAX.

Hercle injuria
Dispertivisti: pinguiorem agnum isti habent.

STROBILUS.

At nunc tibi dabitur pinguior tibicina.
I sane cum illo, Phrygia: tu autem, Eleusium,
Huc intro abi ad nos.

CONGRIO.

O Strobile subdole,
Huccine detrusisti me ad senem parcissumum?
Ubi, si quid poscam, usque ad ravim poscam prius
Quam quidquam detur.

STROBILUS.

Stultum et sine gratia' st,
Ibi recte facere, quando quod facias perit.

CONGRIO.

Qui vero?

STROBILUS.

Rogitas? jam principio in aedibus
Turba istic nulla tibi erit: si quod uti voles,
Domo abs te adferto, ne operam perdas poscere.
Hic apud nos magna turba ac magna familia 'st,
Supellex, aurum, vestes, vasa argentea.
Ibi si perierit quippiam (quod te scio

STROBILE.

Est pour toi, Congrion. Prends-le donc, et entre là-dedans. Vous autres, suivez-le ; et vous, venez avec nous.

ANTHRAX.

Ma foi ! le partage est mal fait : ils ont l'agneau le plus gras.

STROBILE.

Et toi, tu auras la musicienne la plus grasse. Va avec lui, Phrygie ; pour toi, Éleusie, entre chez nous.

CONGRION.

O rusé Strobile ! tu m'envoies chez le vieil avare, où, pour obtenir la moindre chose de ce que je demanderai, il me faudra crier jusqu'à extinction de voix.

STROBILE.

C'est sottise et temps perdu que de faire du bien à qui ne vous en tient pas compte.

CONGRION.

De quel bien parles-tu ?

STROBILE.

Tu le demandes ? D'abord, la foule ne t'incommodera pas dans cette maison. Cependant, si tu as besoin de quelque chose, apporte-le de chez toi, sans perdre de temps à le demander. Ici, nous sommes beaucoup de monde, la famille est nombreuse, la maison est bien meublée ; il y a de l'or, des habits, de la vaisselle d'argent ; si quelque chose allait s'égarer (et, je le sais, tu ne touches qu'à ce qui s'offre sous

Facile abstinere posse, si nihil obviam 'st),
Dicant : coci abstulerunt! comprehendite,
Vincite, verberate, in puteum condite.
Horum tibi istic nihil eveniet : quippe qui
Ubi quid subripias, nihil est : sequere hac me.

CONGRIO.

Sequor.

SCENA VI.

STROBILUS, STAPHYLA, CONGRIO.

STROBILUS.

Heus Staphyla prodi, atque ostium aperi.

STAPHYLA.

Qui vocat

STROBILUS.

Strobilus.

STAPHYLA.

Quid vis?

STROBILUS.

Hos ut adcipias coquos,
Tibicinamque opsoniumque[1] in nuptias.
Megadorus jussit Euclioni haec mittere.

STAPHYLA.

Cererine, Strobile, has facturi nuptias?

ta main) le soupçon tombera sur les cuisiniers. Ce sont eux, dira-t-on; arrêtez-les, garottez-les, chargez-les de coups, jetez-les dans une basse-fosse. Pour toi, rien de tout cela ne peut t'arriver, tu ne saurais rien dérober où il n'y a rien : suis-moi.

CONGRION.

Je te suis.

SCÈNE VI.

STROBILE, STAPHILA, CONGRION.

STROBILE.

Ho ! Staphila ! viens ici, viens nous ouvrir la porte.

STAPHILA.

Qui m'appelle ?

STROBILE.

Strobile.

STAPHILA.

Que me veux-tu ?

STROBILE.

Que tu reçoives ces cuisiniers, cette musicienne et ces provisions de noces. Mégadore m'a chargé de les remettre à Euclion.

STAPHILA.

Ont-ils résolu, Strobile, de célébrer ces noces en l'honneur pe Cérès (1) ?

STROBILUS.

Qui?

STAPHYLA.

Quia temeti nihil adlatum intellego.

STROBILUS.

At jam adferetur, si a foro ipsus redierit.

STAPHYLA.

Ligna hic apud nos nulla sunt.

CONGRIO.

Sunt asseres?

STAPHYLA.

Sunt pol.

CONGRIO.

Sunt igitur ligna; ne quaeras foris.

STAPHYLA.

Quid? inpurate, quamquam Vulcano studes,
Coenaene causa aut tuae mercedis gratia
Nos nostras aedes postulas comburere?

CONGRIO.

Haud postulo.

STROBILUS.

Duc istos intro.

STAPHYLA.

Sequimini.

STROBILE.

Pourquoi ?

STAPHILA.

Parce que je ne vois pas qu'on ait apporté de vin.

STROBILE.

Aussitôt que notre maître sera revenu du marché, on en apportera.

STAPHILA.

Point de bois à la maison, je vous en avertis.

CONGRION.

N'y a-t-il point de soliveaux ?

STAPHILA.

Oui, sans doute, il y en a.

CONGRION.

Vous avez donc du bois ; nous n'irons pas en chercher ailleurs.

STAPHILA.

Comment, méchant suppôt de Vulcain ! faut-il, à cause de ton repas ou pour te payer, que nous mettions la maison en cendres ?

CONGRION.

Ce n'est pas là ce que je demande.

STROBILE *(à Staphila)*.

Fais entrer ces gens-là.

STAPHILA.

Suivez-moi.

SCENA VII.

PYTHODICUS.

Curate; ego intervisam quid faciant coqui;
Quos pol ut ego hodie servem, cura maxuma est,
Nisi unum hoc faciam, ut in puteo coenam coquant;
Inde coctam sursum subdcemus corbulis.
Si autem deorsum comedent, si quid coxerint,
Superi incoenati sunt[1], et coenati inferi.
Sed verba hic facio, quasi negotii nihil siet,
Rapacidarum ubi tantum siet in aedibus.

SCENA VIII.

EUCLIO, CONGRIO.

EUCLIO.

Volui animum tandem confirmare hodie meum,
Ut bene haberem filiae nuptiis.
Venio ad macellum, rogito pisces: indicant
Caros; agninam caram, caram bubulam,
Vitulinam, cetum, porcinam; cara omnia:
Atque eo fuerunt cariora, aes non erat.

SCÈNE VII.

PYTHODICUS.

Faites vôs affaires, j'aurai l'œil sur les cuisiniers. Ce n'est pas peu de chose que de veiller sur eux aujourd'hui. Le moyen le plus sûr est de leur faire apprêter le repas au fond du puits, nous en retirerons les mets dans des corbeilles à mesure qu'ils seront préparés. Oui, mais si au fond du puits on mange à mesure ce qu'on aura apprêté, ceux d'en bas auront copieusement soupé, ceux d'en haut devront s'en retourner à jeun. Que je suis fou de m'amuser à conter mes balivernes, comme si je n'avais rien à faire, quand il s'agit de surveiller cette canaille rapace de père en fils, dont la maison est pleine.

SCÈNE VIII.

EUCLION, CONGRION.

EUCLION.

J'ai résolu aujourd'hui de faire contre fortune bon cœur pour bien célébrer les noces de ma fille. J'arrive au marché, je demande du poisson; on me montre ce qu'il y a de plus cher, de l'agneau fort cher, du bœuf fort cher, du veau, du du marsouin, du porc; enfin tout était cher, et d'autant plus cher que je n'avais point d'argent. Je pars tout en colère, ne pouvant acheter la moindre chose; je fais mes baise-mains

Abeo iratus illinc, quoniam nihil 'st qui emam.
Ita illis inpuris omnibus adii manum.
Deinde egomet mecum cogitare inter vias
Obcepi : festo die si quid prodegeris,
Profesto egere liceat, nisi peperceris.
Postquam hanc rationem cordi ventrique edidi,
Adcessit animus ad meam sententiam,
Quam minimo sumptu filiam ut nuptum darem.
Nunc thusculum emi et hasce coronas floreas
Haec inponentur in foco nostro Lari,
Ut fortunatas faciat gnatae nuptias.
Sed quid ego apertas aedes nostras conspicor?
Et strepitus est intus : numnam ego compilor miser?

CONGRIO.

Aulam majorem si potes, vicinia
Pete : haec est parva, capere non quit.

EUCLIO.

Hei mihi,
Perii hercle! aurum rapitur, aula quaeritur.
Nimirum obcidor[1], nisi ego intro huc propere propero currere.
Apollo, quaeso, subveni mihi atque adjuva :
Confige sagittis fures thesaurarios :
Cui in re tali jam subvenisti antidhac.
Sed cesso prius, quam prorsus perii, currere?

à toute cette impudente racaille. Je me suis mis à songer, chemin faisant, et je me suis dit : Si tu prodigues tout un jour de fête, si tu n'as rien mis en réserve, il te faudra jeûner le lendemain. Après avoir tourné et retourné cette réflexion dans mon esprit, j'en suis revenu à ma première pensée ; elle m'a paru excellente, et j'ai pris la ferme résolution de marier ma fille à peu de frais. Je me suis pourvu d'un petit grain d'encens et de couronnes de fleurs, pour orner le dieu Lare placé dans mon foyer ; afin de le rendre propice au mariage de ma fille. Mais, que vois-je ? ma maison ouverte ! quel tapage ! malheureux que je suis ! on me pille.... mon trésor est enlevé !

CONGRION *(dans l'intérieur de la maison)*.

Empruntez, si vous le pouvez, une plus grande marmite à la voisine ; celle-ci est beaucoup plus petite qu'il ne faut.

EUCLION.

Hélas ! je suis perdu infailliblement. Mon or est pris ; on parle de marmite. Je suis mort si je n'y cours à l'instant. Au secours ! Apollon, je t'en conjure, au secours ! perce de tes flèches les voleurs qui emportent ma richesse ; tu m'as déjà protégé plus d'une fois. Mais, que fais-je ? je m'arrête au lieu de courir en toute hâte avant d'être entièrement ruiné !

SCENA IX.

ANTHRAX.

DROMO, desquama pisces: tu Machaerio
Congrum, muraenam exdorsua[1], quantum potes:
Atque omnia, dum absum hinc, exossata fac sient.
Ego hinc artoptam ex proxumo utendam peto
A Congrione: tu istum gallum, si sapis,
Glabriorem reddes mihi, quam volsus ludiu' st.
Sed quid hoc clamoris oritur hinc ex proxumo?
Coqui hercle, credo, faciunt officium suum.
Fugiam intro, ne quid hic turbae fiat itidem.

SCÈNE IX.

ANTHRAX, LES CUISINIERS.

ANTHRAX.

DROMON, ôte les écailles de ces poissons ; toi, Machérion, écorche ce congre et cette lamproie le mieux qu'il te sera possible, et que tout soit désossé à mon retour. Je vais ici près emprunter à Congrion un four de campagne. Toi, si tu as de l'esprit, tu plumeras ce coq aussi ras qu'un jeune Lydien (1). Mais quels cris entends-je dans le voisinage ? les cuisiniers font assurément leur office. Je rentre ici, de peur qu'il ne s'y élève aussi du tumulte.

ACTUS III.

SCENA I.

CONGRIO.

OPTATI cives[1], populares, incolae, adcolae, advenae omnes,
Date viam qua fugere liceat, facite totae plateae pateant.
Neque ego umquam, nisi hodie, ad bacchas veni in bacchanal coquinatum,
Ita me miserum et meos discipulos fustibus male contuderunt.
Totus doleo, atque oppido perii, ita me iste habuit senex gymnasium.
Neque ligna ego[2] usquam gentium praeberi vidi pulcrius:
Itaque omnis exegit foras, me atque hos, onustos fustibus.
Attat, perii hercle ego miser! aperit bacchanal; adest:
Sequitur; scio quam rem geram: hoc ipsus magister me docuit.

ACTE III.

SCÈNE I.

CONGRION.

Gare! les voisins, les étrangers! place! mes chers concitoyens, mes compatriotes, place! laissez-moi le chemin pour prendre la fuite! que toutes les rues soient libres à mon passage (1)! C'est la première fois que j'ai vu un bacchanal aussi extraordinaire que celui dont je viens d'être témoin dans la cuisine. Suis-je assez malheureux! on a fait pleuvoir sur moi et sur mes apprentis une grêle de coups. Je suis tout couvert de contusions; je ne saurais en réchapper! ce maudit vieillard s'est exercé sur moi comme un athlète. Jamais fagots n'arrivèrent si à propos pour nous faire sortir, après nous en avoir à chacun donné notre charge, et m'avoir si bien partagé. Ma foi! je suis perdu; le tapage va recommencer. Le bonhomme s'avance aussi furieux qu'une bacchante; il me poursuit. Je sais ce que je dois faire; c'est d'abord de profiter de la leçon douloureuse qu'il vient de me donner.

SCENA II.

EUCLIO, CONGRIO.

EUCLIO.

Redi, quo fugis nunc? tene, tene.

CONGRIO.

Quid, stolide, clamas?

EUCLIO.

Quia ad Tresviros jam ego deferam tuum nomen.

CONGRIO.

Quamobrem?

EUCLIO.

Quia cultrum habes.

CONGRIO.

Cocum decet.

EUCLIO.

Quid comminatus.

Mihi?

CONGRIO.

Istuc malefactum arbitror, quia non latus fodi.

EUCLIO.

Homo nullus est te scelestior qui vivat hodie,
Neque cui ego de industria amplius male plus lubens faxim.

CONGRIO.

Pol, etsi taceas, palam id quidem est : res ipsa testis est;

SCÈNE II.

EUCLION, CONGRION.

EUCLION (*à l'un de ceux qui s'enfuient*).

Reviens : où vas-tu ? arrête ! arrête !

CONGRION.

Qu'avez-vous donc à crier, vieux fou ?

EUCLION.

Je veux te dénoncer aux triumvirs.

CONGRION.

Pourquoi ?

EUCLION.

Parce que tu portes un couteau (1).

CONGRION.

C'est l'arme d'un cuisinier.

EUCLION.

Mais pourquoi m'as-tu menacé ?

CONGRION.

J'ai tort ; j'aurais dû plutôt vous percer le flanc.

EUCLION.

Tu es bien l'homme du monde le plus scélérat, et celui que je rosserais le plus volontiers.

CONGRION.

Vous n'avez pas besoin de me l'assurer ; j'en suis très-convaincu. Grâce à votre savoir-faire, les coups m'ont rendu

Ita fustibus sum mollior miser magis, quam ullus cinaedus.
Sed quid tibi nos, mendice homo, tactio est[1]? quae res?

EUCLIO.

Etiam rogitas? an quia minus quam aequom erat feci?

CONGRIO.

Sine! at hercle cum malo magno tuo, si hoc caput sentit[2].

EUCLIO.

Pol ego haud scio quid post fiat, tuum nunc caput sentit.
Sed in aedibus quid tibi meis nam erat negoti,
Me absente, nisi ego jusseram? volo scire.

CONGRIO.

Tace ergo.

Quia venimus coctum ad nuptias.

EUCLIO.

Quid tu, malum, curas,

Utrum crudum an coctum edim, nisi tu mihi es tutor?

CONGRIO.

Volo scire, sinas an non sinas nos coquere hic coenam?

EUCLIO.

Volo scire item ego, meae domi meane salva futura?

CONGRIO.

Utinam mea mihi modo auferam, quae adtuli, salva!
Me haud poenitet! tua ne expetam?

EUCLIO.

Scio; ne doce novi.

CONGRIO.

Quid est, qua prohibeas nunc gratia nos coquere hic coenam?

plus souple qu'un danseur. Mais, dites donc, vieux manant! pourquoi nous frapper? quel sujet vous en a-t-on donné?

EUCLION.

Oses-tu le demander? est-ce parce que je t'en ai donné moins que je ne le devais?

CONGRION.

Laissez-moi faire; par ma foi, si cette tête-là est encore sensible aux affronts, vous vous en repentirez, je le jure.

EUCLION.

Parbleu! je ne sais ce que ta tête deviendra; mais je puis garantir qu'elle est sensible en ce moment. Au reste, que venais-tu faire chez moi pendant mon absence, et sans mon ordre? je prétends le savoir.

CONGRION.

Taisez-vous donc. Nous venions y préparer le repas de noces.

EUCLION.

Et que t'importe, à toi, si je mange cuit ou cru? es-tu chargé de veiller sur ma conduite?

CONGRION.

Je veux savoir si vous permettez, ou non, d'achever ici le souper.

EUCLION.

Je veux savoir aussi, moi, si ma maison est en sûreté quand vous y êtes.

CONGRION.

Plût au ciel que j'en sortisse sain et sauf avec tout ce que j'y ai apporté! Je m'inquiète fort peu du reste; ai-je besoin de ce qui vous appartient?

EUCLION.

Je le sais. Tu ne m'apprends rien de nouveau.

CONGRION.

Mais, de grâce, pourquoi nous défendre de cuire ici le

Quid fecimus? quid diximus tibi sequius, quam velles?

EUCLIO.

Etiam rogitas, sceleste homo, qui angulos omnis
Mearum aedium et conclavium mihi perviam facitis?
Id ubi tibi erat negotium, ad focum si adesses,
Non fissile haberes caput: merito id tibi factum est.
Adeo ut tu meam sententiam jam jam noscere possis,
Si ad januam huc adcesseris, nisi jussero, propius,
Ego te faciam miserrumus mortalis uti sis.
Scis jam meam sententiam? quo abis? redi rursum.

CONGRIO.

Ita me bene amet Laverna, te jam, nisi reddi
Mihi vasa jubes, pipulo hic differam te ante aedis.
Quid ego nunc agam? nae ego edepol veni huc auspicio malo.
Numo sum conductus: plus jam medico mercede opus est.

EUCLIO[3].

Hoc quidem hercle, quoquo ibo, mecum erit, mecum feram,
Neque istuc in tantis periclis umquam committam ut siet.
Ite sane nunc jam intro omnes, et coqui, et tibicinae:
Etiam introduce, si vis, vel gregem venalium.
Coquite, facite, festinate nunc jam quantum lubet.

CONGRIO.

Temperi[4]: postquam inplevisti fusti fissorum caput.

EUCLIO.

Intro abi; opera huc conducta est vestra, non oratio.

souper? Qu'avons-nous fait ou dit qui puisse vous contrarier.

EUCLION.

Mauvais sujet! Tu me le demandes! Toi et les tiens, vous furetez dans tous les coins de ma maison; vous ouvrez tous les appartemens. Si tu n'avais pas quitté ton ouvrage et tes fourneaux, tu n'aurais pas la tête fracassée; tu n'as que ce que tu mérites. Apprends quelles sont mes intentions : si, sans mon ordre exprès, tu mets le pied sur le seuil de ma porte, je t'arrangerai de la bonne manière. M'entends-tu bien à présent? Où vas-tu? reviens ici.

CONGRION.

Que Laverne vienne à mon aide (2)! Si vous ne me rendez tous mes ustensiles de cuisine, je fais tapage devant votre porte (3). Parbleu! qu'ai-je donc besoin ici? j'y perds plus que je n'y gagne. On m'a loué un écu (4); le médecin en demandera beaucoup plus pour me guérir.

EUCLION (*à part*).

Oui, oui, mon cher trésor! partout où j'irai, tu me suivras; je ne t'exposerai plus à d'aussi grands dangers. (*A Congrion.*) Entrez, vous autres, entrez, cuisiniers et musiciennes; et toi, conduis cette race vénale. Hâtez-vous : faites votre cuisine et tout ce qu'il vous plaira.

CONGRION.

Il est bien temps, après leur avoir rompu la tête à coups de bâton.

EUCLION.

Entre, te dis-je; vous n'êtes point venus pour jaser : il s'agit de la besogne.

CONGRIO.

Heu senex! pro vapulando, hercle ego abs te mercedem
petam.
Coctum ego, non vapulatum dudum conductus fui.

EUCLIO.

Lege agito mecum, molestus ne sis : i, et coenam coque,
Aut abi in malum cruciatum ab aedibus.

CONGRIO.

Abi tu modo.

SCENA III.

EUCLIO.

Illic hinc abiit... Di immortales, facinus audax incipit,
Qui cum opulento pauper homine coepit rem habere aut
negotium,
Veluti Megadorus tentat me omnibus miserum modis :
Qui simulavit, mei honoris mittere huc causa coquos,
Is ea causa misit, hoc qui subriperent misero mihi.
Condigne etiam meus me intus gallus gallinaceus,
Qui erat anui peculiaris[1], perdidit paenissume.
Ubi erat haec defossa, obcoepit ibi scalpurire ungulis
Circumcirca : quid opus est verbis? ira mihi pectus pe-
racuit :
Capio fustem, obtrunco gallum, furem manisfestarium.
Credo ego edepol illi mercedem gallo pollicitos coquos,

CONGRION.

Maudit vieillard ! je demande un dédommagement. Je n'exige rien pour la cuisine ; mais vous me paierez les coups que j'ai reçus. On m'a loué pour travailler, et non pas pour me battre.

EUCLION.

Tu peux m'appeler en justice (1). En attendant, pas de propos, fais ton métier, ou va te faire pendre ailleurs.

CONGRION (*à part*).

Allez-y vous-même.

SCÈNE III.

EUCLION (*seul*).

Il est enfin parti... Dieux immortels ! quelle témérité pour le pauvre d'entamer une affaire avec un homme opulent ! Comme Mégadore m'éprouve et me tourmente de mille manières ! lui qui feint de m'envoyer par délicatesse et par honnêteté tous ces cuisiniers, tandis que ce sont des bandits. Il les a sans doute chargés de me dévaliser et d'enlever mon trésor. Jusqu'au coq de ma vieille gouvernante qui se jouait de moi dans ma maison, et qui voulait assurément ma perte. Il grattait avec ses ergots autour de l'endroit où ma marmite était cachée : que dirai-je de plus ? Il m'a tellement mis en colère, que j'ai pris un bâton, avec lequel j'ai cassé la tête à ce filou bien avéré. Je crois, en vérité, que les cuisiniers avaient promis au coq une récompense s'il leur découvrait ma cachette. Je leur ai ôté les moyens de me voler. A quoi

Si id palam fecisset : exemi e manu manubrium.
Quid opus est verbis? facta 'st pugna in gallo gallinaceo.
Sed Megadorus meus adfinis eccum incedit a foro.
Jam hunc non ausim praeterire, quin consistam et con
loquar.

SCENA IV.

MEGADORUS, EUCLIO.

MEGADORUS.

NARRAVI amicis multis consilium meum
De conditione hac. Euclionis filiam
Laudant: sapienter factum et consilio bono.
Nam, meo quidem animo, si idem faciant ceteri
Opulentiores pauperiorum filias[1]
Ut indotatas ducant uxores domum:
Et multo fiat civitas concordior,
Et invidia nos minore utamur, quam utimur:
Et illae malam rem metuant, quam metuunt, magis:
Et nos minore sumptu simus, quam sumus.
In maxumam illuc populi partem est optumum.
In pauciores avidos altercatio est:
Quorum animis avidis atque insatietatibus
Neque lex, neque tutor capere 'st qui possit modum.
Namque hoc qui dicat: quo illae nubent divites

bon tant de paroles? C'est ainsi que mon affaire avec le coq s'est terminée. Mais voici Mégadore, mon gendre futur, qui revient de la place. Je n'ose le laisser passer sans l'arrêter et sans lui parler.

SCÈNE IV.

MÉGADORE, EUCLION.

(Mégadore parle, pendant toute cette scène, sans apercevoir Euclion.)

MÉGADORE.

J'AI fait part de mon dessein et des conditions de mon mariage avec la fille d'Euclion, au plus grand nombre de mes amis. Ils ne tarissent pas sur les bonnes qualités de ma future, et disent que je ne pouvais mieux faire, que j'ai pris le bon parti. En effet, si tous les gens riches voulaient m'imiter et épouser sans dot des filles dont les parents n'ont aucun bien (1), la société serait, à mon avis, beaucoup plus unie ; la concorde en ferait les délices ; nous serions moins envieux et moins enviés ; nos femmes craindraient plus les reproches et le châtiment, sans compter combien, nous autres hommes, nous pourrions retrancher de nos dépenses. La majeure partie du peuple gagnerait à cette coutume, qui ne trouvera d'improbateurs que dans un très-petit nombre d'avares, ou de gens qui brûlent de la soif des richesses, et dont l'insatiable avidité ne connaît ni loi, ni tuteur. Mais, dira-t-on, comment les filles riches et bien dotées trouveront-

Dotatae, si istud jus pauperibus ponitur?
Quo lubeat nubant, dum dos ne fiat comes.
Hoc si ita fiat, mores meliores sibi
Parent, pro dote quos ferant, quam nunc ferunt.
Ego faxim muli, pretio qui superant equos,
Sient viliores gallicis cantheriis.

EUCLIO.

Ita me di amabunt, ut ego hunc ausculto lubens.
Nimis lepide fecit verba ad parcimoniam.

MEGADORUS

Nulla igitur dicat: equidem dotem ad te adtuli
Majorem multo, quam tibi erat pecunia.
Enim mihi quidem aequom 'st purpuram atque aurum dari,
Ancillas, mulos, muliones, pedissequos,
Salutigerulos pueros, vehicula qui vehar.

EUCLIO.

Ut matronarum hic facta pernovit probe!
Moribus praefectum mulierum hunc factum velim.

MEGADORUS.

Nunc quoquo venias, plus plaustrorum in aedibus
Videas, quam ruri, quando ad villam veneris.
Sed hoc etiam pulcrum 'st, prae quam ubi sumtus petunt.
Stat fullo, phrygio, aurifex, lanarius,
Caupones, patagiarii, indusiarii,
Flammearii, violarii, carinarii,
Aut manulearii, aut murobathrarii,
Propolae, linteones, calceolarii,

elles à s'établir, si on favorise celles qui sont pauvres, comme vous le prétendez? elles se marieront où et à qui bon leur semblera, pourvu qu'elles ne puissent plus se prévaloir de leur dot. Si l'on suit mon exemple, elles s'attacheront davantage à apporter pour dot de bonnes qualités d'esprit et de cœur, ce qui est d'un prix réel. Je ferai si bien que les mulets (2), dont on fait plus de cas que des chevaux, seront à plus bas prix que les hongres de la Gaule.

EUCLION (*à part*).

Puissent les dieux m'aimer autant que j'ai de plaisir à entendre cet homme-là! Peut-on mieux raisonner sur l'économie?

MÉGADORE.

Une femme ne pourra donc plus dire à son mari : Ma dot était bien au-dessus de votre capital; j'ai donc le droit de porter des robes de pourpre; d'avoir des servantes, des mulets, des muletiers, des laquais, des messagers (3), un bel équipage.

EUCLION.

Comme il connaît bien tout l'attirail de nos dames de qualité! Je voudrais qu'on le chargeât de veiller (4) sur leur conduite et de présider à leur toilette.

MÉGADORE.

On ne saurait à présent arriver chez soi sans y rencontrer plus de voitures que l'on n'en voit à sa maison de campagne. Mais encore, c'est une petite gentillesse en comparaison des autres dépenses. D'abord se présentent le foulon, le brodeur (5), l'orfèvre, le marchand de laines, le joaillier, le faiseur de chemises, le teinturier en couleur de flammes, en violet, en couleur de cire; les vendeurs de manches, ceux qui parfument les souliers, les revendeurs, les cordonniers de toute espèce, à la romaine, à la grecque; et les savetiers, et

Sedentarii sutores, diabathrarii,
Solearii adstant, adstant molochinarii,
Petunt fullones, sarcinatores petunt.
Strophiarii adstant, adstant semizonarii.
Jam hosce absolutos censeas : cedunt, petunt.
Trecenti quum stant phylacistae in atriis,
Textores limbolarii, arcularii ducuntur : datur
Aes. Jam hosce absolutos censeas,
Quom incedunt infectores crocotarii;
Aut aliqua mala crux semper est, quae aliquid petat.

EUCLIO.

Compellarem ego illum, ni metuam ne desinat
Memorare mores mulierum : nunc sic sinam.

MEGADORUS.

Ubi nugigerulis res soluta est omnibus,
Ibi ad postremum cedit miles, aes petit.
Itur, putatur ratio cum argentario,
Inpransus miles adstat, aes censet dari.
Ubi disputata est ratio cum argentario,
Etiam plus ipsus ultro debet argentario.
Spes prorogatur militi in alium diem.
Haec sunt atque aliae multae in magnis dotibus
Incommoditates sumptusque intolerabiles.
Nam quae indotata est, ea in potestate est viri.
Dotatae mactant et malo et damno viros.
Sed eccum affinem ante aedes : quid ais, Euclio?

les teinturiers en pourpre ou couleur de mûres, et les foulons, les tailleurs, les marchands de lacets, les marchands de ceintures, vous assiégent pour avoir leur argent. Vous croyez être débarrassé de ces importuns, la foule des demandeurs se grossit; et, pendant que ceux qui veillent sur les esclaves encombrent le vestibule, on vous amène les brodeurs de robes, les ébénistes, les marchands de rubans; on les paie. Ceux-là sont à peine partis, qu'il en arrive encore mille autres, tels que ceux qui teignent en safran : toujours quelque nouveau démon vient épuiser votre bourse.

EUCLION (*à part*).

Je l'aborderais volontiers si je ne craignais d'interrompre un si beau discoureur. Comme il vous fait le détail des effets du luxe et de la toilette des femmes! Laissons-le continuer.

MÉGADORE.

Vous avez à peine assouvi tous ces marchands de bagatelles, qu'un soldat vient réclamer les impôts. On court, on propose un arrangement au banquier; en attendant, le soldat reste sans manger, et se flatte en vain de recevoir son argent. Quand on a réglé le compte avec le banquier, il est en avance et ne veut rien donner. On renvoie le pauvre militaire à un autre jour. Voilà l'inconvénient d'épouser une femme plus riche que soi! Celle qui n'a pas de dot dépend de son mari, les autres humilient, tourmentent et ruinent leurs époux. Mais j'aperçois mon futur beau-père devant sa maison. Que dites-vous de bon, mon cher Euclion?

SCENA V.

EUCLIO, MEGADORUS.

EUCLIO.

Nimium lubenter edi sermonem tuum.

MEGADORUS.

Ain? audivisti?

EUCLIO.

Usque a principio omnia.

MEGADORUS.

Tamen,
E meo quidem animo, aliquanto facias rectius,
Si nitidior sis[1] filiae nuptiis.

EUCLIO.

Pro re nitorem[2], et gloriam pro copia.
Qui habent, meminerint sese unde oriundi sient.
Neque pol, Megadore, mihi, neque cuiquam pauperi,
Opinione melius res structa est domi.

MEGADORUS.

Immo est, et dii faciant uti siet,
Plus plusque istuc sospitent[3] quod nunc habes.

EUCLIO.

Illud mihi verbum non placet : quod nunc habes!
Tam hoc scit me habere, quam egomet : anus fecit palam.

MEGADORUS.

Quid tu te solus e senatu sevocas?

SCÈNE V.

EUCLION, MÉGADORE.

EUCLION.

J'AI entendu votre conversation avec bien du plaisir.

MÉGADORE.

Comment ? vous m'avez entendu ?

EUCLION.

D'un bout à l'autre.

MÉGADORE.

Quoi qu'il en soit, vous feriez mieux, à mon avis, de mettre un peu plus d'éclat dans les noces de votre fille.

EUCLION.

On doit proportionner sa magnificence à ses moyens, et son éclat à ses richesses. C'est à ceux qui sont riches de se rappeler toujours leur origine. En vérité, celui qui, comme moi, passe pour être pauvre, ne possède pas plus dans sa maison que ne lui suppose l'opinion publique.

MÉGADORE.

Bon ! fassent les dieux que vous ne soyez jamais plus à plaindre qu'à présent ; puissent-ils conserver et augmenter ce que vous avez maintenant.

EUCLION (*à part*).

Ce mot-là ne me plaît pas : Ce que vous avez maintenant ! En saurait-il autant que moi sur ce que je possède ? la vieille aura tout découvert !

MÉGADORE.

Pourquoi parlez-vous seul ? à quoi pensez-vous ?

EUCLIO.

Pol ego te ut adcusem merito meditabar.

MEGADORUS.

Quid est?

EUCLIO.

Quid sit, me rogitas? qui mihi omnis angulos
Furum inplevisti in aedibus misero mihi :
Qui intromisisti in aedes quingentos coquos,
Cum senis manibus, genere geryonaceo :
Quos si Argus servet, qui oculeus totus fuit,
Quem quondam Ioni Juno custodem addidit,
Is numquam servet : praeterea tibicinam,
Quae mihi interbibere sola, si vino scatet,
Corinthiensem fontem Pirenem potest.
Tum osponium autem!

MEGADORUS.

Pol vel legioni sat est.
Etiam agnum misi.

EUCLIO.

Quo quidem agno, sat scio,
Magis curiosam[4] nusquam esse ullam belluam.

MEGADORUS.

Volo ego ex te scire qui sit agnus curio.

EUCLIO.

Qui ossa atque pellis totus est, ita ut cura macet[5].
Quin exta inspicere in sole etiam vivo licet,
Ita is pellucet quasi laterna punica.

EUCLION.

Ma foi ! je songeais à vous faire un reproche bien mérité.

MÉGADORE.

Quel reproche ?

EUCLION.

Pouvez-vous l'ignorer, vous qui, sans égard pour ma misère, avez fait investir tous les coins de ma maison par une bande de voleurs ? Vous qui avez introduit chez moi plus de cinq cents cuisiniers, ayant au moins chacun six mains, et qui sont assurément de la race de Gérion. Argus, qui fut tout œil, et à qui Junon faisait épier la belle Io, ne suffirait point pour surveiller cette engeance vorace. Vous m'avez encore envoyé une musicienne, dont la fontaine de Pyrène, quand il n'en coulerait que du vin, n'étancherait jamais la soif. Et que dirai-je de ces provisions à n'en point finir ?

MÉGADORE.

Il y a, ma foi, de quoi traiter une légion. Vous avez dû aussi recevoir un agneau.

EUCLION.

Oui, un agneau passablement maigre. Je n'en ai vu de ma vie d'aussi décharné.

MÉGADORE.

Que voulez-vous dire ? cet agneau était-il si extraordinaire ?

EUCLION.

On en a pris tant de soin, qu'il n'a que la peau et les os. Il est si maigre, qu'à le regarder tout en vie au soleil, on lui verrait les entrailles au travers du corps. Il est transparent comme une lanterne de Carthage.

MEGADORUS.

Caedundum illum ego conduxi.

EUCLIO.

Tum tu idem optumum est
Loces efferendum : nam jam credo mortuus est.

MEGADORUS.

Potare ego hodie, Euclio, tecum volo.

EUCLIO.

Non potem ego quidem hercle.

MEGADORUS.

At ego jussero
Cadum unum vini veteris a me adferrier.

EUCLIO.

Nolo hercle : nam mihi bibere decretum 'st aquam.

MEGADORUS.

Ego te hodie reddam madidum, sed vino, probe,
Te, cui decretum est bibere aquam.

EUCLIO.

Scio quam rem agat :
Ut me deponat vino, eam adfectat viam :
Post hoc, quod habeo, ut commutet coloniam.
Ego id cavebo, nam alicubi abstrudam foris.
Ego faxo, et operam et vinum perdiderit simul.

MEGADORUS.

Ego, nisi quid me vis, eo lavatum, ut sacruficem.

MÉGADORE.

Je ne l'ai acheté que pour le faire tuer.

EUCLION.

Vous feriez aussi-bien de vous charger de ses funérailles ; car je le crois déjà mort.

MÉGADORE.

Euclion, je veux boire avec vous aujourd'hui.

EUCLION.

Je ne boirai pas aujourd'hui, je vous le jure.

MÉGADORE.

J'ai pourtant ordonné qu'on apportât de chez moi une pièce de bon vin vieux.

EUCLION.

Ma foi, vous avez eu tort; j'ai résolu de ne boire que de l'eau.

MÉGADORE.

Et moi, j'ai résolu de vous enivrer, chétif buveur d'eau.

EUCLION (*à part*).

Je sais quel est son dessein. Il prétend m'enivrer pour déterrer ma marmite plus à son aise, et la faire changer de maison ; mais je suis sur mes gardes : j'irai le cacher au-dehors, ce dépôt précieux ; et je m'y prendrai si bien que mon gendre futur y perdra et son vin et sa peine.

MÉGADORE.

Si vous ne voulez plus rien de moi, je vais me purifier pour le sacrifice.

SCENA VI.

EUCLIO.

EDEPOL nae tu, aula, multos inimicos habes,
Atque istuc aurum, quod tibi concreditum 'st.
Nunc hoc mihi factum 'st optumum, ut te auferam
Aulam in Fidei fanum : ibi abstrudam probe.
Fides, novisti me et ego te : cave sis tibi,
Ne tu in me mutassis nomen[1], si hoc concreduo.
Ibo ad te, fretus tua, Fides, fiducia.

SCÈNE VI.

EUCLION.

O marmite chérie ! que d'ennemis sont conjurés contre toi et contre l'or que tu renfermes ! Le meilleur parti, le seul qui me reste à prendre, c'est de te transporter dans le temple de la Bonne-Foi, où tu seras plus en sûreté. O Bonne-Foi ! tu me connais : je te connais aussi ; mais garde-toi de démentir ton nom à mon égard. J'irai vers toi, ô déesse de la Bonne-Foi ! animé par la confiance que tu as su m'inspirer.

ACTUS IV.

SCENA I.

STROBILUS.

Hoc est servi facinus frugi', facere quod ego persequor:
Nec morae molestiaeque imperium herile habeat sibi.
Nam qui hero ex sententia servire servus postulat,
In herum matura, in se sera condecet capessere.
Sin dormitet, ita dormitet, servom sese ut cogitet.
Nam qui amanti hero servitutem servit, quasi ego servio,
Si herum videt superare amorem, hoc servi esse officium
    reor,
Retinere ad salutem; non eum, quo incumbat, eo in-
    pellere.
Quasi pueris, qui nare discunt, scirpea induitur ratis,
Qui laborent minus, facilius ut nent et moveant manus:
Eodem modo servom ratem esse amanti hero aequom
    censeo,
Ut toleret, ne pessum abeat, tanquam catapiretaria.
Herile imperium ediscat, ut, quod frons velit, oculi sciant;
Quod jubet, citis quadrigis citius properet persequi.
Qui ea curabit, abstinebit censione bubula:
Nec sua opera rediget umquam in splendorem compedes.
Nunc herus meus amat filiam hujus Euclionis pauperis:

ACTE IV.

SCÈNE I.

STROBILE.

C'est le devoir d'un bon esclave de faire ce que je fais, d'exécuter les ordres de son maître avec promptitude et toujours de bonne grâce. Car celui qui veut plaire en tout à son maître doit être prompt lorsqu'il s'agit de le servir, et remettre plus tard ses propres affaires : si le sommeil le gagne, qu'il ne dorme pas plus que ne doit dormir un esclave. Quand on est, comme moi, au service d'un amoureux, si l'on s'aperçoit que l'amour triomphe chez lui de la raison, le devoir d'un bon esclave, à mon avis, c'est de le retenir dans la bonne voie, plutôt que de le pousser où son penchant l'entraîne. Pareil à l'espèce de radeau de joncs entrelacés que l'on donne aux enfants qui apprennent à nager, afin que leurs mouvements soient plus libres, qu'ils nagent avec plus d'assurance et que leurs bras se fatiguent moins vite, un esclave fidèle doit, selon moi, soutenir son maître et l'empêcher d'aller au fond, comme la sonde dont on se sert pour mesurer la hauteur de la mer. C'est à lui d'étudier le caractère du patron, afin de lire d'un coup-d'œil sa volonté dans ses traits et de courir plus rapidement, pour exécuter ses ordres, qu'un char attelé de quatre coursiers vigoureux. En se comportant ainsi, un esclave évitera les reproches et les étrivières (1), et n'aura point le désagrément de polir ses fers à force de les porter. Mais j'en reviens à

Eam hero nunc renuntiatum est nuptum huic Megadoro dari:
Is speculatum huc misit me, ut, quae fierent, fieret particeps.
Nunc sine omni suspicione in ara hic adsidam sacra.
Hinc ego et huc et illuc potero, quid agant, arbitrarier.

SCENA II.

EUCLIO, STROBILUS.

EUCLIO.

Tu modo cave cuiquam indicassis aurum meum esse istic, Fides.
Non metuo ne quisquam inveniat: ita probe in latebris situm est.
Edepol nae illic pulcram praedam agat, si quis illam invenerit
Aulam onustam auri: verum id te quaeso ut prohibessis, Fides.
Nunc lavabo, ut rem divinam faciam, ne adfinem morer,
Quin, ubi arcessat me, meam extemplo filiam ducat domum.
Vide, Fides, etiam atque etiam nunc, salvam ut aulam abs te auferam.
Tuae fidei concredidi aurum: in tuo luco et fano modo est situm.

mon maître ; il aime la fille d'Euclion, notre pauvre voisin. On vient de lui annoncer à l'instant qu'elle doit épouser aujourd'hui Mégadore. C'est pour cela qu'il me charge de faire ici sentinelle, afin d'être instruit de ce qui se passe. Pour éviter tout soupçon, je vais me placer auprès de cet autel sacré, et là, je pourrai examiner les allants et les venants de part et d'autre.

SCÈNE II.

EUCLION, STROBILE.

EUCLION.

O Bonne-Foi ! garde-toi bien de désigner à personne que mon or est là (1). Je ne crains point que qui que ce soit puisse le découvrir, tant il est bien enterré dans sa cachette. Certes ! celui-là ferait une riche capture, qui pourrait déterrer ce vase rempli d'or. Je te supplie donc, ô Bonne-Foi ! de t'y opposer. Je vais maintenant me purifier afin de faire le sacrifice et de ne pas retarder le bonheur de mon allié, qui, dès qu'il paraîtra, épousera ma fille et l'emmenera hors de chez moi. Veille, ô Bonne-Foi ! veille sur ce dépôt : et puissé-je remporter d'ici ma marmite sans qu'on y ait touché. J'ai confié mon or à ta fidélité ; il est maintenant enfoui dans ce bois sacré et dans ton temple. *(Euclion s'en va.)*

SCENA III.

STROBILUS.

Di immortales! quod ego hunc hominem facinus audio
loqui?
Se aulam onustam auri abstrusisse hic intus in fano! Fides,
Cave tu illi fidelis, quaeso, potius fueris, quam mihi!
Atque hic pater est, ut ego opinor, hujus, herus quam
amat
Ibo hinc intro : perscrutabor fanum, si inveniam uspiam
Aurum, dum hic est obcupatus : sed si repperero, o Fides,
Mulsi congialem plenam faciam tibi fideliam.
Id adeo tibi faciam : verum ego mihi bibam, ubi id
fecero.

SCENA IV.

EUCLION.

Non temere est, quod corvos cantat mihi nunc ab laeva
manu.
Semel radebat pedibus terram, et voce crocibat sua.
Continuo meum cor coepit artem facere ludicram,
Atque in pectus emicare : sed ego cesso currere.

SCÈNE III.

STROBILE.

Dieux immortels ! quel prodige viens-je d'apprendre de la bouche de cet homme ! ne dit-il pas avoir caché ici, dans ce temple même, un vase plein d'or ? O Bonne-Foi ! Ne vous avisez pas de lui être plus fidèle qu'à moi. Voilà, si je ne me trompe, le père de celle que chérit mon maître. Je vais entrer dans ce temple, je vais y faire ma ronde pour tâcher de découvrir le trésor ; profitons du moment, le vieillard est occupé ailleurs. Si je trouve cet or, ô Bonne-Foi ! je t'offrirai du vin doux, plein un vase congial (1). Je le ferai d'autant plus volontiers, qu'ensuite j'en boirai ma part.

SCÈNE IV.

EUCLION.

Ce n'est pas sans raison que le corbeau vient de se faire entendre à moi du côté gauche ; en même temps ses pieds effleuraient la terre, et sa voix croassait d'une manière assez frappante. Aussitôt mon cœur en a tressailli de frayeur ; il bat si fort que je respire à peine ; mais je ne puis plus courir.

SCENA V.

EUCLION, STROBILUS.

EUCLIO.

Foras, lumbrice[1], qui sub terra erepsisti modo,
Qui modo nusquam comparebas : nunc, quom compares, peris :
Ego edepol te, praestigiator, miseris jam adcipiam modis,

STROBILUS.

Quae te mala crux agitat? quid tibi mecum est commercii, senex?
Quid me adflictas? quid me raptas? qua me causa verberas?

EUCLIO.

Verberabilissime, etiam rogitas? non fur, sed trifur?

STROBILUS.

Quid tibi subripui?

EUCLIO.

Redde huc sis.

STROBILUS.

Quid tibi vis reddam?

EUCLIO.

Rogitas?

STROBILUS.

Nihil equidem tibi abstuli.

SCÈNE V.

EUCLION, STROBILE.

EUCLION.

Hors d'ici, hors d'ici, chétif vermisseau ! qui sors tout-à-coup du sein de la terre et qui tantôt n'osais te montrer. Tu parais maintenant, vil insecte ! tu vas périr. Ah, parbleu ! maudit enchanteur, je t'arrangerai de la bonne manière.

STROBILE.

Quel fâcheux démon vous agite ? quel commerce y a-t-il entre vous et moi, vieux radoteur ? pourquoi me maltraiter, pourquoi me frapper ?

EUCLION.

Tu me le demandes, toi qui mérites mille coups de lanière. Voleur ! triple voleur !

STROBILE.

Que vous ai-je dérobé ?

EUCLION.

Rends-le-moi à l'instant.

STROBILE.

Que faut-il vous rendre ?

EUCLION.

Peux-tu le demander ?

STROBILE.

Moi ? je ne vous ai rien pris.

EUCLIO.

At illud, quod tibi abstuleras, cedo.

STROBILUS.

Ecquid agis?

EUCLIO.

Quid agam? Auferre non potes.

STROBILUS.

Quid vis tibi?

EUCLIO.

Pone.

STROBILUS.

Equidem, pol, te datare, credo consuetum, senex.

EUCLIO.

Pone hoc sis : aufer cavillam : non ego nunc nugas ago.

STROBILUS.

Quid ego ponam? quin tu eloquere quidquid est, suo nomine.

Non hercle equidem quidquam sumsi, nec tetigi.

EUCLIO.

Ostende huc manus.

STROBILUS.

Hem tibi!

EUCLIO.

Ostende.

STROBILUS.

Eccas.

EUCLIO.

Video, age, ostende etiam tertiam[1].

EUCLION.

Mais, montre-moi ce que tu as voulu t'approprier.
(Il lève sa canne sur Strobile).

STROBILE.

Que voulez-vous faire ?

EUCLION.

Ce que je ferai ? tu ne l'emporteras pas.

STROBILE.

Que réclamez-vous ?

EUCLION.

Laisse-le là.

STROBILE.

Bonhomme, vous avez, ce me semble, coutume d'en donner à garder.

EUCLION.

Laisse-le là ; point de plaisanterie : je ne suis pas maintenant d'humeur à les supporter.

STROBILE.

Que faut-il que je mette là ? expliquez-vous : nommez la chose par son nom. En vérité, je n'ai rien pris ni rien touché.

EUCLION.

Montre-moi tes mains.

STROBILE.

Ho ! regardez, les voici.

EUCLION.

Montre.

STROBILE.

Les voici.

EUCLION.

Bon ! je les vois ; montre-moi la troisième.

STROBILUS.

Larvae hunc atque intemperiae insaniaeque agitant senem.
Facisne injuriam mihi, an non?

EUCLIO.

Fateor, quia non pendes, maxumam
Atque id quoque jam fiet, nisi fatere.

STROBILUS.

Quid fatear tibi?

EUCLIO.

Quid abstulisti hinc?

STROBILUS.

Di me perdant! si ego tui quidquam abstuli.

EUCLIO.

Nive adeo abstulisse vellem. Agedum, excutedum pallium.

STROBILUS.

Tuo arbitratu.

EUCLIO.

Ne inter tunicas habeas.

STROBILUS.

Tenta qua lubet.

EUCLION.

Vah, scelestus, quam benigne! ut ne abstulisse intellegam.
Novi sycophantias: age! rursum, ostende huc manum
Dexteram.

STROBILUS.

Hem!

EUCLIO.

Nunc laevam ostende.

STROBILE.

Les fantômes, les accès (1), la folie tourmentent ce vieillard. Me faites-vous injure, oui ou non?

EUCLION.

J'en conviens, je te fais la plus grande injure, car tu devrais être pendu; mais cela ne tardera guère, si tu ne confesses la vérité.

STROBILE.

Que me faut-il vous avouer?

EUCLION.

Qu'as-tu emporté d'ici?

STROBILE.

Que les dieux me confondent, si je vous ai emporté la moindre chose.

EUCLION.

Je voudrais que tu n'en eusses pas même conçu l'idée. Allons, secoue ton manteau.

STROBILE.

Très-volontiers.

EUCLION.

N'y a-t-il rien de caché dans tes vêtements?

STROBILE.

Fouillez partout où il vous plaira.

EUCLION.

Va! rusé fripon, tu ne témoignes tant de bonne volonté que pour mieux me persuader que tu n'emportes rien. Je connais tes détours; voyons encore ta main droite.

STROBILE.

La voilà!

EUCLION.

Et ta main gauche.

STROBILUS.

Quin equidem ambas profero.

EUCLIO.

Jam scrutari mitto : redde huc.

STROBILUS.

Quid reddam?

EUCLIO.

Ah! nugas agis,

Certe habes.

STROBILUS.

Habeo ego? quid habeo?

EUCLIO.

Non dico : audire expetis.

Id meum, quidquid habes, redde.

STROBILUS.

Insanis : perscrutatus es

Tuo arbitratu, neque tui me quidquam invenisti penes.

EUCLIO.

Mane, mane : quis illic est, qui hic intus alter erat tecum simul?

Perii hercle! ille nunc intus turbat : hunc si amitto, hic abierit.

Postremo jam hunc perscrutavi : hic nihil habet : abi quo lubet.

Jupiter te dique perdant.

STROBILUS.

Haud male agit gratias.

STROBILE.

Les voilà toutes deux !

EUCLION.

Je ne veux pas te fouiller davantage ; rends-le moi.

STROBILE.

Que vous rendrai-je ?

EUCLION,

Ha ! tu fais le badin : oui, tu l'as pris.

STROBILE.

Je l'ai pris, moi ! quoi donc ?

EUCLION.

Je ne prétends pas te le dire, et tu brûles de le savoir. Rends-moi, te dis-je, ce qui m'appartient.

STROBILE.

Je n'en doute plus : vous perdez l'esprit ; vous m'avez fouillé tout à votre aise, et vous n'avez rien trouvé qui vous appartînt. *(Il s'en va.)*

EUCLION.

Arrête ! arrête ! Quel est cet autre qui se trouvait tout à l'heure là-dedans avec toi ! ah ! je tremble ; il y met tout en désordre. Si je le laisse aller, ce pendard, il prendra la fuite aussitôt. Je l'ai pourtant fouillé soigneusement, je n'ai rien trouvé. Va-t-en tu où voudras, et que Jupiter et tous les dieux puissent te confondre !

STROBILE.

Il me remercie bien poliment.

EUCLIO.

Ibo hinc intro : atque illi socienno tuo jam interstringam gulam.
Fugin' hinc ab oculis? abin' hinc, an non?

STROBILUS.

Abeo.

EUCLIO.

Cavesis te videam.

SCENA VI.

STROBILUS.

Emortuus ego me mavelim leto malo,
Quam non ego illi dem hodie insidias seni.
Nam hic jam non audebit aurum abstrudere.
Credo referet jam secum, et mutabit locum.
Atat foris crepuit! senex eccum aurum effert foras,
Tantisper hic ego ad januam concessero.

EUCLION.

Je rentre dans ce temple, et si j'y rencontre ton digne compagnon, je l'étranglerai sans pitié. T'en iras-tu, oui ou non?

STROBILE.

Je m'en vais.

EUCLION.

Prends-y garde; que je ne te revoie plus.

SCÈNE VI.

STROBILE.

Que je meure si je ne tends aujourd'hui quelque piége à ce malin vieillard; car il n'osera plus à l'avenir cacher ici son or. Il l'emportera probablement avec lui et le changera de place. Mais la porte a fait du bruit! Le voici, il emporte son or; approchons-nous un peu de l'entrée du temple et écoutons.

SCENA VII.

EUCLIO, STROBILUS.

EUCLIO.

FIDEI censebam maxumam multo fidem
Esse : ea sublevit os mihi paenissume.
Ni subvenisset corvus, periissem miser.
Nimis hercle ego illum corvum ad me veniat, velim,
Qui indicium fecit, ut ego illi aliquid boni[1]
Dicam : nam quod edit, tam duim, quam perduim.
Nunc; hoc ubi abstrudam, cogito solum locum.
Silvani lucus extra murum 'st avius,
Crebro salicto oppletus : ibi sumam locum.
Certum 'st, Silvano potius credam, quam Fidei.

STROBILUS.

Euge! euge! dii me salvom et servatum volunt.
Jam ego illic praecurram, atque inscendam aliquam in arborem :
Indeque observabo, aurum ubi abstrudat senex.
Quamquam hic manere herus me sese jusserat,
Certum est, malam rem potius quaeram cum lucro.

SCÈNE VII.

EUCLION, STROBILE.

EUCLION.

Je m'étais imaginé qu'on pouvait en sûreté se confier à la Bonne-Foi ; mais elle m'a cruellement trompé. J'étais perdu sans le corbeau. En vérité, je voudrais qu'il revînt encore, ce bienfaisant augure qui m'a si bien averti ; que de choses obligeantes je voudrais lui dire ! car je ne suis pas disposé à lui donner à manger, ce serait autant de perdu pour moi. Maintenant où pourrai-je cacher ceci ? Je songe à un lieu bien isolé. Il y a hors de la ville un petit bois consacré à Sylvain ; cet endroit peu fréquenté est couvert de saules épais. C'est la place que je choisirai. J'ai moins de risque à courir avec Sylvain qu'avec la Bonne-Foi. *(Il s'en va.)*

STROBILE.

Courage ! courage ! me voilà sauvé. Les dieux veillent sur moi. Je cours afin de le devancer. Je grimperai sur un arbre d'où j'observerai où ce vieil avare cachera son trésor. Mon maître m'a pourtant bien recommandé de ne pas sortir d'ici ; mais ne vaut-il pas mieux m'exposer à quelque bastonnade que de laisser échapper l'occasion de faire fortune ?

SCENA VIII.

LYCONIDES, EUNOMIA, PHAEDRA.

LYCONIDES.

Dixi tibi, mater : juxta rem mecum tenes,
Super Euclionis filia : nunc te obsecro,
Fac mentionem cum avunculo, mater mea :
Resecroque, mater, quod dudum obsecraveram.

EUNOMIA.

Scis tute, facta velle me, quae tu velis :
Et istuc confido a fratre me inpetrassere;
Et causa justa est, siquidem ita est ut praedicas,
Te eam compressisse vinolentum virginem.

LYCONIDES.

Egone ut te advorsum mentiar, mater mea?

PHAEDRA.

Perii, mea nutrix! obsecro te, uterum dolet.
Juno Lucina, tuam fidem!

LYCONIDES.

Hem, mater mea,
Tibi rem potiorem video : clamat, parturit.

SCÈNE VIII.

LYCONIDES, EUNOMIE, PHEDRA.

LYCONIDES.

Je vous ai tout dit, ma mère, et vous savez aussi-bien que moi mon aventure avec la fille d'Euclion. A présent, je vous supplie d'en instruire mon oncle. O ma mère ! je vous dégage du serment que j'avais exigé de vous, il y a long-temps.

EUNOMIE.

Vous le savez, mon fils, je n'ai rien de plus à cœur que vos intérêts. J'espère que mon frère m'accordera votre grâce. La chose est trop juste, si, comme vous me l'avez raconté, aveuglé par les fumées du vin, vous avez abusé cette jeune personne.

LYCONIDES.

Ma mère, suis-je capable de vous dire des mensonges ?

PHEDRA *(dans l'intérieur)*.

A mon secours, ma chère nourrice, je suis perdue ! Une colique affreuse me tourmente. Junon - Lucine, j'implore votre assistance.

LYCONIDES.

Ma mère, je crois le succès de vos démarches infaillible. Ces cris-là nous annoncent que le terme n'est pas éloigné.

EUNOMIA.

I hac intro mecum, gnate mi, ad fratrem meum
(Ut istuc, quod tu me oras, efficiam tibi),
Ut istuc, quod me oras, inpetratum ab eo auferam.

LYCONIDES.

I, jam sequor te, mater : sed servom meum
Strobilum miror ubi sit, quem ego me jusseram
Hic opperiri : nunc ego mecum cogito,
Si mihi dat operam, me illi irasci injurium 'st.
Ibo intro, ubi de capite meo sunt comitia.

SCENA IX.

STROBILUS.

Pici divitiis[1], qui aureos montes colunt,
Ego solus supero : nam istos reges ceteros
Memorare nolo, hominum mendicabula.
Ego sum ille rex Philippus : o lepidum diem!
Nam ut dudum hinc abii, multo illuc adveni prior,
Multoque prius me conlocavi in arborem :
Indeque exspectabam, ubi aurum abstrudebat senex.
Ubi ille abiit, ego me deorsum duco de arbore;
Effodio aulam auri plenam : inde ex eo loco
Video recipere se senem : ille me non videt.
Nam ego modo declinavi paulum me extra viam.
Atat! eccum ipsum : ibo, ut hoc condam, domum.

EUNOMIE.

Mon fils, suivez-moi chez mon frère, afin de faire ce que vous me demandez et d'obtenir de lui qu'il se rende à vos vœux.

LYCONIDES.

Allez, ma mère, je vous suis. Mais qu'est devenu mon valet Strobile ? Je lui ai donné l'ordre de m'attendre ici. Il me semble pourtant que j'aurais tort de me fâcher contre lui : peut-être sert-il mes desseins. Entrons là-dedans, on va prononcer sur mon sort.

SCÈNE IX.

STROBILE *(seul)*.

Je surpasse, moi seul, en richesses tous les Pics qui habitent les montagnes d'or. Misérables roitelets ! mendians chétifs, je ne vous compte point. Puis-je vous comparer à moi qui suis le roi Philippe ? O le plus beau de mes jours ! A peine étais-je parti d'ici, que j'ai devancé le bonhomme. Arrivé beaucoup plus tôt que lui, me voilà même grimpé sur un arbre, avant qu'il fût entré dans le petit bois. J'attends, afin de voir l'endroit où le vieil Euclion cacherait son or. A peine notre avare a-t-il tourné les talons, que je me laisse glisser le long de l'arbre et que je déterre une marmite pleine d'or, J'ai vu partir le vieillard qui ne m'a pas aperçu ; car j'ai eu la précaution de me détourner tant soit peu de son passage. Mais quoi ? C'est lui ! je cours au logis pour y cacher ma trouvaille.

SCENA X.

EUCLIO, LYCONIDES.

EUCLIO.

Perii! interii! occidi! quo curram? quo non curram?
Tene, tene[1]! quem? quis? nescio, nihil video, caecus eo; atque
Equidem quo eam, aut ubi sim, aut qui sim, nequeo cum animo
Certum investigare : obsecro vos ego, mihi auxilio,
Oro, obtestor, sitis, et hominem demonstretis, qui eam abstulerit,
Qui vestitu et creta obcultant sese, atque sedent quasi sint frugi.
Quid ais tu? tibi credere certum 'st : nam esse bonum e voltu cognosco.
Quid est? quid ridetis? novi omnes, scio fures esse hic complures.
Hem, nemo habet horum! occidisti : dic igitur, quis habet? nescis!
Heu me miserum, miserum! perii male perditus! pessume ornatus eo.
Tantum gemiti et malae moestitiae hic dies mihi obtulit,

SCÈNE X.

EUCLION, LYCONIDES.

EUCLION.

Je suis mort! on m'assassine! au meurtre! Où aller à présent? où ne pas aller? Arrêtez! arrêtez! au voleur! Qui? Je ne sais, je ne vois rien; je marche en aveugle; je perds la raison, et, certes, je ne saurais dire où je vais, ni où je suis, ni qui je suis. Au secours! découvrez-moi, je vous en prie, je vous en conjure, découvrez-moi celui qui me l'a dérobé. Ils cachent leur infamie sous des habits simples et sous la blancheur de la craie (1), et se placent comme s'ils étaient des gens de probité. Qu'en dis-tu, toi? Je peux me fier à toi. A ta mine, tu m'as l'air d'un homme de bien. Comment, vous riez? Je vous connais tous et je n'ignore pas qu'il se trouve ici plus d'un fripon. Quoi, personne d'entre vous ne l'a pris? Tu me fais mourir! Dis donc qui l'a pris? Ne le sais-tu point? Ah, je suis ruiné! Malheureux, malheureux que je suis! Me voilà perdu sans ressource! Suis-je assez à plaindre? Fatale journée, que tu me causes de tristesse, de deuil et de maux; me voilà réduit à mourir de faim! Il n'est point sur la terre d'homme plus misérable que moi! Puisque je n'ai plus mon précieux trésor, que m'importe la vie? Soins inutiles que je me suis donnés pour le conserver!

Famem et pauperiem : perditissimus ego sum omnium in terra.

Nam quid mihi opus est vita, qui tantum auri perdidi,

Quod custodivi sedulo? egomet me defraudavi,

Animumque meum, geniumque meum; nunc eo alii laetificantur,

Meo malo et damno : pati nequeo.

LYCONIDES.

Quinam homo hic ante aedis nostras ejulans conqueritur moerens?

Atque hic quidem Euclio est : est, opinor! oppido ego interii! palam est res.

Scit peperisse jam, ut ego opinor, filiam suam : nunc mihi incertum est,

Quid agam : abeam an maneam? an adeam? an fugiam? quid agam edepol nescio.

SCENA XI.

EUCLIO, LYCONIDES.

EUCLIO.

Quis homo hic loquitur?

LYCONIDES.

Ego sum miser.

Je me suis trompé moi-même! J'ai frustré mon attente et mon génie! A présent que j'ai tout perdu, d'autres se réjouissent à mes dépens! Je ne puis supporter cette idée.

LYCONIDES.

Quel est donc cet homme qui fait tant de bruit devant notre porte, à force de crier et de se lamenter? Je pense que c'est Euclion. Oui, c'est lui-même. C'en est fait, tout est découvert; il sait que sa fille vient d'accoucher! Maintenant à quoi me résoudre! m'en irai-je ou resterai-je? me montrerai-je? prendrai-je la fuite? ma foi, je ne sais que faire?

SCÈNE XI.

EUCLION, LYCONIDES.

EUCLION.

Qui est-ce que j'entends ici?

LYCONIDES.

C'est moi, c'est un misérable.

EUCLIO.

Immo ego sum miser et misere perditus,
Cui tanta mala moestitudoque obtigit.

LYCONIDES.

Animo bono es.

EUCLIO.

Quo, obsecro, pacto esse possum?

LYCONIDES.

Quia istuc facinus, quod tuum
Sollicitat animum, id ego feci, et fateor.

EUCLIO.

Quid ego ex te audio?

LYCONIDES.

Id quod verum est.

EUCLIO.

Quid ego emerui, adolescens, mali,
Quamobrem ita faceres, meque meosque perditum ires liberos?

LYCONIDES.

Deus inpulsor mihi fuit, is me ad illam inlexit.

EUCLIO.

Quo modo?

LYCONIDES.

Fateor peccavisse, et me culpam commeritum scio.
Id adeo te oratum advenio, ut animo aequo ignoscas mihi.

EUCLIO.

Cur id ausus facere, ut id quod non tuum esset tangeres?

EUCLION.

Non, c'est moi qui suis un misérable, ruiné, perdu sans ressources après le malheur et le chagrin qui viennent de m'arriver.

LYCONIDES.

Ne perdez pas courage,

EUCLION.

Comment, je vous prie, ne pas être découragé?

LYCONIDES.

Parce que cette action qui vous inquiète, qui vous afflige, c'est moi seul qui l'ai faite, et je l'avoue.

EUCLION.

Que me dites-vous là ?

LYCONIDES.

La vérité.

EUCLION.

Jeune homme, quel mal vous ai-je fait, pour vous porter à en agir de la sorte, à me ruiner moi et mes enfants ?

LYCONIDES.

J'ai dû céder à l'impulsion d'un dieu qui m'entraîna près d'elle.

EUCLION.

Comment ?

LYCONIDES.

J'ai tort, j'en conviens, et ma faute mérite châtiment. J'accours implorer mon pardon ; soyez assez généreux pour me l'accorder.

EUCLION.

Comment avez-vous eu l'audace de toucher à ce qui ne vous appartenait pas ?

LYCONIDES.

Quid vis fieri? factum est illud : fieri infectum non potest.
Deos credo voluisse : nam ni vellent, non fieret, scio.

EUCLIO.

At ego deos credo voluisse, ut apud te me in nervo enicem.

LYCONIDES.

Ne istuc dixis.

EUCLIO.

Quid tibi ergo meam me invito tactio est[2]?

LYCONIDES.

Quia vini vitio atque amoris feci.

EUCLIO.

Homo audacissume!
Cum istacin' te oratione huc ad me adire ausum, inpudens!
Nam si istuc jus est, ut tu istuc excusare possies,
Luce claro[3] deripiamus aurum matronis palam,
Post id, si prehensi sumus, excusemus, ebrios
Nos fecisse amoris causa : nimis vile 'st vinum atque amor,
Si ebrio atque amanti inpune facere, quod lubeat, licet.

LYCONIDES.

Quin tibi ultro subplicatum venio ob stultitiam meam.

EUCLIO.

Non mihi homines placent, qui quando male fecerunt, purgitant.
Tu illam scibas non tuam esse : non adtactam opportuit.

LYCONIDES.

Que voulez-vous faire ? la chose est ainsi : je ne vois plus de moyens pour qu'elle ne soit pas arrivée. Sans doute, les dieux l'ont voulu, puisqu'ils ne l'ont point empêché.

EUCLION.

Je le crois bien : les dieux ont voulu que j'allasse m'étrangler chez vous.

LYCONIDES.

Ne dites pas cela.

EUCLION.

Pourquoi avez-vous malgré moi porté la main sur ma.....

LYCONIDES.

L'amour et le vin en ont été la cause.

EUCLION.

Jeune effronté ! vous avez l'impudence de venir vous justifier auprès de moi, sur un prétexte aussi frivole. S'il suffisait, pour vous disculper, nous serions en droit d'arracher en plein jour, l'or qui enrichit la parure des dames ; et si on nous en faisait quelque reproche, nous nous excuserions de l'avoir fait par amour ou dans les vapeurs du vin. Le vin et l'amour sont de bien vil prix, s'ils autorisent les amants et les gens ivres à tout entreprendre.

LYCONIDES.

Je viens librement vous prier d'excuser mon imprudence.

EUCLION.

Je n'aime point les gens qui prétendent ainsi se justifier de leurs fautes. Vous saviez bien que ce n'était point à vous, il ne fallait point y toucher.

LYCONIDES.

Ergo quia sum tangere ausus haud causificor quin eam
Ego habeam potissimum.

EUCLIO.

Tun' habeas me invito meam?

LYCONIDES.

Haud te invito postulo : sed meam esse oportere arbitror:
Quin tu eam invenies, inquam, meam illam esse oportere, Euclio.

EUCLIO.

Nisi refers.....

LYCONIDES.

Quid tibi ego referam?

EUCLIO.

Quod subripuisti meum.
Jam quidem, hercle, te ad praetorem rapiam, et tibi scribam dicam.

LYCONIDES.

Subripio ego tuum? unde? aut quid id est?

EUCLIO.

Ita tè amabit Jupiter,
Ut tu nescis?

LYCONIDES.

Nisi quidem tu mihi, quid quaeras, dixeris.

EUCLIO.

Aulam auri, inquam, te reposco, quam tu confessus mihi
Te abstulisse.

LYCONIDES.

Hé bien ! si j'osai y toucher, je veux bien, sans contester, en prendre possession.

EUCLION.

Vous l'auriez malgré moi !

LYCONIDES.

Je ne la demande point malgré vous ; mais il faut, je pense, qu'elle soit à moi; vous en conviendrez, Euclion.

EUCLION.

Si vous ne me rapportez.......

LYCONIDES.

Que vous rapporterai-je ?

EUCLION.

Ce que vous m'avez dérobé. Ma foi, je vous traînerai chez le préteur ; je vous intenterai un procès.

LYCONIDES.

Je vous ai dérobé quelque chose ! Où ? et quoi ?

EUCLION.

Que Jupiter vous soit propice, comme il est vrai que vous n'en savez rien.

LYCONIDES.

Dites-moi du moins ce que vous cherchez.

EUCLION.

Une marmite pleine d'or, vous dis-je, que, de votre aveu, vous m'avez emportée.

LYCONIDES.

Neque edepol ego dixi, neque feci.

EUCLIO.

Negas?

LYCONIDES.

Pernego immo: nam neque ego aurum, neque istaec aula quae siet,
Scio, nec novi.

EUCLIO.

Illam, ex Silvani luco quam abstuleras cedo.
I, refer: dimidiam tecum potius partem dividam:
Tametsi fur mihi es, molestus non ero: i vero, refer.

LYCONIDES.

Sanus tu non es, qui furem me voces: ego te, Euclio,
De alia re rescivisse censui, quod ad me adtinet.
Magna est res, quam ego tecum otiose, si otium est, cupio loqui.

EUCLIO.

Dic bona fide: tu id aurum non subripuisti?

LYCONIDES.

Bona.

EUCLIO.

Neque scis quis abstulerit?

LYCONIDES.

Istuc quoque bona.

EUCLIO.

Atque id si scies,
Qui abstulerit, mihi indicabis?

LYCONIDES.

Certes ! je ne l'ai ni dit, ni fait.

EUCLION.

Vous le niez.

LYCONIDES.

Je le nie fortement ; car je n'ai vu ni l'or, ni la marmite dont il s'agit. Je ne sais ce que vous voulez dire.

EUCLION.

Celle que vous m'avez enlevée dans le petit bois de Sylvain. Allons, rendez-la-moi. Je vous en donnerai plutôt la moitié. Quoique vous soyez bien mon voleur, je ne veux cependant pas vous nuire. Allez donc, rapportez-la-moi.

LYCONIDES.

Vous n'y pensez pas de m'appeler voleur. Euclion, ce n'est point du tout le sujet qui m'amène vers vous. J'ai à vous entretenir d'une chose très-importante, si vous en avez le loisir; c'est de cette affaire dont je vous croyais instruit.

EUCLION.

De bonne foi, dites-moi, n'avez-vous point pris mon or?

LYCONIDES.

Non, de bonne foi.

EUCLION.

Ne sauriez-vous pas qui l'aurait enlevé ?

LYCONYDES.

Point du tout.

EUCLION.

Si vous en aviez connaissance, me l'indiqueriez-vous?

LYCONIDES.

Faciam.

EUCLIO.

Neque partem tibi
Ab eo, quiqui est, inde posces, neque furem excipies?

LYCONIDES.

Ita.

EUCLIO.

Quid si fallis?

LYCONIDES.

Tum me faciat quod volt magnus Jupiter.

EUCLIO.

Sat habeo : age nunc loquere quid vis.

LYCONIDES.

Si me novisti minus,
Genere qui sim gnatus : hic mihi est Megadorus avonculus.
Meus fuit pater Antimachus : ego vocor Lyconides :
Mater est Eunomia.

EUCLIO.

Novi genus : nunc quid vis, id volo
Noscere.

LYCONIDES.

Filiam ex te tu habes.

EUCLIO.

Immo eccillam domi.

LYCONIDES.

Eam tu despondisti, opinor, meo avonculo.

LYCONIDES.

Assurément.

EUCLION.

Et vous n'en exigeriez point votre part, de qui que ce fût ? Vous ne cacheriez point le voleur ?

LYCONIDES.

Non.

EUCLION.

Et si vous me trompez ?

LYCONIDES.

Puisse le grand Jupiter faire alors de moi tout ce qu'il lui plaira !

EUCLION.

En voilà assez. A présent, que désirez-vous ; parlez.

LYCONIDES.

Si vous connaissez peu ma famille, apprenez que Mégadore est mon oncle. J'eus pour père Antimachus. Eunomie est ma mère, et je m'appelle Lyconides.

EUCLION.

Je connais vos parents. Maintenant, que voulez-vous ? Je suis curieux de l'apprendre.

LYCONIDES.

Vous avez une fille.

EUCLION.

Elle est chez moi.

LYCONIDES.

Vous l'avez, je crois, promise à mon oncle.

EUCLIO.

Omnem rem tenes.

LYCONIDES.

Is me nunc renuntiare repudium jussit tibi.

EUCLIO.

Repudium, rebus paratis, atque exornatis nuptiis?
Ut illum di inmortales omnes deaeque, quantum est, perduint,
Quem propter hodie auri tantum perdidi, infelix, miser!

LYCONIDES.

Bono animo es, et bene dice: nunc quae res tibi et gnatae tuae
Bene feliciterque vortat: ita di faxint, inquito.

EUCLIO.

Ita di faciant.

LYCONIDES.

Et mihi ita di faciant: audi nunc jam.
Qui homo culpam admisit in se, nullus est tam parvi preti,
Quin pudeat, quin purget se: nunc te obtestor, Euclio,
Si quid ego erga te inprudens peccavi aut gnatam tuam,
Ut mihi ignoscas, eamque uxorem mihi des, ut leges jubent.
Ego me injuriam fecisse filiae fateor tuae,
Cereris vigiliis, per vinum, atque inpulsu adolescentiae.

EUCLIO.

Heu mihi? quod facinus ex te ego audio!

EUCLION.

Vous êtes au fait.

LYCONIDES.

Il m'a ordonné de vous dire qu'il renonce à la main de votre fille.

EUCLION.

Il renonce à ma fille, à présent que j'ai pris les arrangements pour les apprêts de la noce. Puissent les dieux et les déesses immortelles le confondre à jamais! Il est la cause que je suis assez malheureux, assez à plaindre pour avoir aujourd'hui perdu mon or!

LYCONIDES.

Prenez courage; point d'imprécations. Que l'événement tourne au gré de vos vœux et à l'avantage de votre fille! Priez les dieux qu'il en soit ainsi.

EUCLION.

Qu'ils nous comblent de leurs faveurs!

LYCONIDES.

Qu'ils daignent m'être propices! Écoutez maintenant: il n'est pas d'homme assez vil pour ne pas rougir et pour ne pas se justifier d'une faute qu'il a commise. Je vous supplie donc, Euclion, de me pardonner, si j'ai été assez imprudent pour vous offenser, vous ou votre fille; et je vous conjure de me la donner pour femme, ainsi que les lois le commandent. Je vous en fais l'aveu, j'ai porté atteinte à l'honneur de Phedra aux veilles de Cérès. J'ai cédé à l'impulsion du vin et de la jeunesse.

EUCLION.

Hélas! de quel crime me faites-vous l'aveu!

LYCONIDES.

Cur ejulas?

Quem ego avom feci jam ut esses filiae nuptiis:
Nam tua gnata peperit, decumo mense post: numerum cape:
Ea re repudium remisit avunculus causa mea.
I intro, exquire, sitne ita, ut ego praedico.

EUCLIO.

Perii oppido!

Ita mihi ad malum malae res plurimae se adglutinant.
Ibo intro, ut, quid hujus veri sit, sciam.

LYCONIDES.

Jam te sequor,

Haec propemodum jam esse in vado salutis res videtur.
Nunc servom esse ubi dicam meum Strobilum, non reperio.
Nisi etiam hic opperiar tamen paulisper: postea intro
Hunc subsequar: nunc interim spatium ei dabo exquirendi
Meum factum ex gnatae pedissequa nutrice anu: ea rem novit.

LYCONIDES.

Pourquoi vous désoler ainsi ? Si j'épouse aujourd'hui votre fille, vous voilà grand-père le jour même de la noce. Phedra devient mère le dixième mois après les fêtes de Cérès. Calculez : c'est pour cela et par amour pour moi, que mon oncle retire la parole qu'il vous avait donnée. Entrez chez vous, pour vous informer si ce que je vous dis n'est pas la vérité.

EUCLION.

Je suis au désespoir ! tous les malheurs m'accablent à la fois; je vais rentrer, afin de voir ce qui en est.

LYCONIDES.

Je vous suis à l'instant. *(A part.)* Nos affaires paraissent s'arranger peu à peu. Elles sont en bon chemin. Que penser à-présent de l'absence de mon esclave Strobile? Il est disparu ; je ne le trouve plus. Si je l'attendais ici un moment, j'irais ensuite sur les pas du vieillard ; cependant la suivante de Phedra, sa nourrice et la vieille pourront, mieux que personne, instruire Euclion de tout ce qui s'est passé.

ACTUS V.

SCENA I.

STROBILUS, LYCONIDES.

STROBILUS.

Di inmortales, quibus et quantis me donatis gaudiis!
Quadrilibrem aulam auro onustam habeo : quis me est divitior!
Quis me Athenis nunc magis quisquam est homo, cui di sint propitii?

LYCONIDES.

Certo enim ego vocem hic loquentis modo me audire visus sum.

STROBILUS.

Hem!
Herumne ego adspicio meum?

LYCONIDES.

Video ego hunc Strobilum, servum meum?

STROBILUS.

Ipsus est.

LYCONIDES.

Haud alius est.

ACTE V.

SCÈNE I.

STROBILE, LYCONIDES.

STROBILE.

Dieux immortels, de quelle joie vous me comblez ! Je tiens une marmite pleine d'or, du poids de quatre livres. Est-il au monde un homme plus riche que moi ? En est-il un dans Athènes à qui les dieux soient plus propices !

LYCONIDES.

Certes, je crois avoir entendu parler quelqu'un.

STROBILE.

Bon ! N'est-ce pas mon maître que j'aperçois ?

LYCONIDES.

N'est-ce pas Strobile mon esclave que je vois ?

STROBILE.

C'est lui-même.

LYCONIDES.

Oh ! c'est bien lui.

10.

STROBILUS.

Congrediar.

LYCONIDES.

Contollam gradum.

Credo ego illum, ut jussi, eampse anum adisse, hujus nutricem virginis.

STROBILUS.

Quin ego illi me invenisse dico hanc praedam, atque eloquor?

Igitur orabo ut manu me mittat : ibo atque eloquar.

Repperi...

LYCONIDES.

Quid repperisti?

STROBILUS.

Non, quod pueri clamitant,

In faba se repperisse.

LYCONIDES.

Jamne autem, ut soles, deludis?

STROBILUS.

Here, mane, eloquar jam ausculta.

LYCONIDES.

Age ergo loquere.

STROBILUS.

Repperi hodie,

Here, divitias nimias.

LYCONIDES.

Ubinam?

STROBILUS.

Quadrilibrem, inquam, aulam auri plenam.

STROBILE.

J'irai à sa rencontre.

LYCONIDES.

Doublons le pas. Je présume que, d'après mon ordre, il aura vu la vieille nourrice de Phedra.

STROBILE.

Pourquoi ne lui dirais-je pas le butin que je viens de trouver? C'est un moyen de solliciter et d'obtenir ma liberté. Allons, il faut lui conter l'affaire. (*A son maître.*) J'ai trouvé.....

LYCONIDES.

Qu'as-tu trouvé?

STROBILE.

Ce n'est pas ce vermisseau qui fait jeter des cris de joie aux enfants, quand ils le trouvent dans une fève.

LYCONIDES.

Est-ce encore un conte à rire, comme à ton ordinaire!

STROBILE.

Attendez, mon cher maître; écoutez seulement, je vous le dirai.

LYCONIDES.

Soit, parle donc.

STROBILE.

Mon cher maître, j'ai trouvé des richesses immenses.

LYCONIDES.

Où sont-elles!

STROBILE.

Une marmite pleine d'or, vous dis-je, pesant quatre livres.

LYCONIDES.

Quod ego facinus audio ex te?

STROBILUS.

Euclioni huic seni subripui.

LYCONIDES.

Ubi id est aurum?

STROBILUS

In arca apud me: nunc volo me emitti manu.

LYCONIDES.

Egone te emittam manu, scelerum cumulatissime?

STROBILUS.

Abi, here, scio
Quam rem geras: lepide, hercle, animum tuum tentavi: jam
Ut eriperes, adparabas. Quid faceres, si repperissem?

LYCONIDES.

Non potes probasse nugas: i, redde aurum.

STROBILUS.

Reddam ego aurum?

LYCONIDES.

Redde, inquam: ut huic reddatur.

STROBILUS.

Ah! unde?

LYCONIDES.

Quod modo fassus es esse
In arca.

LYCONIDES.

Qu'ai-je entendu, Strobile ?

STROBILE.

Je l'ai enlevée adroitement au vieil Euclion.

LYCONIDES.

Où est-il cet or ?

STROBILE.

Dans mon coffre. Je veux aujourd'hui être affranchi.

LYCONIDES.

Scélérat consommé ! je t'affranchirais, moi ?

STROBILE.

Allez, mon maître, je connais votre façon d'agir. Je plaisantais pour vous éprouver. Vous vous apprêtiez déjà à saisir le trésor. Que feriez-vous si je l'avais trouvé ?

LYCONIDES.

Je ne suis point dupe de tes railleries. Allons, rends-moi cet or.

STROBILE.

Moi, vous le rendre ?

LYCONIDES.

Rends-le, te dis-je, afin de le remettre au propriétaire.

STROBILE.

Bon ! où le prendre ?

LYCONIDES.

Ne viens-tu pas d'avouer qu'il est dans ton coffre ?

STROBILUS.

Soleo, hercle, ego garrire nugas : ita loquor.

LYCONIDES.

At scin'

Quomodo?

STROBILUS.

Vel hercle enica, numquam hinc feres a me.

SUBPOSITA.

LYCONIDES.

Quid hic quondam pervicus addit?
Non feramn' umquam?

STROBILUS.

Quod non habeo.

LYCONIDES.

Efferaris cave,
Nisi actutum seni id auri redditio est.

STROBILUS.

Sive perpensus ferar
Libitinarius, sive pollinctorius efferar, numquam dabo
nisi fodiam
Noviter arrogiam.

LYCONIDES.

Vae capiti tuo!

STROBILE.

Parbleu ! j'ai pour habitude de vous en conter de belles.

LYCONIDES.

Mais, sais-tu comment....?

STROBILE.

En vérité, tuez-moi si vous voulez ; vous n'obtiendrez jamais rien de moi.

PASSAGE INTERCALÉ.

LYCONIDES.

Que dit encore cet opiniâtre ? Que je n'aurai jamais cet or ?

STROBILE.

Puisque je ne l'ai pas.

LYCONIDES.

Prends garde qu'on ne t'emporte d'ici, au tombeau, si tu ne rends à l'instant cet or au vieil Euclion.

STROBILE.

Que l'on m'emporte à grands frais, ou que l'on m'enterre sans cérémonie (1), je ne donnerai jamais ce trésor à moins d'avoir fait une nouvelle fouille.

LYCONIDES.

Malheur à ta tête !

STROBILUS.

Immo senis et capiti
Et pectori, qui auri tantum perdidit!

LYCONIDES.

Quis repperit?

STROBILUS.

Quem repperisse vis?

LYCONIDES.

Qui in arca illud subreptum habere
Autumat.

STROBILUS.

Quam pulcre tibi, here, conniverent oculi, si id
Factum fateor! Ludo: quod lusi tecum, non par est identidem
Serio vortier.

LYCONIDES.

At nunc jam ne me inritassis, i, et aurum
Redde: susque deque haud agites.

STROBILUS.

Here, id si repperibitur,
Certum est geminam te lanceam confitentem icere.

LYCONIDES.

I, et redde.

STROBILUS.

Vis crassum?

LYCONIDES.

I, et redde.

STROBILE.

Malheur plutôt à la tête et au cœur du vieillard qui a perdu tant d'or !

LYCONIDES.

Par qui a-t-il été trouvé ?

STROBILE.

Qui voulez-vous qui l'ait trouvé ?

LYCONIDES.

Celui qui se vante de l'avoir dérobé et de l'avoir caché dans son coffre.

STROBILE.

Mon cher maître, comme vous ouvririez de grands yeux, si j'avouais le fait ! Je plaisante, et vous avez tort de prendre la chose au sérieux.

LYCONIDES.

Prends garde de me mettre en colère ; va, et rends cet or sans te faire presser davantage.

STROBILE.

Si l'or se retrouve, mon cher maître, il faudra, si vous en faites l'aveu, rompre une double lance.

LYCONIDES.

Va et rapporte l'or.

STROBILE.

En voulez-vous beaucoup ?

LYCONIDES.

Allons, rapporte-le.

STROBILUS.

Atat incassum quaeritas.

LYCONIDES.

I, et redde : ego ad senem propero, ut quid comitiis
Proxumis videam. Senex aulam auri perdidit, Megadorus
Repudium renuntiat. Filiam peperisse vitio resciit.

STROBILUS.

Hero
Meo, quantum ego video, nemo est benignior. Alii non quod
Inventum est non obculunt, modo negant : obculunt vaniloqui.
Sed aliud post aliud, si qua sit obportunitas, harpagatum
Volunt: si Eleusiniae sit, facilem deam creduant; si Cotytto,
Non videre quem batuant. Ita neque amicis, neque cognatis,
Neque diis parcunt, dum bene parcant sibi : istic quidem,
Ne miserum faciat senem, aut illius familiam opulentam,
Auri aulam, grandem, onustam, plenam, referri jubet,
Ut se faciat olim miserum, atque suam familiam. Ast ego partem
Inpartiri malim, unde redimar. Quod vortet bene, picus
A sinistris cantitat, qui auri custos hercle olim traditur!
Ibo, et aulam referam, quod illaec mihi bene avis obcinat.

STROBILE.

Mais vous me pressez vainement.

LYCONIDES.

Va, te dis-je, et rapporte le trésor. Moi, je cours chez le vieillard, pour voir ce qui s'est fait aux comices. Euclion a perdu sa marmite pleine d'or. Mégadore refuse d'épouser Phedra. Il sait qu'elle est devenue mère, sans être mariée.

STROBILE.

D'après ce que je vois, personne n'a meilleur cœur que mon maître. Les autres ne tiennent pas secret, ou nient quelquefois ce que l'on n'a pu découvrir ; les menteurs ont soin de tout cacher. Mais un tour en remplace bientôt un autre ; quand l'occasion se présente, on veut piller, voler : si l'on célèbre les fêtes d'Eleu sis (2), on compte sur la protection de la déesse ; si c'est la fête de Cotytto (3), on ne sait sur qui faire tomber les coups. Ainsi, l'on n'épargne ni les amis, ni les parents, ni les dieux, pourvu que l'on se ménage soi-même. Quant à mon maître, pour ne pas réduire un vieillard et une famille opulente à la mendicité, il m'ordonne de rapporter une grande marmite toute pleine d'or, et ne craint pas d'être lui-même et les siens réduits un jour à l'indigence. Pour moi, j'aime mieux partager cet or, afin d'obtenir mon affranchissement. Puisse le pivert qui chante à ma gauche et auquel on a sans doute confié la garde du trésor, faire tourner la chose à mon avantage ! Allons et rapportons la marmite ; le chant de cet oiseau me paraît d'un bon augure.

SUBPLEMENTUM

AULULARIAE,

Ant. Codro Urceo, *italo scholiastico et professore Bononiensi, auctore, qui vixit sub impp. Sigismundo et Friderico III Aug.*

— *Quod non habeo.* — Ly. *Feram.*

LYCONIDES.

Velis nolis; quum te quadrupedem strinxero :
Et herniosos testes ad trabem tibi
Divellam adpenso. Sed cur in fauces moror
Hujus scelesti ruere? Et animam protinus
Cur non compello facere iter praeposterum?
Das, an non?

STROBILUS.

Dabo.

LYCONIDES.

Des ut nunc, non olim volo.

STROBILUS.

Do jam : sed me animam recipere sinas te rogo.
Ah, ah! quid, ut dem, poscis, here?

LYCONIDES.

Nescis, scelus?

SUPPLÉMENT

DE L'AULULAIRE,

Par Ant. Codrus Urceus, *littérateur italien et professeur à Bologne, auteur contemporain des empereurs Sigismond et Frédéric Aug. III.*

— *Je ne l'ai point.* — LYC. *Je l'aurai.*

LYCONIDES.

Oui je l'aurai, bon gré malgré. Car je te ferai attacher à un poteau par les quatre membres, comme une bête. Je t'arracherai........ Mais qui m'empêche de sauter à la gorge de ce coquin et de l'étrangler ! La donneras-tu, oui ou non ?

STROBILE.

Oui, je vous la donnerai.

LYCONIDES.

Donne-la-moi, je le veux ; et cela tout-à-l'heure.

STROBILE.

A l'instant vous l'aurez. Mais de grâce, laissez-moi reprendre haleine. Ah, ah ! mon cher maître, que voulez-vous que je vous rende ?

LYCONIDES.

Ne le sais-tu pas, coquin ? La marmite pleine d'or, pesant

Et aulam auri plenam quadrilibrem mihi
Audes negare, quam dixti modo
Te adripuisse? Heia, jam ubi nunc lorarii?

STROBILUS.

Here, audi pauca.

LYCONIDES.

Non audio; lorarii,
Heus heus!

SCENA II.

LORARII, LYCONIDES, STROBILUS.

LORARII.

Quid est?

LYCONIDES.

Parari catenas volo.

STROBILUS.

Audi quaeso, post me ligare jusseris
Quantum libet.

LYCONIDES.

Audio : sed rem expedias ocius.

STROBILUS.

Si me torqueri jusseris ad necem, vide
Quid consequare : primum servi exitium habes :

quatre livres que tu m'as dit avoir dérobée. Oses-tu le nier à présent? Holà! où sont les donneurs d'étrivières?

STROBILE.

Mon maître, daignez m'entendre.

LYCONIDES.

Je n'écoute rien. Holà! ho? Les étrivières à ce coquin.

SCÈNE II.

LES CORRECTEURS, LYCONIDES, STROBILE.

LES CORRECTEURS (*à Lyconides*).

Que vous plaît-il!

LYCONIDES.

Apprêtez les chaînes.

STROBILE.

Écoutez-moi, je vous en prie; vous pourrez ensuite me faire garotter autant qu'il vous plaira.

LYCONIDES.

J'écoute; mais explique-toi promptement.

STROBILE.

Si vous ordonnez qu'on me donne la torture jusqu'à la mort, voyez ce que vous y gagnerez. D'abord la perte d'un bon es-

Deinde, quod concupisces, ferre non potes.
At si me dulcis libertatis praemio
Dudum captasses, jam dudum votis fores
Tuis potitus. Omnes natura parit liberos,
Et omnes libertati natura student.
Omni malo, omni exitio, pejor servitus :
Et quem Jupiter odit, servom hunc primum facit.

LYCONIDES.

Non stulte loqueris.

STROBILUS.

Audi reliqua nunc jam :
Tenaces nimium dominos nostra aetas tulit,
Quos Harpagones, Harpyas et Tantalos
Vocare soleo, in opibus magnis pauperes,
Et sitibundos in medio Oceani gurgite :
Nullae illis satis divitiae sunt, non Midae,
Non Croesi : non omnis Persarum copia
Explere illorum Tartaream ingluviem potest.
Inique domini servis utuntur suis,
Et servi inique dominis nunc parent suis :
Sic fit neutrobi, quod fieri justum foret.
Penum, popinas, cellas promptuarias
Obcludunt mille clavibus parci senes.
Quae vix legitimis concedi natis volunt,
Servi furaces, versipelles, callidi,
Obclusa mille clavibus sibi reserant;
Furtimque raptant, consumunt, ligurimt :
Centena numquam furta dicturi cruce :

clave, ensuite vous n'aurez pas ce que vous désirez. Au contraire, si, pour prix de ma soumission, j'obtiens la douce liberté, vous serez alors au comble de vos vœux. La nature nous a créés libres ; tous les hommes chérissent ardemment la liberté. De tous les maux, de tous les fléaux, le plus grand est la servitude, et quand Jupiter est irrité contre quelqu'un, il en fait de suite un esclave.

LYCONIDES.

Tu ne raisonnes pas mal.

STROBILE.

Maintenant, souffrez que j'achève. Notre siècle offre un grand nombre de maîtres tenaces que j'ai coutume d'appeler Harpagons, Harpies, Tantales : pauvres au sein de l'opulence, altérés au milieu du profond Océan, ils n'ont jamais assez de biens ; ni les trésors de Midas et de Crésus, ni les richesses immenses des Perses, ne sauraient satisfaire leur insatiable avidité. Ces maîtres en usent fort mal avec leurs esclaves, qui n'en sont pas plus soumis. De là vient que ni les uns, ni les autres ne font ce qu'ils doivent. Les vieux avares ferment avec un millier de clefs, la cave, la cuisine et l'office. Ce qu'ils accordent à peine aux enfants légitimes, des esclaves fripons, rusés, astucieux, le détournent adroitement et le cachent aussi sous la clef ; ce qu'ils ravissent à la dérobée, ils le mangent, le consomment avec voracité ; l'aspect des plus rudes châtiments ne saurait leur arracher l'aveu de leurs vols innombrables. Voilà comme ces méchants esclaves se vengent de la servitude par des tours d'adresse et par des railleries. D'où je conclus que la libéralité fait les valets fidèles.

Sic servitutem ulciscuntur servi mali
Risu jocisque. Sic ergo concludo, quod
Servos fideles liberalitas facit.

LYCONIDES.

Recte quidem tu, sed non paucis, ut mihi
Pollicitus. Verum si te facio liberum,
Reddes, quod cupio?

STROBILUS.

Reddam : sed testes volo
Adsint : ignosces here? Parum credo tibi.

LYCONIDES.

Ut lubet; adsint vel centum; jam nil moror.

STROBILUS.

Megadore, et tu Eunomia, adeste, precor, si libet :
Exite : perfecta re mox redibitis.

SCENA III.

MEGADORUS, EUNOMIA, LYCONIDES, STROBILUS.

MEGADORUS.

Qui nos vocat? Hem, Lyconide.

LYCONIDES.

A merveille ! Mais tu n'as pas été aussi court que tu me l'avais promis. Au reste, si je t'accorde la liberté, me rendras-tu ce que je désire ?

STROBILE.

Oui, je le rendrai ; mais il me faut des témoins. Pardon, mon cher maître, je ne me fie pas trop à vous.

LYCONIDES.

Comme il te plaira. Appelle cent témoins, je ne m'y oppose point.

STROBILE.

Mégadore, et vous, Eunomie, venez, je vous en prie ; sortez : une fois l'affaire arrangée, vous pourrez rentrer.

SCÈNE III.

MÉGADORE, EUNOMIE, LYCONIDES, STROBILE.

MÉGADORE.

Qui nous appelle? Est-ce vous, Lyconides ?

EUNOMIA.

Hem Strobile, quid est?
Loquimini.

LYCONIDES.

Breve est.

MEGADORUS.

Quid est?

STROBILUS.

Vos testes voco.
Si quadrilibrem aulam auri plenam huc adfero,
Et trado Lyconidae, Lyconidès me manu
Mittit; jubetque juris esse me mei.
Itane spondes?

LYCONIDES.

Spondeo.

STROBILUS.

Jamne audistis hoc
Quod dixit?

MEGADORUS.

Audivimus.

STROBILUS.

Jura enim per Jovem.

LYCONIDES.

Hem, quo redactus sum alieno malo!
Nimis procax es. Quod jubet, faciam tamen.

STROBILUS.

Heus tu, nostra aetas non multum fidei gerit:
Tabulae notantur: adsunt testes duodecim:

EUNOMIE.

Est-ce toi, Strobile? Que voulez-vous? Parlez.

LYCONIDES.

Ce sera bientôt fini.

MÉGADORE.

De quoi s'agit-il?

STROBILE.

Je vous prends à témoins, que si j'apporte ici une marmite pleine d'or et du poids de quatre livres, et que je la rende à Lyconides, Lyconides m'affranchit, et je rentre dans tous mes droits. *(A Lyconides.)* Le promettez-vous?

LYCONIDES.

Je le promets.

STROBILE *(à Mégadore et à Eunomie)*.

Avez-vous entendu ce qu'il a dit?

MÉGADORE.

Nous l'avons entendu.

STROBILE *(à son maître)*.

Jurez par Jupiter.

LYCONIDES.

Voyez à quoi m'oblige l'embarras d'autrui! Tu es trop exigeant. Je ferai cependant ce qu'il veut.

STROBILE.

Hé! nous vivons dans un temps où la bonne foi est si rare. On fait un acte en présence de douze témoins; celui qui ré-

Tempus locumque scribit actuarius;
Tamen invenitur rhetor, qui factum neget.

LYCONIDES.

Sed me cito expedi sis.

STROBILUS.

Hem silicem tibi.

LYCONIDES.

Si ego te sciens fallam, ita me ejiciat Diespiter
Bonis, salva urbe et arce, ut ego hunc lapidem. Satin'
Jam feci tibi?

STROBILUS.

Satis : ut ego aurum adportem, eo.

LYCONIDES.

I, pegaseo gradu, et vorans viam redi.

SCENA IV.

LYCONIDES, MEGADORUS, EUNOMIA.

LYCONIDES.

Grave est homini prudenti morologus nimis
Servus, qui sapere plus volt hero suo.
Abeat hic Strobilus in malam liber crucem,

dige le contrat marque bien l'époque et le lieu ; mais un rhéteur subtil trouve moyen de nier le fait.

LYCONIDES.

En finirai-je bientôt avec toi ?

STROBILE.

Prenez ce caillou.

LYCONIDES.

Si je te trompe sciemment, que Jupiter me dépouille de mes biens, sauf le droit d'asile dans la ville et dans la citadelle ; qu'il me rejette comme cette pierre que tu me vois jeter ! Est-ce assez ?

STROBILE.

Il suffit ; je cours chercher votre or.

LYCONIDES.

Va : cours sur les ailes de Pégase, et reviens promptement.

SCÈNE IV.

LYCONIDES, MÉGADORE, EUNOMIE.

LYCONIDES *(à Mégadore)*.

C'EST une chose bien insupportable pour un homme de sens, qu'un esclave discoureur et qui veut avoir plus d'esprit que son maître. Que ce Strobile aille se faire crucifier, pourvu

Modo mihi adportet aulam auro puro gravem:
Ut Euclionem socerum ex luctu retraham
Ad hilaritatem, et mihi conciliem filiam,
Ex compressu meo novam puerperam.
Sed ecce redit onustus Strobilus : ut reor,
Aulam adportat : et certe est aula, quam gerit.

SCENA V.

STROBILUS, LYCONIDES, MEGADORUS, EUNOMIA, EUCLIO.

STROBILUS.

Lyconide, adporto inventum promissum tibi,
Aulam auri quadrilibrem : num serus fui?

LYCONIDES.

Nempe : o dii inmortales, quid video, aut quid habeo?
Plus sexcentos philippeos ter et quater.
Sed evocemus Euclionem protenus.
O Euclio, Euclio!

MEGADORUS.

Euclio, Euclio.

EUCLIO.

Quid est?

qu'il m'apporte sans retard la marmite pleine de bon or. Je bannirai le chagrin de notre beau-père Euclion ; je lui rendrai la gaîté, j'obtiendrai la main de sa fille qui vient à l'instant de devenir mère. Mais, voici Strobile ; il revient chargé. C'est le trésor, c'est bien la marmite qu'il rapporte.

SCÈNE V.

STROBILE, LYCONIDES, MÉGADORE, EUNOMIE, EUCLION.

STROBILE *(à Lyconides)*.

Je vous apporte ce que je vous ai promis, la marmite que j'ai trouvée, contenant quatre livres pesant d'or. Ai-je été leste ?

LYCONIDES.

Pas trop. O dieux immortels ! Que vois-je ? que tiens-je entre les mains ? Il y a plus de deux mille philippes d'or. Appelons vite Euclion. Euclion, Euclion !

MÉGADORE.

Euclion, Euclion !

EUCLION.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

LYCONIDES.

Descende ad nos : nam dii te servatum volunt.
Habemus aulam.

EUCLIO.

Habetisne, an me deluditis?

LYCONIDES.

Habemus, inquam : modo, si potes, huc advola.

EUCLIO.

O magne Jupiter! o Lar familiaris, et
Regina Juno, et noster thesaurarie
Alcide, tandem miserari miserum senem?
Oh, oh, quam laetis, aula, tibi amicus senex
Complector ulnis, et te dulci capio osculo!
Expleri nequeo mille vel complexibus.
O spes, o cor! luctum depulverans meum!

LYCONIDES.

Auro carere semper duxi pessumum
Et pueris, et viris, et senibus omnibus.
Pueros prostare cogit indigentia,
Viros furari, mendicarier ipsos senes.
At multo pejus est, ut video nunc, supra
Quam quod necesse est nobis auro opulescere.
Heu quantas passus est aerumnas Euclio
Ob aulam paulo ante a se deperditam!

EUCLIO.

Quoi meritas referam grates? an diis, qui bonos
Respectant homines? an amicis, rectis viris?
An utrisque? utrisque potius. Et primum tibi,

LYCONIDES.

Descendez ici ; les dieux vous protégent ; voila votre trésor retrouvé.

EUCLION.

L'avez-vous ? ou voulez-vous encore vous moquer de moi ?

LYCONIDES.

Nous l'avons, vous dis-je. Venez vite, si vous le pouvez.

EUCLION (*sur la scène*).

O grand Jupiter ! ô dieu domestique ! ô reine Junon, et vous Alcide notre trésorier ! enfin vous avez eu pitié d'un malheureux vieillard ! O, mon cher trésor, ton vieil ami brûle de te serrer entre ses bras, de te couvrir de baisers. Mille caresses ne peuvent me suffire ! O mon unique espoir, ô mon cœur ! tu mets un terme à mon deuil, à mes chagrins !

LYCONIDES.

J'ai toujours pensé qu'il n'y a rien de pire pour les enfants, les hommes faits et les vieillards, que de manquer d'argent. L'indigence contraint les enfants à se comporter mal, les hommes faits à voler, les vieillards à mendier ; mais je vois que c'est bien pis encore d'en avoir au-delà du nécessaire. Hélas ! que de peines a dû supporter Euclion, pour la perte momentanée de son trésor !

EUCLION.

A qui dois-je mes remercîments ? Est-ce aux dieux qui protégent les gens de bien ? est-ce à mes amis, aux gens de bien eux-mêmes ? Remercions les uns et les autres ; ce sera le mieux. C'est à vous surtout, Lyconides, principe, auteur

Lyconide, principium et auctor tanti boni,
Hac ego te aula auri condono : adcipias libens :
Tuam hanc esse volo, et filiam meam simul,
Praesente Megadoro et sorore ejus, proba
Eunomia.

LYCONIDES

Et habetur, et refertur gratia,
Ut meritus es, socer exoptatus mihi, Euclio.

EUCLIO.

Relatam mihi satis putabo gratiam,
Si donum nostrum et me ipsum adcipias nunc libens.

LYCONIDES.

Adcipio, et Euclionis volo mea sit domus.

STROBILUS.

Quod restat, here, nunc memento, ut sim liber.

LYCONIDES.

Recte monuisti. Esto merito liber tuo,
O Strobile, et turbatam jam intus coenam para.

STROBILUS.

Spectatores, naturam avarus Euclio
Mutavit : liberalis subito factus est.
Sic liberalitate utimini vos quoque,
Et, si Fabula perplacuit, clare plaudite.

FINIS AULULARIAE.

de tant de biens. Je vous donne cette marmite remplie d'or, recevez-la d'aussi bon cœur que je vous l'offre. Je veux aussi que vous épousiez ma fille ; j'en prends à témoins Mégadore et sa respectable sœur Eunomie.

LYCONIDES (*à Euclion*).

Je sens, comme je le dois, l'obligation que je vous ai. Mes vœux sont comblés, puisqu'Euclion consent à devenir mon beau-père.

EUCLION.

Je suis assez récompensé, si vous acceptez mon présent et mon amitié.

LYCONIDES.

Je les reçois, et je veux désormais regarder la maison d'Euclion comme la mienne.

STROBILE (*à Lyconides*).

Souvenez-vous, mon cher maître, de ce qu'il vous reste à faire. Je dois être affranchi.

LYCONIDES (*donnant un petit soufflet à Strobile*).

Tu as raison, sois libre ; tu l'as bien mérité : rentre et fais préparer le souper dont on avait interrompu les apprêts.

STROBILE.

Spectateurs, l'avare Euclion a changé de nature. Il est devenu tout à coup libéral. Usez aussi de libéralité, et si la pièce vous a plu, applaudissez de toutes vos forces.

FIN DE L'AULULAIRE.

SUBPLEMENTUM

P. PAREI.

ACTUS QUINTI SCENA SECUNDA.

EUCLIO, LYCONIDES, STROBILUS.

LYCONIDES.

Potin' ut quiescas, Euclio, si ego hodie adducam huc servum meum,
Qui tuam aulam reperit, atque domi in arca sua surruptam habet?
Jam faxo tibi referat illam: obsecro, sis bono animo, pater.

EUCLIO.

Quo pacto esse possum? qui perdidi tantum auri; nec furem scio.

LYCONIDES.

Servus inquam meus surripuit: illum oportet tibi aurum reddere,
Et si ipsi odiosum est, tamen reddendum est cum malo atque ingratiis.

EUCLIO.

Nugas! hic intus ibo, donec servus tuus revenerit.

LYCONIDES.

Evax! tandem abiit senex: revisam nunc, quam mox Strobilus meus

SUPPLÉMENT

DE P. PARÉ.

SCÈNE SECONDE DE L'ACTE CINQ.

EUCLION, LYCONIDES, STROBILE *(qui reste caché jusqu'au départ d'Euclion).*

LYCONIDES.

Pourrez-vous avoir l'esprit plus tranquille, Euclion, si je vous amène aujourd'hui mon esclave, qui vous a enlevé votre marmite et qui la tient cachée dans son coffre, à la maison ? Je vous la ferai rendre. Prenez courage, mon père, je vous en conjure.

EUCLION.

Comment ne serais-je pas au désespoir ? Moi qui perds une somme énorme, sans savoir quel est mon voleur.

LYCONIDES.

Je vous le dis, c'est un de mes esclaves qui vous l'a dérobée : il faut qu'il vous rende votre or : bon gré malgré, il vous le rendra sans autre profit pour lui que d'être châtié.

EUCLION.

Bagatelles ! je rentre chez moi en attendant le retour de votre esclave.

LYCONIDES.

Bon ! le vieillard est enfin parti. Je m'assurerai mainte-

Revortatur. Sed quis isthic est homo, qui advorsum fit mihi?

STROBILUS.

Hercle vero Strobile; jam modo melius est expergiscier,
Fallaciamque libertati tuae comparandae fingere.

LYCONIDES.

Servus quidem hic meus est? aulam credo refert, ut illum jusseram.

STROBILUS.

Ubinam ego gentium nunc herum meum requiram Lyconidem?
Ut ego illum lubentiorem faciam, quam ipsa dea Lubentia 'st.
Maximam praedam et riumphum nunc illi adfero adventu meo,
Quam quidem praedam cum meo hero partiam, quo me emittat manu.
Atat eccum lupum in sermone! Esuriens adest. Adibo, atque alloquar.
Here, salve!

LYCONIDES.

Habeo gratiam; caeterum de aula nullane fit mentio?

STROBILUS.

Here, ausculta paucis, atque operam da aurium dictis meis.
Primum, servum tuum me esse tibi servientem, non nego:
Sed si tibi hoc aurum, quod hic inest hac in aula, proferam,
Quo me vocabis nomine?

nant si Strobile revient. Mais quel est cet homme que j'aperçois là-bas ?

STROBILE *(à part)*.

Ma foi, Strobile, il est temps de sortir de ton assoupissement, et d'inventer quelque ruse pour obtenir la liberté.

LYCONIDES.

Est-ce bien mon esclave ? Je crois qu'il rapporte la marmite, ainsi que je l'ai exigé de lui.

STROBILE *(à part)*.

En quel endroit irai-je pour chercher Lyconides mon maître ? Oui, je vais le rendre plus joyeux que la déesse même de la joie ! Mon arrivée sera pour lui un triomphe ; je lui apporte le plus riche butin, et, ce butin, je le partagerai avec mon maître, afin qu'il m'affranchisse. Mais le loup est aux aguets ! Il a tout entendu ; il est affamé. Allons au-devant de lui. Bonjour mon maître !

. . . .

LYCONIDES.

Je te remercie. Pourquoi ne me dis-tu rien de la marmite pleine d'or ?

STROBILE.

Écoutez-moi un moment ; et donnez toute votre attention à mes discours ; d'abord, je ne nie point que je suis esclave et que je dépends de vous entièrement. Cependant, si je vous rapporte cette marmite pleine de bon or, quel nom me donnerez-vous ?

LYCONIDES.

Libertum.

STROBILUS.

Atque me mittes manu?

LYCONIDES.

Mittam

STROBILUS.

Hanc nunc tibi quadrilibrem aulam auri plenam, si vis, dabo.

LYCONIDES.

Cedo sane.

STROBILUS.

Accipe.

LYCONIDES.

Di te servassint semper! nunc vero places.

STROBILUS.

Nunquid ergo memorare, quin ego liber, ut jussisti, eam?

LYCONIDES.

Optimum et aequissimum oras. Esto nunc liber merito tuo.
Sequere me jam nunc hac intus : Euclioni referam aulam suam.

STROBILUS.

Vos spectatores, non est, quod nunc exspectetis longius.
Hic memorabo vobis, quod futurum reliquum 'st intus :
Euclio
Suam aulam rursus accipiet, nuptumque dabit Lyconidi

LYCONIDES.

Celui d'affranchi.

STROBILE.

Vraiment, vous m'affranchirez?

LYCONIDES.

Je t'affranchirai.

STROBILE.

A présent, dois-je vous donner cette marmite contenant quatre livres d'or?

LYCONIDES.

Oui. Donne-la-moi.

STROBILE.

La voici.

LYCONIDES.

Que les dieux veillent toujours sur toi! Tu me combles de joie.

STROBILE.

Ne vous souvient-il plus que vous avez promis de m'affranchir?

LYCONIDES.

Ta demande est juste et raisonnable. Sois libre, tu le mérites bien. Suis-moi chez Euclion; je vais lui reporter son trésor.

STROBILE.

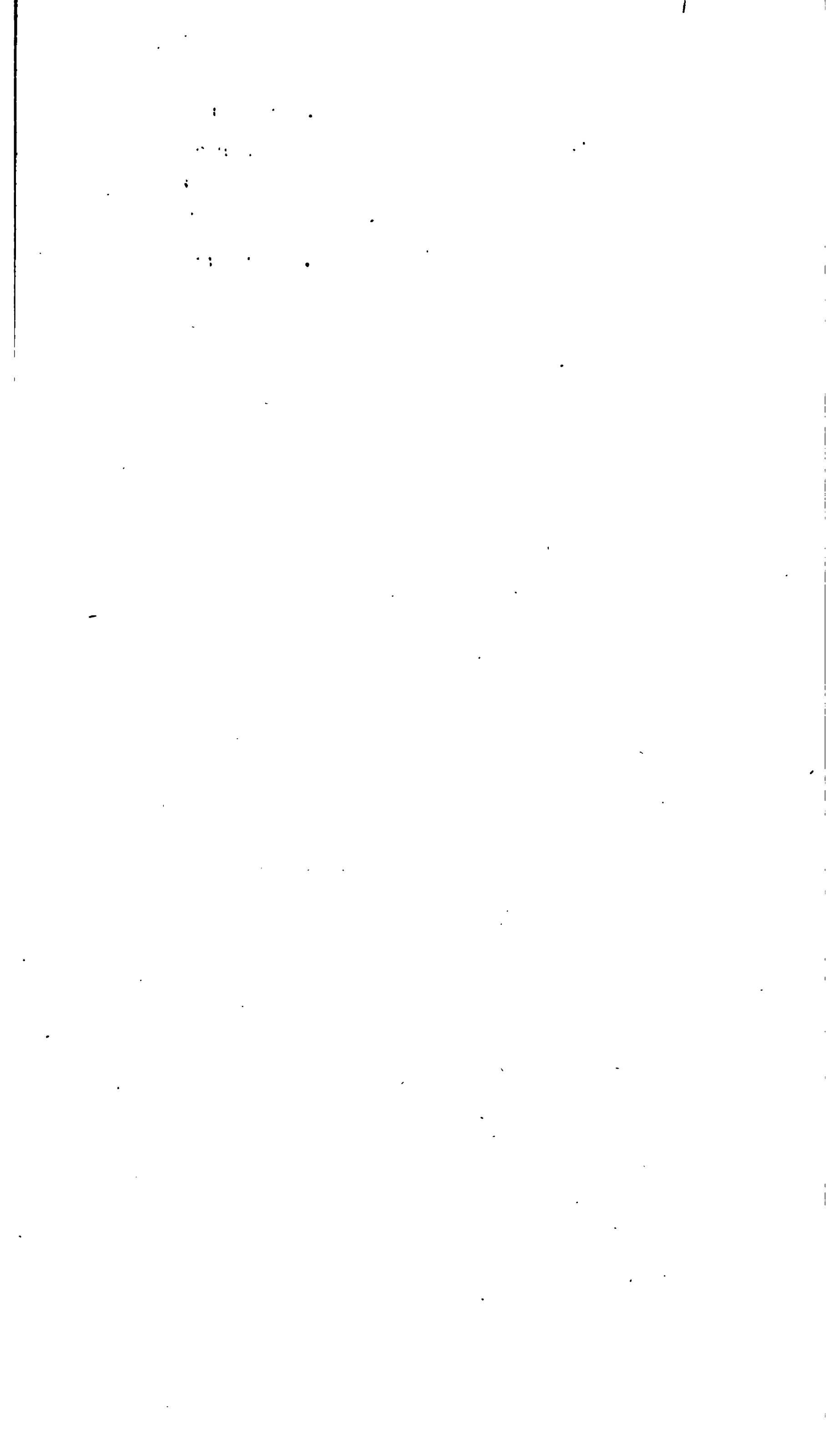
Vous spectateurs, vous ne devez pas attendre plus longtemps le dénoûment. Je vous expliquerai ce qui doit se passer dans l'intérieur de cette maison. Euclion va recouvrer

Phaedram filiam suam unicam, quam vinolentus is compresserat.

Eam herus meus ducet uxorem : hodie fient nuptiae.

Nunc si placuimus, lumbos porrigite, et clarum plausum date.

l'or qu'il avait perdu ; il accordera à Lyconides la main de Phedra, sa fille unique, dont mon maître, dans un moment d'ivresse, a outragé la vertu. Les noces se feront aujourd'hui. Maintenant si nous avons eu le bonheur de vous plaire, applaudissez tout à votre aise.



NOTES PHILOLOGIQUES SUR L'AULULAIRE.

Ier ARGUMENT.

1. — *Aulam invenit.* C'est du mot *aula* que le poète a formé le titre de sa pièce. On verra dans la suite de cette comédie que j'ai dû me servir de l'expression *marmite*, qui ne choquait pas moins mon oreille que celle des lecteurs accoutumés à l'heureux effet du mot *cassette*, si habilement employé par Molière.

IIme ARGUMENT.

1. — *Ab eo donatur auro.* Il est difficile de découvrir dans les bornes étroites d'un acrostiche, la véritable intention de Priscien; et, quoique j'aie traduit ce passage en supposant, selon l'opinion commune, que l'avare accorde à la fois à Lyconides le trésor, Phedra et l'enfant dont elle est mère, il n'est pas hors de vraisemblance que ces mots, *ab eo donatur auro*, expriment que Lyconides reçoit une portion de l'or qu'il a trouvé, mais non pas la somme entière.

D'ailleurs on peut former une autre conjecture en s'appuyant sur le prologue, dans lequel le dieu Lare dit : que pour récompense de la piété que Phedra lui témoigne, il a permis que l'avare Euclion découvrît le trésor caché par ses ancêtres, afin de le mettre à même de

marier Phedra plus avantageusement. Cette conjecture donne aussi lieu de penser que l'avare (si nous prenons même le passage de Priscien dans la plus rigoureuse acception) a pu offrir et accorder, dans l'excès de sa joie, une partie de son or à Lyconides; cependant, cette conversion subite ne paraît guère naturelle de la part d'un homme qui a fait promettre à Lyconides, sous la foi du serment, de ne rien exiger sur la somme que renferme la marmite, dans le cas où l'or serait retrouvé.

Mais je dois en convenir, il me paraît bien difficile de croire que Plaute ait gâté au dénoûment, par une invraisemblance de mœurs, une pièce si régulièrement conduite, un caractère si soutenu. Je ne puis attribuer ce défaut qu'à l'auteur du supplément publié par *Ant. Codrus Urcéus*. Dans celui de Philippe Paré, que je place avant mes notes sur l'Avare, on ne retrouvera pas la même méprise.

PROLOGUE.

1. — *Jam multos annos est*. Au lieu de *jam multi sunt anni*, je croirais plutôt qu'il faut lire *multos annos* pour *multus annus;* c'est l'opinion de plusieurs commentateurs célèbres. Cependant on trouve des exemples de la première locution dans les bons auteurs, et Plaute l'a plusieurs fois employée.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Cum oculis emissitiis*. Des yeux qui se tournent de tous côtés, qui regardent continuellement çà et là pour observer ce qui se passe. J'aurais peut-être dû rendre *circumspectatrix* par le mot *espionne*, et plus bas, *stimulorum seges*, par ces mots : *grenier à coups;* mais j'ai craint de devenir trivial.

2. — *Utinam me divi adaxint*. Ce mot est pris pour *adegerint*. C'est selon Festus, l'ancien prétérit de *ago*, *axi* pour *egi*. On appelait, dit le même auteur, *axites*, les personnes qui étaient plusieurs ensemble à faire une chose.

3. — *Ego te dedam discipulam eruci*. On pourrait traduire ainsi : *Je t'enverrai faire ton apprentissage au gibet.*

SCÈNE II.

1. — *Literam longam.* La lettre I, sans doute parce qu'elle représente la position verticale d'un pendu.

SCÈNE III.

1. — *Atque intus serva.* Le verbe *servare* exprime le soin, la sollicitude avec laquelle on veille sur quelque chose; et *observare*, le soupçon, l'inquiétude de celui qui observe ce qui se passe.

2. — *Aliud quaesti.* Ce dernier mot est mis au lieu du mot *quaestus*, génitif de la quatrième déclinaison.

3. — *Quod di dant fero.* Ici l'avare se fait un mérite d'une patience qu'il n'a pas, et de privations qu'il éprouve volontairement.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Decet te quidem vera proloqui.* On rencontre à chaque pas dans Plaute de ces difficultés qui tiennent tellement aux jeux de mots, que le traducteur se voit exposé à devenir trop froid pour vouloir être trop fidèle; ou à donner à ces mêmes jeux de mots, un sens opposé à celui de tel ou tel commentaire ou de tel traducteur. Plus d'une fois je me suis mis l'esprit à la torture pour rencontrer juste, et l'on trouvera peut-être que je me suis trompé. Souvent les hommes exercés croiront avoir mieux trouvé; je le redirai pour la dernière fois, je profiterai des conseils; ils sont toujours utiles. Mais les lecteurs voudront bien ne pas oublier que lorsque ma traduction paraîtra s'éloigner du sens, je ne l'aurai adoptée que pour lui donner une tournure un peu plus analogue à l'esprit de notre langue. Les anciens, et surtout les Romains étaient graves et sérieux jusque dans leurs plaisanteries (j'en excepte les calembourgs, les équivoques, qui se ressemblent dans tous les pays, depuis tant de siècles). Je prends donc, dans certains passages, un ton de gravité qui pourrait déplaire, et qu'on ne retrouverait pas dans Gueudeville, ni dans Limiers dont les traductions ne m'ont point été inutiles, quoique je ne partage pas toujours leur l'opinion.

Je citerai pour exemple de la difficulté de rendre les jeux de mots, le passage dont cette note est le sujet.

Pour entendre *decet te quidem vera proloqui*, il faut remonter à ce qui précède.

Da mihi, optuma foemina, manum, dit Mégadore. Ici le jeu de mots roule sur *optuma*, *la meilleure*. — Eunomie répond : *Ubi ea est? Quis ea? Est nam optuma?* Mot à mot, *Où est-elle? Quelle est-elle? Car il y en a-t-il une meilleure?* Si j'eusse conservé en français l'ellipse qui se trouve en latin, personne ne m'aurait compris. J'ai donc pris une autre tournure. Poursuivons.

MEGADORUS.

Tu.

EUNOMIA.

Tu, me ais?

MEGADORUS.

Si negas,

Nego.

EUNOMIA.

Decet te quidem vera proloqui.

MÉGADORE.

Vous.

EUNOMIE.

Moi, dites-vous?

MÉGADORE.

Si vous dites non, je dis non.

EUNOMIE.

Il vous sied mieux de dire des choses vraies.

J'aurais préféré traduire le *si negas, nego*, comme on vient de le voir; et rendre ainsi le *decet te quidem vera proloqui*. Certes, il vaut mieux que vous disiez la chose au vrai. Dans la première phrase, je n'aurais point fait preuve de galanterie; dans la seconde, j'aurais été taxé de trivialité.

2. — *Lapides loqueris*. Cette métaphore est imitée d'Aristophane, ou plutôt c'est en quelque sorte la parodie de ce passage du poète grec : *ῥόδα μ'εἴρηκας, rosas mihi loquutus es*.

3. — *Sed his legibus.* Mégadore a recours à la formule usitée dans les contrats, comme s'il faisait un marché définitif avec sa sœur.

4. — *Nomen puero Postumus.* Le dernier de ces mots ne signifie pas un enfant né après la mort de son père, mais bien celui qui naît le dernier, du vivant du père.

5. — *Dates dapsiles.* L'adjectif *dapsiles* est emprunté du grec δαψιλὴς *prodigue, qui aime la dépense.* Ce mot vient de δάπτω, *voro.* Avant le siècle d'Auguste, la langue latine offrait beaucoup de termes grecs.

6. — *Quis ea est.* Le mot *quis* est au féminin.

SCÈNE II.

1. — *Praesagibat.* Voici l'explication que donne Cicéron au liv. I. *de la Divination,* c. 31. *Sagire* signifie, sentir fortement. C'est de là que l'on a appelé les vieilles femmes *sagae,* parce qu'elles veulent savoir beaucoup de choses. C'est par la même raison que l'on appelle les chiens *sagaces,* à cause de la finesse de leur odorat. Le mot *praesagibat* exprime l'action de pressentir, de sentir d'avance ce qui doit arriver.

2. — *Altera manu fert lapidem.* Plaute fait allusion à ceux qui, voulant casser la tête à un chien, lui jettent du pain d'une main, et tiennent une pierre de l'autre.

3. — *Onerat aliquam zamiam.* Voyez Pline, liv. XVI, c. 26.

4. — *Ubi mentionem.* Voyez mes notes archéologiques sur cette scène, n°. 1 et 2.

5. — *Factiosum.* Cette épithète signifie un homme puissant, à qui ses richesses donnent beaucoup de crédit, et qui peut exercer, par ce moyen, sur ses concitoyens, une grande influence, même dans les affaires publiques.

6. — *Quasi nunquam siem.* Limiers a traduit ainsi : « Vous ne me regarderez pas plus que si je n'avais jamais été au monde. » J'ai pensé que Plaute avait voulu dire par le mot *gnatus,* que Mégadore ne regarderait plus Euclion après être devenu son gendre, parce qu'Euclion n'était pas né de la race des bœufs, mais de celle des baudets.

7. — *Asini me mordicibus.* Plusieurs commentateurs, tels que Tur-

nèbe et Lambin lisent *mordicus;* Grutter lit *mordicitus.* La leçon que j'ai suivie me paraît plus naturelle; elle est d'ailleurs appuyée par Nonius.

8. — *Quem senecta aetate.* Plaute emploie dans le *Trinummus* des expressions analogues, puisqu'on y rencontre *senectum corpus, senecta membra, senecta infirmitas.*

SCÈNE IV.

1. — *Ne mistum bibam.* Voici comment Gronovius croit qu'il faut lire ce passage. « Malum moerore metuo mistum bibam, *c'est-à-dire*: malum mistum moerore. »

SCÈNE V.

1. — *Dicam palam, non divides.* Congrio fait allusion à l'équivoque de son nom *Congrio* qui signifie *congre*, sorte de poisson.

2. — *Pumex non aeque, etc.* Cette façon de s'exprimer équivaut à notre proverbe, *tirer du sang d'une pierre.*

3. — *Follem sibi obstringit.* Quelques interprètes ont pensé que *follem* doit s'entendre de la bourse que l'on portait suspendue au cou en plein jour, et avec les cordons de laquelle Euclion, quand il allait se coucher, avait coutume de se serrer la gorge, de peur de lâcher le moindre souffle en dormant. Cette hyperbole est encore plus outrée que celle du *soufflet*, à laquelle j'ai cru devoir donner la préférence. On ne trouvera jamais dans Molière de pareilles exagérations.

4 — *Quin ipsi pridem tonsor.* Voici une hyperbole encore plus ridicule que la précédente. Un commentateur, pour la rendre encore plus ridicule, a lu *tonsori* au lieu de *tonsor;* de manière que l'avare serait allé chez le barbier lui couper les ongles à lui-même et en ramasser les rognures.

SCÈNE VI.

1. — *Tibicinam opsoniumque.* Ὄψον signifie tout ce qui se mange avec du pain; mais il s'entend plus particulièrement du poisson. Il est pris ici en général pour toute sorte de viande.

SCÈNE VII.

1. — *Superi incoenati sunt.* Selon Gueudeville, il y a un sens équivoque attaché aux mots *superi* et *inferi ;* alors il faudrait traduire ainsi : « Les divinités du ciel n'ont point soupé ; celles des enfers ont soupé copieusement. »

SCÈNE VIII.

1. — *Nimirum obcidor.* Ce vers trochaïque fait image et peint bien la démarche empressée du vieillard.

SCÈNE IX.

1. — *Muraenam exdorsua.* C'est-à-dire : ôte lui les arêtes. Festus l'interprète ainsi : *dorsum confringe ;* et Nonius, *dorso nudu.* Gruter pense que le vers suivant n'est point de Plaute, et que ce n'est qu'une glose pour expliquer le mot *exdorsua.*

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Optati cives.* Le premier de ces mots signifie : 1° ceux qui nous sont chers ; 2° ceux que nous désirons voir souvent ; 3° ceux que nous appelons à notre aide dans les moments difficiles. Ce passage est d'un bon comique. Il est plaisant d'entendre Congrion s'adresser à ses concitoyens, à ceux même qui demeurent dans les environs ; aux étrangers enfin qui se trouvent à Athènes, ou habituellement, ou pour affaires. Le poète ne pouvait mieux peindre la frayeur et l'embarras de Congrion.

2. — *Neque ligna ego.* Dans une des scènes précédentes, les cuisiniers avaient demandé du bois à Staphila qui disait n'en point avoir à leur donner. Le cuisinier faisant allusion à cette première idée, se plaint de ce qu'il y ait plus de bois chez Euclion qu'il n'en fallait pour avoir été battu comme il vient de l'être par le vieil avare.

SCÈNE II.

1. — *Sed quid tibi nos, mendice homo, tactio est?* c'est-à-dire : *quamobrem nos tangis?*

2. — *Si hoc caput sentit.* Euclion répond : *tuum nunc caput sentit.*

L'esclave veut dire que s'il lui reste encore quelque sentiment d'honneur, il ne laissera pas impuni l'outrage qu'il a reçu. Mais l'avare donnant au mot *sentit* une autre acception, dit que la tête de Congrion sent bien les coups qu'il lui a donnés.

3. — *Euclio.* Depuis ce mot jusqu'à ceux-ci : *illinc hinc abiit,* ce n'est que la continuation de la scène 2.

4. — *Temperi,* au lieu de *pro tempore* ou *tempestive.*

SCÈNE III.

1. — *Qui erat anui peculiaris.* L'idée de ce coq auquel Euclion casse le cou, dans la crainte que l'animal ne fasse découvrir son trésor, est peut-être due à Aristophanes, dans ses *Guêpes.* Racine a imité ce passage dans sa comédie des *Plaideurs:*

« Il fit *(Dandin)* couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il disait : qu'un plaideur dont l'affaire allait mal,
Avait graissé la patte à ce pauvre animal. »

SCÈNE IV.

1. — *Pauperiorum filias.* Cette pensée est empruntée de Platon, lib. VI, *de Legibus.* Voyez P. Victor, lib. XXII et XXIV.

SCÈNE V.

1. — *Si nitidior sis.* En suivant l'opinion de Lambin sur le sens de ces mots, il faudrait traduire ici : « Vous feriez mieux d'être un peu plus propre pour les noces de votre fille. » Il est vraisemblable que Mégadore entendait le mot *nitidior* dans un sens différent de celui qu'attachait Euclion au mot *nitorem.* L'un veut parler de l'éclat de la parure, l'autre de la somptuosité de la table. Dans le premier cas, l'interprétation de Lambin serait préférable à la manière dont j'ai traduit ce passage.

2. — *Pro re nitorem.* Je me suis conformé au sentiment de De Schmieder. « Nemo, *dit-il,* nitorem magis sequatur, quam pro re sua, *nec gloriam, quam pro copiis.* »

3. — *Plus plusque istuc sospitent.* Les souhaits de Mégadore doivent

nécessairement éveiller les soupçons d'Euclion, en le portant à croire que, lui Mégadore, savait que son futur beau-père était plus riche qu'il ne prétendait l'être.

4. — *Magis curiosam.* Ce mot dérivé de *cura,* signifie que l'agneau était devenu maigre par suite de soucis et d'inquiétude. Mégadore a donc raison de demander à Euclion ce qu'il entend par *un agneau plein de soucis; agnus curio.* Voici comment Festus explique ces deux mots : « Curionem agnum Plautus pro macro dixit, *quasi cura macruisset.* »

SCÈNE VI.

1. — *Ne tu in me mutassis nomen.* C.-à.-d. : gardez-vous de me tromper; car on ne vous appellerait plus la *Bonne-Foi*, mais la *Mauvaise-Foi*.

ACTE IV, SCÈNE I.

1. — *Servi facinus frugi.* Beaucoup de grammairiens disent que le mot *facinus*, sans épithète, se prend toujours en mauvaise part; cependant il signifie, dans ce passage, *une bonne action.*

SCÈNE V.

1. — *Foras, lumbrice.* Cette comparaison est d'autant plus piquante, que Plaute, après avoir appelé Strobile ver de terre, le compare ensuite à un *enchanteur* qui paraît et disparaît à son gré.

2. — *Ostende tertiam.* Cette méprise de la part du poète est inexcusable, à moins que l'on ne se reporte à ce que l'avare a dit dans une des scènes précédentes, où il reproche à Mégadore de lui avoir envoyé des cuisiniers de la race de Géryon. Voy. la scène 6 de l'acte III. « *Cum senis manibus*, etc. — *Avec chacun six mains.*

SCÈNE VI.

1. — *Aliquid boni dicam.* Lambin a fort bien senti la finesse de ce passage. L'avare ne peut se montrer généreux au point de donner; mais comme les belles paroles ne lui coûtent rien, il est prêt à dire au corbeau quelque chose d'agréable; et c'est pour cela qu'il ajoute : *Nam quod edit, tam duim, quam perduim.* Remarquez *edit* pour *edat; duim* pour *dederim; perduim* pour *perdiderim.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE II.

1. — *Que l'on prenne soin de mes araignées.* C'était un heureux présage chez les anciens, que de voir filer une araignée en descendant. Pline parle aussi de plusieurs autres superstitions à cet égard, lib. II, c. 24.

2. — *Si même la bonne fortune.* Les anciens adoraient la Fortune sous différents noms. Les deux principales étaient la *bonne* et la *mauvaise* fortune. La première avait sa statue, ouvrage de Praxitèle, au Capitole. Les Grecs l'appelaient Εὐτύχη. Voy. Plin., lib. XXXVI, c. 5, et Cicer., *Verr.* IV, num. 3. La seconde était honorée sur le mont Esquilin. Voy. Plin., lib. II, c. 7; Gyrald, *Synt. deor.*, XVI, p. 458 et p. 462.

3. — *Le maître de notre curie.* C'était un officier public, chargé de distribuer par tête dans chaque *tribu*, de l'argent, au nom des candidats. Chez les Grecs, ces officiers s'appelaient τριττυάρχαι. Voy. Turneb., *Adv.* XXIV, c. 23; Raevard, *Var. lect.*, XI, c. 16.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Si je vous mariais.* Le soir des noces, on conduisait la nouvelle mariée, voilée, chez son époux, à la clarté des torches et des flambeaux allumés qui marchaient devant. De là vient que *ducere uxorem*, signifie se marier. Voy. Brisson., *De Rit. nupt.* pp. 61, 64, 88 et Kippingius, *Antiq. Roman.*, lib. IV, c. 2, §. 4. On pourra consulter les mêmes auteurs, sur les trois remarques suivantes.

SCÈNE II.

1. — *Dès que je proposerai d'épouser sa fille.* Plaute se sert des termes usités lorsqu'il s'agissait de conclure un mariage chez les Romains. *Mentionem facere*, c'était demander une fille; *repromittere*, c'était la promettre. On définit en droit les fiançailles, *mentio et repromissio futurarum nuptiarum.*

2. — *Promettez-moi votre fille.* Ici Plaute emploie fort à propos la formule en usage dans le contrat appelé *stipulation.* L'un des contractans disait : *dare spondes ?* et l'autre répondait *spondeo.*

SCÈNE III.

1. — *Hâte-toi de laver, de purifier.* Avant les noces, on offrait des sacrifices à Junon, à Vénus et aux Grâces. Les personnes qui faisaient ces sacrifices, et les vases dont on se servait, devaient préalablement avoir été purifiés. Ces purifications se trouvent recommandées dans presque tous les cultes. Elles sont l'emblème de la pureté de l'âme, indispensable pour s'approcher de la Divinité.

SCÈNE IV.

1. — *Loué des cuisiniers et ces musiciennes.* Voyez Pline, lib. XVIII, cap. 12.

2. — *Sans avoir bouché le tuyau du soufflet.* Voyez les notes philologiques, note 8 de la scène 4, acte II.

3. — *S'en va tout triste chez le préteur.* C'était à lui à accorder la permission de faire assigner quelqu'un, et à nommer les juges par-devant lesquels il fallait procéder. Le préteur souscrivait la requête du demandeur.

4. — *Il a coutume de travailler le neuvième jour.* Les pauvres gens de la campagne, après avoir travaillé huit jours, venaient le neuvième à la ville, pour s'informer des nouveaux réglements, et en même temps acheter de quoi manger. *Novendialis* s'entend aussi des festins que l'on faisait neuf jours après les funérailles. Voyez Kirchmann, *De Funer. Roman.*, lib. IV, c. 13; Turnebus, *Adver.* XXIV, 27.

SCÈNE VI.

1. — *De célébrer ces noces en l'honneur de Cérès.* La vieille veut parler des *Céréales,* instituées par Triptolème, en mémoire de ce que Cérès lui avait appris l'art de cultiver le blé et d'en faire du pain. Les céréales duraient huit jours, pendant lesquels on s'abstenait de vin, et de tout commerce avec les femmes.

SCÈNE IX.

1. — *Aussi ras qu'un jeune Lydien.* Le poète fait allusion à de jeunes garçons fort propres, vêtus de robes magnifiques, portant le casque et l'épée, qui paraissaient sur le théâtre à la tête de la troupe. Quand ils commençaient à avoir de la barbe, on la leur arrachait, afin qu'ils fussent, pour ainsi dire, plus lisses et plus polis. C'est proprement ce qu'exprime le mot *volsus.* Plaute emploie l'épithète *Lydius*, parce que ce sont les Lydiens qui les premiers ont introduit cette coutume. Voy. Apulée, liv. V, *De Asino aureo.*

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Que toutes les rues soient libres*, etc. Les licteurs qui marchaient devant les magistrats, criaient : *date viam consuli*, afin de faire écarter la foule.

SCÈNE II.

1. — *Parce que tu portes un couteau.* Il était défendu aux esclaves, excepté à ceux qui étaient cuisiniers, d'avoir de couteau, ni aucune arme tranchante.

2. — *Que Laverne vienne à mon aide.* Consultez le *Dictionnaire de la Fable*, par M. Noël.

3. — *Je fais tapage devant votre porte. Pipulo differre*, ou selon Nonius *diffamare*, est une métaphore prise des poules qui gloussent quand on approche de leurs poussins. C'est la même chose que l'*obvagulari* de la loi des XII tables, qui permettait à une personne lésée, mais qui n'avait point de témoins du tort qui lui avait été fait, d'aller le troisième jour devant la porte de celui qui avait causé le dommage, lui faire avanie en présence de témoins. Voy. Raevard., *Var. lect.*

4. — *On m'a loué pour un écu.* Le mot *nummus*, employé isolément, signifie toujours un écu d'or. Cette pièce valait presque deux écus d'or, monnaie de France autrefois en usage.

SCÈNE III.

1. — *Tu peux m'appeler en justice.* Cette faculté était consacrée par la loi des XII tables. Voy. Pomponius, *De Orig. juris.*

SCÈNE V.

1. — *Epouser sans dot des filles dont les parents n'ont aucun bien.* Plaute avait probablement à l'esprit une maxime de Platon, liv. VI, *De Legibus*, où ce philosophe conseille comme utiles au bien de l'état et aux progrès de la vertu, de semblables alliances.

2. — *Je ferai si bien que les mulets.* Les mulets étaient fort en usage chez les anciens pour mettre aux voitures de maître. Voy. Martial, lib. II, epigramm. 62.

L'espèce de chevaux appelée *gallici cantherii* venait des Gaules jusques en Italie. Il arrivait un grand nombre de ces chevaux; ils étaient coupés et se vendaient à très-bon marché.

3. — *Des messagers.* C'étaient de petits laquais qu'on envoyait de côté et d'autre savoir des nouvelles de ses amis, ou leur faire des compliments. Il paraît qu'ils se chargeaint aussi des messages amoureux.

4. — *Je voudrais qu'on le chargeât de veiller.* Plaute applique aux Romains les usages de la Grèce. Il y avait chez les Grecs vingt commissaires établis pour veiller sur les ornements et sur la parure des femmes. Voy. Cicer. *De Repub.* IV.

5. — Le mot *fullo* signifie celui qui lave les habits. C'était sans doute ce que nous appelons *dégraisseur.*

Phrygio : Un brodeur à l'aiguille.

Caupones. Il ne s'agit point ici des marchands de vin, mais de revendeurs ou de marchands de la seconde main. *Vossii Lexic. etymologic.*

Patagiarii : Celui, dit Festus, qui vendait ou fabriquait l'ornement appelé *patagium*, dont les dames romaines paraient leurs habits. Voyez Pitiscus, *Lexic. antiq. rom.*; Ruben., *De Re vestiar.* lib. I, c. 1; Spon., *Miscell. erud. antiq.*, sect. VI, p. 224. Voyez aussi Nonius. On appelait encore *patagiarii* les vendeurs de joyaux et de bijoux. Gueudeville dit que l'ornement dont on vient de parler, était une bande d'étoffe parsemée de feuilles ou petites pièces d'or ou de pourpre, dont les dames ornaient leurs habits, et que cette bande était cousue au haut de la tunique vers les épaules et descendait des deux côtés jusque sur

l'estomac. Un autre interprète, continue le même traducteur, dit que l'on doit entendre par *patagia* des clous d'or, semés et cousus en grande quantité sur la robe, pour la rendre brillante.

J'invite les lecteurs à consulter sur tous les autres noms des marchands dont Mégadore fait l'énumération, et les commentateurs, et les auteurs que j'ai cités ci-dessus. M. Noël, dans son Dictionnaire latin-français, explique d'ailleurs d'une manière assez étendue, la signification de ces différents noms.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Il évitera les reproches et les étrivières.* Par le mot *censione*, le poète fait allusion à certaine amende à laquelle les censeurs avaient droit de condamner les chevaliers. Voy. Festus au mot *Censio*.

2. — *Auprès de cet autel sacré.* C'était un de ces petits autels placés sur les chemins, et quelquefois dans les carrefours. Le mot *sacra* exprime que ces autels étaient un asile inviolable.

SCÈNE II.

1. — *O Bonne-Foi, garde-toi bien*, etc. Quand on offrait un sacrifice à cette divinité, une circonstance de la cérémonie était d'avoir la main enveloppée d'un morceau de drap, pour marquer le soin que la fidélité prenait de cacher, de tenir couvert le secret qui lui était confié.

2. — *Plein un vase congial.* Le conge était une mesure romaine de six setiers.

SCÈNE IV.

1. — *Les fantômes, les accès*, etc. Les larves étaient des génies malfaisants qui infectaient les maisons, qui couraient les rues, qui guettaient les passants sur les chemins. Ainsi donc, chez les peuples les plus éclairés, les préjugés les plus ridicules, les idées les plus extravagantes ont pu s'accréditer, parce que de tout temps, des hommes intéressés à tromper, ont associé ce que la superstition a de plus bizarre et de plus monstrueux, à ce que la religion a de plus respec-

table et de plus sacré, en dénaturant des allégories dont le but primitif était de rendre les hommes meilleurs.

SCÈNE VIII.

1. — *Je surpasse moi seul en richesse tous les Pics,* etc. Voici ce que dit Festus sur ce passage : « Picos, veteres esse voluerunt, quos Graeci γρύπας appellant. » On croyait que ces Pics tiraient de l'or des monts hyperboréens. Hérodote les nomme γρύπας χρυσοφύλακας, et dit qu'il y en avait un grand nombre chez les *Arimaspes*, peuples de Scythie. Voyez Pomponius Mela, lib. II, c. 1 ; Plin. lib. VII, c. 1 ; idem, lib. X, c. 49 ; Turneb. lib. XXIII, c. 26 et lib. XXIV, 23.

SCÈNE IX.

1. — *Sous la blancheur de la craie.* Les habits blancs et frotés de craie étaient fort en usage à Rome dans les funérailles, dans les brigues et en d'autres occasions. Les candidats s'habillaient de blanc pour marquer l'innocence de leurs mœurs. Plaute semble lancer un trait de satire contre les hypocrites qui affectaient la candeur et la bonne-foi, pour obtenir les suffrages dans les élections, et qui, parvenus aux premières magistratures, s'occupaient bien plus de leur propre fortune que des intérêts de leurs concitoyens. Il était permis à Rome de briguer les honneurs ; un homme intègre, un citoyen vertueux et vraiment ami de son pays, pouvait et devait même, comme il le doit encore de nos jours, employer tous les moyens honnêtes, afin d'arriver aux fonctions dans lesquelles il croyait pouvoir rendre de grands services à la patrie, à l'humanité. Les brigues *dolo malo*, étaient rigoureusement punies.

Ibid. — *Atque sedent, quasi sint frugi.* Je pense que le poète veut dire que les hypocrites dont parle Euclion s'asséyaient sur les siéges réservés dans les théâtres aux magistrats, aux personnes de distinction.

PLAUTI

CAPTIVI.

LES CAPTIFS

DE PLAUTE.

DRAMATIS PERSONAE.

HEGIO, AEtolus, praedives.
PHILOPOLEMUS, Hegionis filius major, ab Eleis bello captus.
PHILOCRATES, Eleus nobilis.
TYNDARUS, frater Philopolemi.
ARISTOPHONTES, AEtolus captivus.
COLAPHUS, } Lorarii.
CORDALIO, }
CORDAX, }
ERGASILUS, parasitus.
STALAGMUS, servus.
Puer Hegionis.

Scena est Calydoni.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

HÉGION, vieillard fort riche.
PHILOPOLÈME, fils aîné d'Hégion, prisonnier de guerre chez les Éléens.
PHILOCRATES, noble Éléen.
TYNDARE, frère de Philopolème.
ARISTOPHONTES, captif Étolien.
COLAPHUS, CORDALIO, CORAX, correcteurs.
ERGASILE, parasite.
STALAGME, esclave.
Un jeune esclave d'Hégion.

La scène est à Calydon.

ARGUMENTUM PRISCIANI.

Captus est in pugna Hegionis filius.
Alium quadrimum fugiens servus vendidit.
Pater captivos commercatur Alios,
Tantum studens, uti natum recuperet.
Et in ibus emit olim amissum filium.
Is suo cum domino veste versa ac nomine,
Ut amittatur fecit : ipsus plectitur.
Et is reduxit captum et fugitivum simul,
Indicio cujus alium agnoscit filium.

ARGUMENT ATTRIBUÉ A PRISCIEN.

Un fils d'Hégion fut fait prisonnier dans un combat. Un esclave de ce vieillard lui avait déjà enlevé, en prenant la fuite, un autre fils, âgé de quatre ans. Le père désespéré, achète des captifs faits sur les Éléens pendant leur guerre avec les Étoliens, dans l'espoir de retrouver un fils. Ce fils, qui se trouvait parmi les captifs achetés par Hégion, change d'habit et de nom avec son maître avec lequel il était prisonnier, et fait en sorte qu'il soit affranchi. Il est puni de sa ruse. Mais celui-ci ramène avec lui l'esclave qui s'était enfui de chez Hégion, et celui des fils du vieillard qui venait d'être pris par les Éléens. Ce même esclave apprend à Hégion que celui qu'il a maltraité est son autre fils, enlevé à l'âge de quatre ans.

PROLOGUS.

Hos quos videtis stare hic capteivos duos,
Illi qui astant, hi stant ambo[1], non sedent,
Vos, vos mihi testes estis, me verum loqui.
Senex, qui hic habitat, Hegio est hujus pater.
Sed is quo pacto serviat suo sibi patri,
Id ego hic apud vos proloquar, si operam datis.
Seni huic fuerunt filii nati duo,
Alterum quadrimum puerum servos surpuit,
Eumque hinc profugiens vendidit in Alide
Hujusce patri : jam hoc tenetis? optumum 'st
Negat, hercle, ille ultimus? adcedito,
Si non ubi sedeas locus est, est ubi ambules,
Quando histrionem cogis mendicarier.
Ego me tua causa, ne erres, non rupturus sum[2];
Vos qui potestis ope vestra censerier,
Adcipite reliquom : alieno uti nihil moror.
Fugitivus ille, ut dixeram ante, hujus patri,
Domo quem profugiens dominum abstulerat vendidit.
Hic postquam hunc emit, dedit eum huic gnato suo
Peculiarem : quia quasi una aetas erat.
Hic nunc domi servit suo patri, nec scit pater.
Enimvero di nos quasi pilas homines habent[3].
Rationem habetis, quomodo unum amiserit.

PROLOGUE.

Ces deux captifs que vous voyez plantés debout, là, devant vous, sont bien debout et non pas assis, et vous m'êtes témoins que je dis vrai. Le vieux Hégion, dont voici la demeure, est le père de celui-ci. *(Il montre du doigt Tyndare.)* Mais, si vous daignez m'écouter, je vous apprendrai pourquoi il se trouve réduit à servir chez son père en qualité d'esclave. Ce bonhomme avait deux enfants. Un esclave lui en enleva un qui n'était âgé que de quatre ans, et s'étant enfui, il le vendit dans la ville d'Élide au père de celui que vous voyez. *(Il montre du doigt Philocrates.)* Vous en souviendrez-vous? C'est fort bien. J'aperçois néanmoins, là-bas derrière les autres quelqu'un qui ne m'entend pas. Approchez, mon ami, approchez; si vous ne trouvez plus de place pour vous asseoir, vous n'en manquerez point ici pour vous promener, puisque le vacarme que vous faites, réduira bientôt l'acteur à mendier son pain. N'allez pas vous y tromper, je n'ai point envie de m'époumoner par rapport à vous.

Pour vous, qui par votre fortune avez droit de vous placer au rang des premiers citoyens (1), écoutez la suite de mon récit; car je ne veux point être en reste avec vous. L'esclave fugitif, comme je vous le disais il n'y a qu'un instant, vendit le fils de son maître, qu'il avait enlevé, au père de Philocrates. Le père le mit au service de son fils, parce que les deux jeunes gens étaient à peu près de même âge. Cet esclave *(Tyndare)* est maintenant rentré au service d'Hégion, son propre père, dont il est inconnu, car les dieux semblent prendre plaisir à ballotter les pauvres humains, comme le feraient

Postquam belligerant AEtoli cum Aliis,
Ut fit in bello, capitur alter filius.
Medicus Menarchus emit ibidem in Alide :
Coepit captivos commercari hic Alios,
Si quem reperire posset, quo mutet suum
Illum captivum : hunc suum esse nescit, qui domi 'st.
Et quoniam heri inde audivit, de summo loco
Summoque genere captum esse equitem Alium,
Nihil pretio parsit, filio dum parceret,
Reconciliare ut facilius posset domum,
Emit hosce de praeda ambos de quaestoribus.
Hice autem inter sese hunc confinxerunt dolum,
Quo pacto hic servos suum herum hinc amittat domum.
Itaque inter se commutant vestem et nomina.
Illic vocatur Philocrates, hic Tyndarus.
Hujus illic, hic illius hodie fert imaginem :
Et hic hodie expediet hanc docte fallaciam,
Et suum herum faciet libertatis compotem.
Eodemque pacto fratrem servabit suum,
Reducemque faciet liberum in patriam ad patrem,
Inprudens : itidemque ut saepe jam in multis locis
Plus insciens quis fecit, quam prudens boni.
Sed inscientes sua sibi fallacia
Ita compararunt et confinxerunt dolum :
Itaque hi commenti de sua sententia,
Ut in servitute hic ad suum maneat patrem :
Ita nunc ignorans suo sibi servit patri.
Homunculi quanti sunt, quom recogito!

les joueurs de paume. Vous savez à présent comment le bon vieillard perdit un de ses fils. La guerre s'étant allumée entre les Étoliens et les Éléens, son autre fils fut fait prisonnier, accident assez ordinaire, et fut acheté en Élide par un médecin appelé Ménarque. Hégion inconsolable, a entrepris le commerce d'esclaves, dans l'espoir d'en pouvoir rencontrer un contre lequel il puisse échanger son fils, tombé en captivité. Il ignore que celui qu'il a maintenant chez lui est le fils qui lui a été enlevé. Et parce qu'il apprit hier qu'un chevalier d'Élée, de très-haute naissance, venait d'être fait prisonnier, il a résolu à tout prix de procurer à son fils la liberté, afin de le revoir plus promptement au sein de sa famille. Il a en conséquence acheté des questeurs ces deux captifs, qui ont entre eux imaginé une ruse, au moyen de laquelle cet esclave *(Il montre du doigt Tyndare)* rendrait la liberté à son maître *(Philocrates)* en changeant avec lui de nom et d'habit. Celui-ci s'appelle Philocrates, l'autre Tyndare. Ce dernier tient la place du premier, et, par son adresse, il le rendra libre. Par le même moyen, il conservera son frère, qui reverra sa patrie et son père après avoir été délivré de la servitude. Il fera pourtant cette bonne action, sans le savoir, comme il arrive assez souvent que l'on fait plus de bien sans le savoir, que par suite de la réflexion. Ils prévoient si peu les suites de leur projet, qu'ils conviennent entre eux sans prendre conseil de personne, que Tyndare restera au service de son père, dont il devient l'esclave sans le savoir. Quand j'y pense, que sont-ils donc les chétifs humains ! Nous allons représenter cette action comme une chose bien réelle ; et ce ne sera pour vous qu'une simple comédie.

A présent, je dois vous avertir, en peu de mots, de donner à cette pièce toute votre attention. Elle n'est point tirée comme les autres d'un sujet trivial et commun. On n'y

Haec res agetur nobis, vobis fabula.
Sed etiam 'st, paucis vos quod monitos voluerim.
Profecto expediet, fabulae huic operam dare.
Non pertractate[4] facta 'st, neque item ut ceterae;
Neque spurcidici insunt versus inmemorabiles;
Hic neque perjurus leno 'st, nec meretrix mala,
Neque miles gloriosus. Ne vereamini,
Quia bellum AEetolis esse dixi cum Aliis.
Foris illic extra scenam fient proelia.
Nam hoc paene iniquom 'st comico choragio,
Conari de subito nos agere tragoediam.
Proin, si quis pugnam exspectat, lites contrahat:
Valentiorem nactus adversarium
Si erit, ego faciam ut pugnam inspectet non bonam:
Adeo ut spectare postea omneis oderit.
Abeo. Valete, judices justissimi
Domi, bellique duellatores optumi.

rencontrera point de ces vers obscènes, dont on rougirait de conserver le souvenir. Il n'y a pas de corrupteur parjure, ni de courtisane infidèle, ni de soldat fanfaron.

Ne craignez rien de la guerre dont je vous ai parlé, entre les Étoliens et les Éléens. Les batailles seront livrées hors de la scène; car il serait extrêmement ridicule de nous voir, nous, avec les décors et les costumes du genre comique, jouer tout à coup la tragédie. C'est pourquoi, si quelqu'un aime les combats, qu'il s'attire des procès. S'il a affaire alors à forte partie, je lui promets qu'il sera témoin d'un combat qui le dégoûtera d'en voir jamais d'autres après celui-là. Je me retire. Adieu, juges très-équitables pendant la paix, et guerriers invincibles pendant la guerre.

CAPTIVI.

ACTUS PRIMUS.

SCENA PRIMA.

ERGASILUS.

Juventus nomen indidit scorto mihi,
Eo quia invocatus soleo esse in convivio.
Scio absurde dictum[1] hoc derisores dicere,
At ego ajo recte : nam in convivio sibi
Amator, talos quum jacit, scortum invocat.
Estne invocatum, an non? est planissume.
Verum, hercle, verum nos parasiti planius,
Quos numquam quisquam neque vocat, neque invocat,
Quasi mures semper edimus alienum cibum.
Ubi res prolatae sunt, quom rus homines eunt,
Simul prolatae res sunt nostris dentibus.
Quasi quom caletur, cochleae in obculto latent
Suo sibi suco vivunt, ros si non cadit :
Item parasiti rebus prolatis latent
In obculto, miseri victitant suco suo,
Dum ruri rurant homines quos liguriant.
Prolatis rebus parasiti venatici
Sumus : quando res redierunt, molossici

LES CAPTIFS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERGASILE, *parasite.*

La jeunesse me donne un nom infâme, et cela, parce que j'ai coutume d'être de tous les festins sans qu'on m'y ait invité. Je sais que les railleurs (1) trouveront la qualification absurde ; moi, je la crois fort juste. Car, dans un festin, l'amoureux en jetant les dés, invoque sa maîtresse? Est-ce une invitation ou n'en est-ce pas une? C'est clair. Mais en vérité, on est beaucoup plus fondé à nous nommer *parasites*, nous que personne n'a besoin d'inviter, et qui, comme les souris, venons sans être appelés pour dévorer les provisions du logis.

Lorsque le temps des vacations est arrivé, et que chacun va à la campagne, c'est aussi pour nos dents le temps des vacations. Tels que les limaçons qui, durant les chaleurs excessives, rentrent au fond de leur coquille, pour s'y nourrir de leur propre suc lorsqu'il ne tombe plus de rosée : tels aussi, dès que que les affaires viennent à cesser, les malheureux parasites se cachent dans leur retraite pour y vivoter misérablement, tandis que ceux à la table desquels ils trouvaient des mets délicats, jouissent des agréments de la campagne. Dans le temps des vacations, nous autres parasites, nous sommes obligés de courir çà et là, nous devenons maigres comme des chiens de chasse. Les

Odiosicique et multum incommodistici.
Et hic quidem, hercle, nisi qui colaphos perpeti
Potis parasitus, frangique aulas in caput,
Vel ire extra portam trigeminam ad saccum licet,
Quod mihi ne eveniat, nonnullum periculum 'st.
Nam postquam meus rex est potitus hostium,
Ita nunc belligerant AEtoli cum Aliis.
Nam AEtolia haec est: illic captu'st in Alide
Philopolemus hujus Hegionis filius
Senis, qui hic habitat: quae aedes lamentariae
Mihi sunt: quas quotiescumque conspicio, fleo.
Nunc hic obcepit quaestum hunc filii gratia
Inhonestum, maxume alienum ingenio suo.
Homines captivos commercatur, si queat
Aliquem invenire, suum quicum mutet filium.
Nunc ad eum pergam: sed aperitur ostium,
Unde saturitate saepe ego exii ebrius.

SCENA II.

HEGIO, LORARIUS, ERGASILUS.

HEGIO.

ADVORTE animum sis tu: istos captivos duos,
Here quos emi de praeda, de quaestoribus,
His indito catenas singularias[1];

affaires reprennent-elles le train accoutumé? nous devenons gros et gras comme des dogues, et nous sommes surtout bien incommodes et bien insupportables. Et certes, il n'y a rien à espérer ici pour un parasite; s'il n'est disposé à se laisser souffleter, ou casser quelques pots (2) sur la tête, il peut bien s'en aller, la besace sur les épaules, mendier hors la porte des trois jumeaux (3). Je cours risque qu'il ne m'en arrive autant, puisque mon généreux patron est tombé entre les mains des ennemis, dans le combat livré par les Étoliens aux Éléens. Vous voyez l'Étolie; c'est là que vient d'être pris Philopolême, fils du vieux Hégion dont voici la demeure : triste et lamentable demeure, que je ne puis une seule fois regarder sans pleurer! Le bon vieillard, par amour pour son fils a entrepris maintenant un commerce qui répugne à sa délicatesse. Il achète et revend des captifs, dans l'espoir d'en rencontrer un contre lequel il puisse échanger son cher fils. Je vais de ce pas lui rendre ma visite. Mais j'entends s'ouvrir cette porte, d'où je suis sorti plus d'une fois ivre et toujours la panse bien remplie.

SCÈNE II.

HÉGION, UN ESCLAVE, ERGASILE.

HÉGION (*à l'esclave*).

Sois attentif aux ordres que je te donne. Tu vois ces deux prisonniers faits sur les ennemis, et que j'ai achetés hier des questeurs (1), ôte-leur les chaînes trop pesantes dont ils sont chargés, et donne-leur-en de plus légères. Tu les laisseras

Istas majores, quibus sunt vincti, demito.
Sinito ambulare, si foris, si intus volent :
Sed uti adserventur magna diligentia.
Liber captivos avis ferae consimilis est :
Semel fugiendi si data 'st occasio,
Satis est : numquam postilla possis prendere.

LORARIUS.

Omnes profecto liberi lubentius
Sumus, quam servimus.

HEGIO.

Non videre ita tu quidem.

LORARIUS.

Si non est quod dem, mene vis dem ipse in pedes?

HEGIO.

Si dederis, erit extemplo mihi, quod dem tibi.

LORARIUS.

Avis me ferae consimilem faciam, ut praedicas.

HEGIO.

Ita ut dicis : nam si faxis, te in caveam dabo.
Sed satis verborum 'st : cura quae jussi, atque abi.

ERGASILUS.

Quod ego quidem nimis quam cupio, ut inpetret;
Nam ni illum recipit, nihil est quo me recipiam.
Nulla juventutis est spes : sese omnes amant.
Ille demum antiquis est adolescens moribus,
Cujus numquam voltum tranquillavi gratiis.
Condigne 'st pater ejus moratus moribus.

se promener librement à l'extérieur ou dans l'intérieur, sans cesser de les garder avec le plus grand soin. Le captif à qui l'on accorde quelque liberté, ressemble assez à l'oiseau qui n'est point apprivoisé; si l'occasion se présente, il s'envole, et bien fin qui peut après le rattraper.

L'ESCLAVE.

Certainement; tous, tant que nous sommes, nous aimons mieux la liberté que la servitude.

HÉGION.

Tu ne penses pas comme cela, toi.

L'ESCLAVE.

Si je n'ai rien à vous donner pour mon rachat, consentez-vous à me voir fuir à toutes jambes?

HÉGION.

Je te le conseille; j'aurai sur-le-champ quelque chose à te donner.

L'ESCLAVE.

Moi, j'imiterai comme vous le dites l'oiseau farouche.

HÉGION.

Tu l'entends ainsi; eh bien! si tu fais la plus petite tentative, je te mettrai en cage. Mais trève de propos, fais ce que j'ai dit, et va-t-en.

ERGASILE (*à part*).

Oui, je souhaite vivement qu'Hégion obtienne ce qu'il désire, car s'il ne retrouve point son fils, moi, je ne retrouverai plus où subsister. Les jeunes gens d'à-présent sont pétris d'amour-propre; je ne compte plus sur eux. Celui-ci a les mœurs du bon vieux temps; je ne l'ai jamais fait rire, qu'il ne m'ait généreusement récompensé. Son père est absolument doué d'un caractère aussi généreux.

HEGIO.

Ego ibo ad fratrem, ad alios captivos meos:
Visam me nocte hac quidpiam turbaverint.
Inde me continuo recipiam rursum domum.

ERGASILUS.

AEgre est mihi, hunc facere quaestum carcerarium,
Propter sui gnati miseriam, miserum senem.
Sed si ullo pacto ille huc conciliari potest,
Vel carnificinam[2] hunc facere possum perpeti.

HEGIO.

Quis hic loquitur?

ERGASILUS.

Ego, qui tuo maerore maceror,
Macesco, consenesco, et tabesco miser.
Ossa atque pellis sum misera macritudine.
Neque umquam quidquam me juvat quod edo domi:
Foris aliquantillum etiam quod gusto, id beat.

HEGIO.

Ergasile, salve.

ERGASILUS.

Di te bene ament, Hegio.

HEGIO.

Ne fle.

ERGASILUS.

Egone illum non fleam? egone non defleam
Talem adolescentem?

HEGIO.

Semper sensi filio
Meo te esse amicum, et illum intellexi tibi.

HÉGION *(à part)*.

Je vais chez mon frère voir si mes autres captifs n'ont point été turbulents pendant la nuit; après quoi je rentrerai chez moi avec empressement.

ERGASILE *(à part)*.

Il m'en coûte de voir ce vieillard contraint par la disgrâce de son fils à faire un commerce de geolier; mais s'il parvient à délivrer ce fils d'esclavage, je ne puis consentir à ce qu'il trafique un moment de chair humaine.

HÉGION.

Qui parle ici?

ERGASILE.

Moi, que vos chagrins font maigrir, vieillir et sécher sur pied; à qui il ne reste plus que la peau sur les os. Tout ce que je prends chez moi me dégoûte absolument; si ce n'est quelques petites choses que je prends chez les autres, pour réveiller mon appétit.

HÉGION.

Je vous salue Ergasile.

ERGASILE.

Hégion, que les dieux vous protégent!

HÉGION.

Ne pleurez pas.

ERGASILE.

Moi ne pas pleurer; ne pas pleurer la perte d'un tel jeune homme?

HÉGION.

Je me suis toujours aperçu que vous étiez l'ami de mon fils, et que mon fils était le vôtre.

ERGASILUS.

Tum denique homines nostra[3] intelligimus bona,
Quom, quae in potestate habuimus, ea amisimus.
Ego, postquam gnatus tuus potitu'st hostium,
Expertus quanti fuerit: nunc desidero.

HEGIO.

Alienus quom ejus incommodum tam aegre feras,
Quid me patrem par facere 'st, cui ille 'st unicus?

ERGASILUS.

Alienus ego? alienus ille? ha, Hegio!
Numquam istuc dixis, neque animum induxis tuum.
Tibi ille unicu'st, mihi etiam unico magis unicus!

HEGIO.

Laudo, malum quom amici tuum ducis malum.
Nunc habe bonum animum.

ERGASILUS.

Eheu?

HEGIO.

Huic illud dolet,
Quia nunc remissus est edendi exercitus.
Nullumne interea nactus, qui posset tibi
Remissum, quem duxti, imperare exercitum?

ERGASILUS.

Quid credis? fugitant omnes hanc provinciam.
Quoi obtigerat, postquam captu'st Philopolemus tuus.

HEGIO.

Non pol mirandum 'st, fugitare hanc provinciam.
Multis et multigeneribus opus est tibi

ERGASILE.

Nous autres mortels, nous ne sentons le prix des choses dont nous pouvions disposer, qu'après les avoir perdues. Depuis que votre fils est au pouvoir des ennemis, j'ai reconnu tout son mérite, et maintenant je le regrette beaucoup.

HÉGION.

Si vous prenez tant de part à son infortune, vous à qui il est étranger, quelle doit être la douleur d'un père privé de son fils unique !

ERGASILE.

Moi étranger ? Lui étranger ? Ah ! Hégion ! ne dites jamais cela, ne le pensez jamais. C'est votre fils unique, il est également unique pour son unique ami.

HÉGION.

Je vous loue d'être aussi sensible au malheur d'un ami, que s'il vous était arrivé à vous-même. Mais prenez courage.

ERGASILE.

Hélas !

HÉGION *(à part)*.

Je vois bien ce qui l'afflige ; l'armée qui le faisait vivre est licenciée. *(A Ergasile.)* N'avez-vous trouvé personne jusqu'à présent qui voulût faire une nouvelle levée pour remplacer l'armée dont vous étiez le chef, et qui est licenciée?

ERGASILE.

Pouvez-vous le croire ? Tout le monde refuse cette charge, depuis que votre Philopolème qui l'exerçait, est prisonnier.

HÉGION.

Certes, je ne suis point surpris que l'on refuse cette charge importante. Il vous faut des soldats de toutes les couleurs,

Militibus : primum dum opus est pistoriensibus.
Eorum sunt genera aliquot pistoriensium.
Opus paniceis, opus placentinis quoque,
Opus turdetanis, opus est ficedulensibus :
Jam maritimi omnes milites opus sunt tibi.

ERGASILUS.

Ut saepe summa ingenia in obculto latent!
Hic qualis imperator nunc privatus est!

HEGIO.

Habe modo bonum animum : nam illum confido domum
In his diebus me reconciliassere.
Nam eccum hic captivum adolescentem Alium,
Prognatum genere summo, et summis divitiis :
Hoc, illum me mutare, confido fore.

ERGASILUS.

Ita di deaeque faxint.

HEGIO.

Sed num quo foras
Vocatus ad coenam?

ERGASILUS.

Nusquam quod sciam.
Sed quid tu id quaeris?

HEGIO.

Quia mihi est natalis dies;
Propterea te vocari ad coenam volo.

ERGASILUS.

Facete dictum.

de tous les pays (2) : d'abord les pâtissiers, dont il y a plus d'une espèce ; les faiseurs de petits pains, de gâteaux, de pâtés de grives, les marchands de bec-figues ; je ne dois pas oublier toutes les troupes maritimes.

ERGASILE.

Comme les grands génies se cachent souvent dans l'obscurité ! Un général tel que celui-là serait réduit à vivre en simple particulier !

HÉGION.

Ne vous alarmez point. J'espère dans peu le revoir à la maison. Car j'ai acheté un jeune captif Éléen, très-riche et de bonne famille, contre lequel je me flatte de pouvoir l'échanger.

ERGASILE.

Puissent les dieux et les déesses vous être propices !

HÉGION.

Mais n'êtes-vous pas invité à souper ce soir quelque part ?

ERGASILE.

Nulle part que je sache. Quel motif avez-vous de me faire cette question ?

HÉGION.

Parce que c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, et que je voulais à cette occasion vous donner à souper.

ERGASILE.

Voilà ce qui s'appelle bien parler.

HEGIO.

Sed si pauxillom potes
Contentus esse.

ERGASILUS.

Ne perpauxillum modo:
Nam istoc me adsiduo victu delecto domi.

HEGIO.

Age sis, rogo.

ERGASILUS.

Emtum, nisi qui meliorem adferet,
Quae mihi atque amicis placeat conditio magis,
Quasi fundum vendam, meis me addicam legibus.

HEGIO.

Profundum vendis tu quidem, haud fundum mihi.
Sed si venturus, tempori.

ERGASILUS.

Hem! vel jam otium est.

HEGIO.

I modo, venare leporem: nunc erim tenes[4].
Nam meus scruposam victus commetat viam[5].

ERGASILUS.

Numquam istoc vinces me, Hegio; ne postules:
Cum calceatis dentibus veniam tamen.

HEGIO.

Asper meus victus sane 'st.

ERGASILUS.

Sentesne esitas?

HEGIO.

Terrestris coena est[6].

HÉGION.

Pourvu que vous vous contentiez du peu que j'ai à vous offrir.

ERGASILE.

Mais que ce ne soit pas trop chétif ordinaire, car j'en trouve toujours tout autant chez moi.

HÉGION.

Allons me promettez-vous ?

ERGASILE.

Comptez sur moi, tant que personne ne m'offrira de condition plus avantageuse, ou pour moi ou pour mes amis ; je me donne au plus offrant (3), comme si je vendais mon propre fonds.

HÉGION.

C'est moins un fonds qu'un gouffre profond que vous me vendez. Au reste, si vous venez, que ce soit de bonne heure.

ERGASILE.

Ho ! à l'instant, si vous voulez.

HÉGION.

Allez à présent chercher une table mieux servie que la mienne ; je ne me nourris que de choses un peu dures, un peu difficiles à broyer.

ERGASILE.

Hégion, cela ne m'effraie pas : je viendrai avec des dents bien acérées.

HÉGION.

Ma nourriture n'est pas délicate.

ERGASILE.

Mangez-vous des épines ?

HÉGION.

Non, mais de ce qui croît sur mes terres ?

ERGASILUS.

Sus terrestris bestia 'st.

HEGIO.

Multis oleribus.

ERGASILUS.

Curato aegrotos domi.

Numquid vis?

HEGIO.

Venias tempori.

ERGASILUS.

Memorem mones.

HEGIO.

Ibo intro, atque intus subducam ratiunculam,
Quantillum argenti mihi apud trapezitam siet.
Ad fratrem, quo ire dixeram, mox ivero.

ERGASILE.

Du cochon de lait, par exemple?

HÉGION.

Beaucoup de légumes.

ERGASILE.

Gardez-les pour vos malades? Voulez-vous encore quelque chose de moi?

HÉGION.

Venez de bonne heure.

ERGASILE.

Vous savez que j'ai la mémoire excellente.

HÉGION.

J'entre chez moi pour y régler mon petit compte avec le banquier, et calculer ce qu'il pourra avoir à me remettre. Après quoi j'irai aussitôt chez mon frère, comme je me l'étais proposé.

ACTUS II.

SCENA I.

LORARII, PHILOCRATES, TYNDARUS.

LORARIUS.

Si dii immortales id voluere, vos hanc aerumnam
exsequi,
Decet id pati animo aequo : si id facietis, levior labos erit.
Domi fuistis, credo, liberi :
Nunc servitus si evenit, ei vos morigerari mos bonu'st,
Eamque herili imperio[1] ingeniis vestris lenem reddere.
Indigna digna habenda sunt, herus quae facit.

PHILOCRATES.

Oh oh oh!

LORARIUS.

Ejulatione haud opus 'st : oculis multam miseriam additis.
In re mala animo si bono utare, adjuvat.

PHILOCRATES.

At nos pudet, quia cum catenis sumus.

LORARIUS.

At pigeat postea
Nostrum herum, si vos eximat vinculis,
Aut solutos sinat quos argento emerit.

ACTE II.

SCÈNE I.

DES ESCLAVES CORRECTEURS, PHILOCRATES, TYNDARE.

UN ESCLAVE CORRECTEUR.

Si les dieux immortels ont voulu vous soumettre à cette épreuve, il faut la supporter avec courage. Si vous le faites, vous adoucirez la rigueur de votre sort. Je vous crois de condition libre. Mais puisque vous voilà en servitude, il est bon de vous y accoutumer, et de savoir tempérer par la douceur de votre caractère ce que peut avoir de rude le commandement d'un maître; vous devez même respecter jusqu'à ses injustices.

PHILOCRATES.

Oh ! oh ! oh !

L'ESCLAVE.

Ne vous chagrinez pas, vous ne feriez qu'aigrir vos douleurs. Le courage aide à surmonter l'adversité.

PHILOCRATES.

Mais nous avons honte de porter des fers.

L'ESCLAVE.

Notre maître se repentirait, s'il vous laissait en liberté, et s'il ne prenait pas plus de soin de vous, qu'il a achetés si cher.

PHILOCRATES.

Quid a nobis metuit? scimus nos
Nostrum officium quod est, si solutos sinat.

LORARIUS.

At fugam fingitis : sentio quam rem agitis.

PHILOCRATES.

Nos fugiamus? quo fugiamus?

LORARIUS.

In patriam.

PHILOCRATES.

Apage : haud nos id deceat,
Fugitivos imitari.

LORARIUS.

Immo edepol si erit occasio, haud dehortor.

PHILOCRATES.

Unum exorare vos sinite nos.

LORARIUS.

Quidnam id est?

PHILOCRATES.

Ut sine his arbitris
Atque vobis nobis detis locum loquendi.

LORARIUS.

Fiat : abscedite hinc : nos concedamus huc : sed brevem orationem incipesse.

PHILOCRATES.

Hem istuc mihi certum erat : concede huc.

LORARIUS.

Abite ab istis.

PHILOCRATES.

Que craint-il de nous? S'il nous accorde cette faveur, nous connaissons notre devoir.

L'ESCLAVE.

Mais vous méditez votre fuite, et je pénètre vos intentions.

PHILOCRATES.

Nous fuir? où fuirions-nous?

L'ESCLAVE.

Dans votre pays.

PHILOCRATES.

Fi donc! Nous, imiter de vils fugitifs!

L'ESCLAVE.

Pourquoi non? Si l'occasion se présentait, je vous conseillerais d'en profiter.

PHILOCRATES.

Permettez-nous de vous faire une demande.

L'ESCLAVE.

Quelle est-elle?

PHILOCRATES.

Ce serait de nous laisser parler un moment seuls, et sans témoins.

L'ESCLAVE.

Soit. Retirez-vous d'un côté et nous de l'autre; mais ne soyez pas longs dans votre entretien.

PHILOCRATES.

Ho! c'est bien ainsi que je l'entends. *(A Tyndare.)* Approche-toi d'ici.

L'ESCLAVE *(aux autres captifs).*

Éloignez-vous. *(Ils s'éloignent.)*

TYNDARUS.

Obnoxii ambo
Vobis sumus propter hanc rem; quom, quae volumus nos,
Copia 'st, atque ea facitis nos compotes.

PHILOCRATES.

Secede huc nunc jam, si videtur, procul;
Ne arbitri dicta nostra arbitrari queant,
Neve permanet palam haec nostra fallacia.
Nam doli non doli sunt, nisi astu colas,
Sed malum maxumum, si id palam provenit.
Nam si herus mihi es tu, atque ego me tuum esse servom adsimilo,
Tamen viso opu 'st, cauto 'st opus, ut hoc sobrie, sineque arbitris,
Adcurate hoc agatur, docte et diligenter.
Tanta incepta res est : haud somniculose hoc
Agendum 'st.

TYNDARUS.

Ero, ut me voles esse.

PHILOCRATES.

Spero.

TYNDARUS.

Nam tu nunc vides pro tuo caro capite
Carum obferre meum caput vilitati.

PHILOCRATES.

Scio.

TYNDARUS.

At scire memento, quando id quod voles, habebis :

TYNDARE.

Nous vous devons les plus grands remercîmens de nous permettre ce que nous désirons.

PHILOCRATES.

Viens un peu plus loin si tu m'en crois, afin que nos surveillans n'entendent pas ce que nous avons à nous dire; et que notre projet reste ignoré. Les ruses ne sont rien sans la finesse ; il en résulte un grand mal quand elles sont découvertes. Car te voilà momentanément le maître et moi ton esclave. Mettons, dans tout ce que nous ferons, beaucoup de prudence, beaucoup de sagesse et d'activité, et surtout évitons les témoins. Il ne faut pas s'endormir quand il s'agit de conduire à sa fin une entreprise si difficile.

TYNDARE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

PHILOCRATES.

Je l'espère.

TYNDARE.

Vous voyez maintenant combien vous m'êtes cher, puisque je n'hésite pas de sacrifier une vie qui m'est chère pour conserver la vôtre.

PHILOCRATES.

Je le sais.

TYNDARE.

Ne l'oubliez donc pas, quand vous aurez obtenu ce que

Nam fere maxuma pars morem hunc homines habent : quod sibi volunt,
Dum id impetrant, boni sunt : sed id ubi jam penes sese habent,
Ex bonis pessumi et fraudulentissumi
Sunt : nunc ut te mihi volo esse, esse autumo.
Quod tibi suadeam, suadeam meo patri.

PHILOCRATES.

Pol ego te, si audeam, meum patrem nominem :
Nam secundum patrem tu es pater proximus.

TYNDARUS.

Audio.

PHILOCRATES.

Et propterea saepius te, ut memineris, moneo.
Non ego herus tibi, sed servos sum : nunc obsecro te hoc unum,
Quoniam nobis di inmortales animum ostenderunt suum,
Ut qui herum me tibi fuisse, atque esse nunc conservum velint;
Quod antehac pro jure imperitabam meo, nunc te oro per precem,
Per fortunam incertam, et per mei te erga bonitatem patris,
Perque conservitium commune, quod hostica evenit manu,
Ne me secus honore honestes, quam ego te quom servibas mihi,
Atque ut qui fueris, et qui nunc sis, meminisse ut memineris.

vous voulez. Car la plupart des hommes ont coutume d'être les meilleures gens du monde quand ils aspirent après quelque chose ; ils n'ont pas plutôt obtenu ce qu'ils désiraient avec impatience, qu'ils deviennent méchans, fourbes et trompeurs. A présent je pense que vous êtes à mon égard tel que je le souhaite. Ce que je vous conseille-là, je le conseillerais à mon père.

PHILOCRATES.

En vérité, si je l'osais je t'appellerais mon père, car, je l'avoue, tu me tiens lieu de père, tu en as toute la tendresse.

TYNDARE.

Je vous entends.

PHILOCRATES.

Et je ne cesserai de le répéter, afin que tu t'en souviennes; je ne suis plus ton maître, mais ton esclave. Maintenant, accorde-moi une grâce, je t'en supplie : puisque telle est la volonté des dieux que je devienne esclave avec toi, après avoir été ton maître, je veux devoir à mes prières ce que j'avais droit d'obtenir autrefois par autorité; je t'en conjure par l'inconstance de la fortune et par la bonté de mon père envers toi, enfin par la servitude que la force des ennemis nous a rendue commune, ne me traite pas avec plus de ménagement que je ne le faisais quand tu étais à mon service : et garde-toi d'oublier ce que tu as été et ce que tu es aujourd'hui.

TYNDARUS.

Scio quidem me te esse nunc, et te esse me.

PHILOCRATES.

Hem istuc si potes
Memoriter meminisse, inest spes nobis in hac astutia.

SCENA II.

HEGIO, PHILOCRATES, TYNDARUS.

HEGIO.

Jam ego revortar intro, si ex his quae volo exquisivero....
Ubi sunt isti, quos ante aedis jussi huc produci foras?

PHILOCRATES.

Edepol tibi ne quaestioni essemus, cautum intellego;
Ita vinclis custodiisque circummoeniti sumus.

HEGIO.

Qui cavet, ne decipiatur, vix cavet, quum etiam cavet.
Etiam quum cavisse ratus est, saepe is cautor captus est.
An vero non justa causa 'st, ut vos servem sedulo,
Quos tam grandi sim mercatus praesenti pecunia?

PHILOCRATES.

Neque pol tibi nos, quia nos servas, aequom 'st vitio vortere :

TYNDARE.

Je sais à présent que je suis *vous*, et que vous êtes *moi*.

PHILOCRATES.

Si tu peux t'en souvenir exactement, nous devons tout espérer de notre ruse.

SCÈNE II.

HÉGION, PHILOCRATES, TYNDARE.

HÉGION.

Je reviendrai aussitôt que j'aurai obtenu de ces captifs quelques renseignemens... Où sont ceux que j'avais ordonné d'amener ici devant la porte ?

PHILOCRATES (*se présentant à Hégion*).

Il me semble que vous avez employé assez de précautions afin de nous empêcher de prendre la fuite, car nous sommes chargés de chaînes et entourés de gardiens.

HÉGION.

Celui qui prend garde de se laisser tromper, n'est jamais assez en garde, et n'en fait jamais trop pour se croire bien en sûreté. Souvent, malgré ses précautions, il est le premier pris; mais d'ailleurs, n'ai-je pas raison de vous surveiller, après vous avoir achetés si cher, argent comptant ?

PHILOCRATES.

En vérité, nous sommes loin de vous faire un crime de

Neque te nobis, si abeamus hinc, si fuat occasio.

HEGIO.

Ut vos hic, itidem illic apud vos meus servatur filius.

PHILOCRATES.

Captus est?

HEGIO.

Ita.

PHILOCRATES.

Non igitur nos soli ignavi fuimus.

HEGIO.

Secede huc : nam sunt ex te quae solo scitari volo,
Quarum rerum te falsiloquom mihi esse nolo.

PHILOCRATES.

Non ero;
Quod sciam, si quid nescivi, id nescium tradam tibi.

TYNDARUS.

Nunc senex est in tonstrina : nunc jam cultros adtinet.
Ne is quidem involucre injicere voluit, vestem ut ne inquinet.
Sed utrum strictimne adtonsurum dicam esse, an per pectinem,
Nescio : verum si frugi 'st, usque admutilabit probe.

HEGIO.

Quid tu? servus ne esse, an liber mavelis? memora mihi.

PHILOCRATES.

Proxumum quod sit bono, quodque a malo longissume,
Id volo : quamquam non multum fuit molesta servitus;
Nec mi secus erat, quam si essem familiaris filius.

nous garder; mais vous seriez trop juste pour nous blâmer de prendre la fuite, si l'occasion s'en présentait.

HÉGION.

Mon fils est retenu captif dans votre pays, aussi sévèrement que vous l'êtes ici.

PHILOCRATES.

Votre fils est prisonnier!

HÉGION.

Oui.

PHILOCRATES.

Nous ne sommes donc pas les seuls que le courage ait abandonnés.

HÉGION (*à Philocrates, qu'il croit être le valet de Tyndare*).

Retirons-nous à l'écart. J'ai quelque chose à te demander en particulier. Ne me réponds que l'exacte vérité.

PHILOCRATES.

Je ne mens jamais; vous saurez tout ce que je sais, et s'il est quelque chose que j'ignore, j'en conviendrai ingénument.

TYNDARE (*à part*).

Le vieillard est maintenant entre les mains du barbier, qui tient déjà les ciseaux, et n'a pas même voulu lui mettre de linge pour préserver ses vêtemens. Je ne sais trop s'il le rasera jusqu'à la peau, ou bien s'il va se servir d'un peigne en lui coupant les cheveux, afin de ne pas l'écorcher; mais, si Philocrates est un garçon d'esprit, il ne doit pas craindre d'emporter la pièce.

HÉGION (*à Philocrates*).

Et toi? préfères-tu la liberté à l'esclavage? Réponds.

PHILOCRATES.

Ce qui approche le plus du bien, et ce qui s'éloigne le plus du mal, voilà ce qu'il me faut. Je n'ai pourtant pas eu beaucoup à me plaindre de la servitude, puisque l'on me traitait comme l'enfant de la maison.

PHILOCRATES.

Thesaurochrysonicochrysides.

HEGIO.

Videlicet propter divitias inditum id nomen quasi est.

PHILOCRATES.

Immo edepol propter avaritiam ipsius atque audaciam.
Nam ille quidem Theodoromedes fuit germano nomine.

HEGIO.

Quid tu ais? tenax ne pater ejus est?

PHILOCRATES.

Immo edepol pertinax.
Quin etiam ut magis noscas: Genio suo ubi quando sacruficat,
Ad rem divinam quibus est opus Samiis vasis utitur,
Ne ipse Genius subripiat: proinde aliis ut credat vide.

HEGIO.

Sequere hac me igitur. Eadem ego ex hoc, quae volo, exquaesivero.
Philocrates, hic fecit, hominem frugi ut facere oportuit.
Nam ego ex hoc, quo genere gnatus sis, scio: hic fassu'st mihi.
Haec tu eadem si confiteri vis, tua re feceris,
Quae tamen scito scire me ex hoc.

TYNDARUS.

Fecit officium hic suum,
Quum tibi est confessus verum, quamquam volui sedulo
Meam nobilitatem obcultare et genus et divitias meas,
Hegio: nunc quando patriam et libertatem perdidi,

PHILOCRATES.

Thesaurochrysonicochrysides.

HÉGION.

Ce nom lui a sans doute été donné à cause de ses richesses ?

PHILOCRATES.

Non pas du tout, mais plutôt à cause de son avarice et de sa ténacité ; car Théodoromèdes est son propre nom de famille.

HÉGION.

Que dis-tu ? son père est tenace ?

PHILOCRATES.

Oui, l'avare le plus tenace. Et même, pour le connaître mieux, figurez-vous que, quand il sacrifie à son génie, il emploie pour le sacrifice des vases de Samos (2), de peur que son génie même ne les lui dérobe : voyez maintenant quelle confiance il aurait dans les autres.

HÉGION *(à Tyndare)*.

Suivez-moi par ici. *(A part.)* Je veux faire à celui-ci les mêmes questions. Ce Philocrates vient d'agir comme un honnête homme ; car il m'a appris sans déguisement quelle est votre origine. Vous y gagnerez beaucoup si vous me faites les mêmes aveux. Sachez pourtant qu'il ne m'a rien laissé ignorer.

TYNDARE *(faisant le personnage de Philocrates)*.

Il n'a fait que son devoir en vous disant la vérité, quoique j'eusse voulu soigneusement vous cacher ma noblesse, ma famille et ma fortune. Hégion, quand j'ai perdu ma patrie et ma liberté, je pense que cet esclave ne doit pas me craindre plus qu'il ne vous craint. La force des armes fait disparaître

Non ego istunc me potius, quam te, metuere aequum
censeo.
Vis hostilis cum istoc fecit meas opes aequabiles.
Memini, quom dicto haud audebat; facto nunc laedat licet.
Sed viden'? Fortuna humana fingit arctatque ut lubet:
Me, qui liber fueram, servom fecit: e summo infimum.
Qui imperare insueveram, nunc alterius imperio obsequor.
Et quidem si proinde, ut ipse fui imperator familiae,
Habeam dominum, non verear ne injuste aut graviter
mihi imperet.
Hegio, hoc te monitum, nisi forte ipse non vis, volueram.

HEGIO.

Loquere audacter.

TYNDARUS.

Tam ego fui ante liber, quam gnatus tuus.
Tam mihi, quam illi, libertatem hostilis eripuit manus.
Tam illic apud nos servit, quam ego nunc hic apud te
servio.
Est profecto deus, qui, quae nos gerimus, auditque et
videt.
Is, uti tu me hic habueris, proinde illum illic curaverit.
Bene merenti bene profuerit, male merenti par erit.
Quam tu filium tuum, tam pater me meus desiderat.

HEGIO.

Memini ego istoc: sed faterin' eadem quae hic fassu' st
mihi?

TYNDARUS.

Ego patri meo esse fateor summas divitias domi,

entre nous toute disproportion de fortune. Il me souvient qu'il osait à peine souffler le mot autrefois, il a maintenant le droit d'en agir à mon égard comme bon lui semble. Mais ne le voyez-vous pas? La fortune soumet les destinées humaines à ses caprices ; elle nous enchaîne ou nous rend l'indépendance. Elle a fait de moi qui étais libre, un chétif esclave, et, de l'élévation, elle me plonge dans l'abaissement. Accoutumé à donner des ordres, elle me contraint à me soumettre à la volonté des autres. Mais, si lorsque j'étais à la tête de ma famille, je me suis comporté avec douceur et avec bonté, mon maître me traitera de la même manière. Hégion, c'est un avis que j'ai voulu vous donner, si toutefois vous n'en êtes pas offensé.

HÉGION.

Expliquez-vous sans crainte.

TYNDARE.

J'ai été libre autrefois, comme l'était votre fils. La main des ennemis m'a ravi comme à lui la liberté. Il est maintenant chez nous en captivité, comme je le suis ici auprès de vous. *Il est certainement* un dieu qui voit et qui entend tout ce que nous disons et tout ce que nous faisons. Il permettra que l'on prenne le même soin de votre fils que vous allez prendre ici de moi. Si vous me faites du bien, vous en serez récompensé, si vous en agissez mal, tant-pis pour vous. Mon père ne désire pas moins de me revoir que vous ne soupirez après le retour de votre fils.

HÉGION.

Je n'en doute point. Mais conviendrez-vous de tout ce que celui-ci vient de m'avouer?

TYNDARE.

J'avoue que mon père possède de grands biens, et que ma

Meque summo genere gnatum : sed te obtestor, Hegio,
Ne tuum animum avariorem faxint divitiae meae :
Ne patri, tametsi unicus sum, decere videatur magis,
Me saturum servire apud te sumtu et vestitu tuo,
Potius quam illi, ubi minime honestum est, mendicantem vivere.

HEGIO.

Ego virtute deum et majorum nostrum dives sum satis.
Non ego omnino lucrum omne esse utile homini existumo.
Scio ego, multos jam lucrum luculentos homines reddidit;
Est etiam, ubi profecto damnum praestet facere, quam lucrum.
Odi ego aurum : multa multis saepe suasit perperam.
Nunc hoc animum advortito, ut ea quae sentio, pariter scias.
Filius meus illic apud vos servit captus Alide :
Eum si reddis mihi, praeterea unum numum ne duis :
Et te et hunc amittam hinc : alio pacto abire non potes.

TYNDARUS.

Optumum atque aequissumum oras, optimusque hominum homo es.
Sed is privatam servitutem servit illi, an publicam?

HEGIO.

Privatam medici Menarchi.

PHILOCRATES.

Pol hic quidem hujus est cliens.
Tam hoc quidem tibi in proclivi[2], quam imber est, quando pluit.

naissance est illustre. Mais, je vous en conjure, que cela ne vous porte pas à exiger pour mon rachat une rançon plus considérable, de peur que mon père, quoique je sois fils unique, ne trouve cependant plus convenable de me laisser en servitude auprès de vous, bien nourri, bien vêtu, que de me voir chez lui, honteusement réduit à la mendicité.

HÉGION.

Grâces à la bonté des dieux et à la sage conduite de mes pères, je suis assez riche. Je ne pense pas que toute espèce de gain soit utile à l'homme. Bien des gens, je le sais, ont fait une fortune très-rapide : mais quelquefois il vaut mieux perdre que gagner. Je méprise l'or ; il a porté beaucoup de personnes à faire le mal. Écoutez-moi donc, je ne vous cacherai point mes sentimens. Mon fils, fait prisonnier à la bataille d'Élide, est maintenant captif dans votre ville. Rendez-moi ce fils, je n'exige rien de vous, je vous rends, ainsi qu'à celui-ci *(il désigne Philocrates)*, la liberté. Vous ne l'obtiendrez même qu'à cette condition.

TYNDARE.

Votre demande est fort juste, et vous êtes un excellent homme. Mais votre fils est-il au service d'un particulier, ou bien au pouvoir de la république (3).

HÉGION.

Il est esclave du médecin Ménarque.

PHILOCRATES.

Ma foi ! cet homme lui sera tout dévoué. Vous pouvez compter sur lui comme sur vous-même.

HEGIO.

Fac is homo ut redimatur.

TYNDARUS.

Faciam : sed te id oro, Hegio.

HEGIO.

Quidvis, dum ab re ne quid ores, faciam.

TYNDARUS.

Ausculta dum, scies.
Ego me amitti, donicum ille huc redierit, non postulo.
Verum te quaeso, ut aestimatum hunc mihi des, quem mittam ad patrem,
Ut is homo redimatur illi.

HEGIO.

Immo alium potius misero
Hinc, ubi erunt induciae, illuc tuum qui conveniat patrem :
Qui tua, quae tu miseris mandata, ita, ut velis, perferat.

TYNDARUS.

At nihil est, ignotum ad illum mittere : operam luseris.
Hunc mitte, hic omne transactum reddet, si illuc venerit.
Nec quemquam fideliorem, neque cui plus credat, potes
Mittere ad eum, nec qui magis sit servus ex sententia :
Neque adeo cui tuum concredat filium hodie audacius.
Ne vereare, meo periculo hujus ego experiar fidem,
Fretus ingenio ejus, quod me esse scit erga se benevolum.

HEGIO.

Mittam equidem istunc aestimatum tua fide, si vis.

HÉGION.

Faites donc en sorte que mon fils soit affranchi.

TYNDARE.

Hégion, je vous le promets. Mais j'ai une grâce à vous demander.

HÉGION.

Tout ce que vous voudrez, pourvu que ce ne soit rien de contraire à vos promesses.

TYNDARE.

Écoutez, vous le saurez. Je ne vous demande pas que vous me laissiez partir avant le retour de celui que vous chérissez, mais donnez-moi cet esclave *(Philocrates)*, en l'estimant ce qu'il vaut, pour l'envoyer à mon père, afin de payer la rançon de votre fils.

HÉGION.

Point du tout, j'en enverrai plutôt un autre, après que la trève aura été conclue. Vous pourrez le charger auprès de votre père, de toutes vos commissions, et lui donner tous vos ordres.

TYNDARE.

Vous perdrez votre temps, vous ne réussirez à rien, si vous lui envoyez un inconnu. Envoyez-lui cet homme-là ; s'il arrive jusqu'à lui, il négociera très-bien votre affaire. Il n'est personne de plus fidèle, vous ne pouvez choisir personne en qui mon père ait plus de confiance, ni d'esclave qui lui soit plus cher, et auquel il remette plus volontiers votre fils. Ne craignez rien. Je vous réponds, au péril de ma vie, de sa fidélité, je me repose sur son bon naturel, parce qu'il sait les égards que je n'ai cessé de lui témoigner.

HÉGION.

Je l'enverrai donc, si vous le voulez, après l'avoir estimé son prix.

TYNDARUS.

Volo.

Quam citissime potest, tam hoc cedere ad factum volo.

HEGIO.

Num quae causa 'st, quin, si ille huc non redeat, viginti minas

Mihi des pro illo?

TYNDARUS.

Optuma immo.

HEGIO.

Solvite istum nunc jam,

Atque utrumque.

TYNDARUS.

Di tibi omnes omnia optata adferant,

Quom me tanto honorer honestas, quumque ex vinclis eximis.

Hoc quidem haud molestum 'st jam, quod collus collaria caret.

HEGIO.

Quod bonis benefit beneficium, gratia ea gravida 'st bonis.

Nunc tu illum si illo es missurus, dice, demonstra, praecipe,

Quae ad patrem vis nuntiari : vin' vocem huc ad te?

TYNDARUS.

Voca.

TYNDARE.

J'y consens; je veux qu'il conduise l'affaire aussi promptement que possible.

HÉGION.

Ainsi donc, s'il ne revient point, vous vous obligez à me compter pour lui vingt mines?

TYNDARE.

Fort bien.

HÉGION (*à ses gens dans l'intérieur*).

Déliez cet homme; déliez-les tous deux.

TYNDARE.

Puissent les dieux combler vos souhaits pour prix des égards que vous me témoignez, et de la bonté que vous avez de me faire ôter mes chaînes! Je ne suis point fâché d'avoir le cou débarrassé de ce vilain collier.

HÉGION.

Les bienfaits dont on comble les gens de probité, produisent toujours quelque bien. Maintenant vous pouvez envoyer cet homme : apprenez-lui ce qu'il doit faire, donnez-lui vos ordres, recommandez-lui tout ce qu'il est chargé de dire à votre père. Voulez-vous que je l'appelle ici, plus près de vous?

TYNDARE.

Appelez-le.

SCENA III.

HEGIO, PHILOCRATES, TYNDARUS.

HEGIO.

Quae res bene vortat mihi meoque filio
Vobisque : volt te novus herus operam dare
Tuo veteri domino, quod is velit, fideliter.
Nam ego te aestimatum huic dedi viginti minis;
Hic autem te, ait, mittere hinc velle ad patrem.
Meum ut illic redimat filium, mutatio
Inter me atque illum ut nostris fiat filiis.

PHILOCRATES.

Utroque vorsum rectum 'st ingenium meum,
Ad te adque illum : pro rota me uti licet.
Vel ego huc vel illuc vortar, quo imperabitis.

HEGIO.

Tute tibi ea tuopte ingenio prodes plurimum,
Quom servitutem ita fers, ut ferri decet.
Sequere : hem tibi hominem.

TYNDARUS.

Gratiam habeo tibi,
Quom copiam istam mihi et potestatem facis,
Ut ego ad parentes hunc remittam nuntium,

SCÈNE III.

HÉGION, PHILOCRATES, TYNDARE.

HÉGION (*à Tyndare*).

Que la chose tourne bien pour moi, pour mon fils et pour vous! (*A Philocrates.*) Ton nouveau maître te commande d'obéir à ton premier maître et de faire exactement ce qu'il veut. Car je t'ai remis en sa puissance pour le prix de vingt mines d'argent. Son intention est de t'envoyer vers son père, pour l'engager à racheter mon fils, au retour duquel je lui enverrai le sien en échange.

PHILOCRATES.

Je me sens disposé à tout ce que vous exigerez de moi l'un et l'autre. Vous pourrez m'employer comme une roue qui tournera à votre gré, de ce côté-ci ou de celui-là.

HÉGION.

Ton excellent caractère te sert merveilleusement pour supporter la servitude comme il convient. Suis-moi par ici. (*A Tyndare, qu'il prend pour Philocrates.*) Voici votre homme.

TYNDARE.

Je vous ai beaucoup d'obligation, puisque vous me permettez d'envoyer chez mes parents ce messager, afin d'apprendre en détail à mon père la situation dans laquelle je suis.

Qui me quid rerum hic agitem, et quid fieri velim,
Patri meo ordine omnem rem illuc perferat:
Nunc ita convenit inter me atque hunc, Tyndare,
Ut te aestimatum in Alidem mittam ad patrem.
Si non rebitas[1] huc, ut viginti minas
Dem pro te.

PHILOCRATES.

Recte convenisse sentio.
Nam pater exspectat aut me, aut aliquem nuntium,
Qui hinc ad se veniat.

TYNDARUS.

Ergo animum advortas volo,
Quae nuntiare hinc te volo in patriam ad patrem.

PHILOCRATES.

Philocrates, ut adhuc locorum feci, faciam sedulo,
Ut, potissimum quod in rem recte conducat tuam,
Id petam, id persequarque corde et animo atque viribus.

TYNDARUS.

Facis ita, ut te facere oportet: nunc animum advortas volo:
Omnium primum salutem dicito matri et patri,
Et cognatis, et si quem alium benevolentem videris:
Me hic valere et servitutem servire huic homini optumo,
Qui me honore honestiorem semper fecit et facit.

PHILOCRATES.

Istuc ne praecipias: facile memoria memini tamen.

TYNDARUS.

Nam quidem, nisi quod custodem habeo, liberum me
esse arbitror.

et de lui dire ce que je voudrais qu'il fît pour moi. *(A Philocrates.)* Tyndare, il est convenu entre nous deux que je t'enverrai en Élide auprès de mon père, après t'avoir fait estimer. Si tu ne reviens pas ici, je serai tenu à donner vingt mines pour ton rachat.

PHILOCRATES.

Je crois que vous avez pris le bon parti. Car votre père m'attend, ou il compte du moins sur quelques nouvelles de votre part.

TYNDARE.

Je veux donc que tu fasses attention à ce qu'il faudra dire à mon père dès que tu seras arrivé.

PHILOCRATES *(faisant le personnage de Tyndare)*.

Reposez-vous sur mon empressement, Philocrates, je ferai comme j'ai toujours fait pour que tout réussisse à votre gré. Comptez sur moi, je vous servirai de tout mon cœur et de toutes mes forces.

TYNDARE.

Tu ne feras que ton devoir. Écoute-moi maintenant ; tu salueras avant tout de ma part mon père, ma mère, mes parents et ceux que tu reconnaîtras pour être de mes amis : tu les assureras que je me porte bien, que je suis au service du meilleur homme du monde, qui m'a traité et qui me traite de jour en jour avec la plus grande honnêteté.

PHILOCRATES.

Il était inutile de me recommander tout cela. Je m'en serais facilement souvenu moi-même.

TYNDARE.

En vérité je me croirais libre si je n'avais près de moi un

Dicito patri, quo pacto mihi cum hoc convenerit
De hujus filio.

PHILOCRATES.

Quae memini, mora mera 'st monerier.

TYNDARUS.

Ut eum redimat, et remittat nostrum huc amborum vicem.

PHILOCRATES.

Meminero.

HEGIO.

At quam primum poteris, istuc in rem utrique 'st maxume.

PHILOCRATES

Non tuum tu magis videre, quam ille suum gnatum cupit.

HEGIO.

Meus mihi; suus cuique est carus.

PHILOCRATES.

Numquid aliud vis patri
Nuntiari?

TYNDARUS.

Me hic valere, et tute audacter dicito,
Tyndare, inter nos fuisse ingenio haud discordabili,
Neque te commeruisse culpam, neque me advorsatum tibi:
Beneque hero gessisse morem in tantis aerumnis tamen:
Neque med umquam deseruisse te, neque factis, neque fide,
Rebus in dubiis, egenis: haec pater quando sciet,
Tyndare, ut fueris animatus erga suum gnatum atque se,
Numquam erit tam avarus, quin te gratus emittat manu:
Et mea opera, si hinc rebito, faciam ut faciat facilius.

surveillant. Fais connaître à mon père l'arrangement que j'ai pris avec Hégion à l'égard de son fils.

PHILOCRATES.

Vous retardez mon départ, en me rappelant des choses dont je ne puis manquer de me souvenir.

TYNDARE.

Que mon père rachète le fils d'Hégion, et qu'il le renvoie ici afin de nous libérer tous deux.

PHILOCRATES.

J'ai bonne mémoire.

HÉGION.

Surtout beaucoup de diligence et de promptitude. Il est de l'intérêt de l'un et de l'autre que le succès de l'affaire n'éprouve aucun retard.

PHILOCRATES.

Le père de Tyndare ne souhaite pas moins vivement de revoir son fils que vous d'embrasser le vôtre.

HÉGION.

Mon fils m'est bien cher, et chacun aime celui que la nature lui a donné.

PHILOCRATES *(à Tyndare)*.

N'avez-vous rien autre chose à mander à votre père?

TYNDARE.

Assure-le que je suis en bonne santé. Dis-lui sans crainte que nous avons toujours vécu ensemble en bonne intelligence, que nous n'avons eu aucun sujet de nous plaindre l'un de l'autre, que je n'ai pas moins à me louer de ta soumission, que de la fidélité, du zèle et de l'affection avec lesquels tu m'as servi au sein de nos plus grands revers. Tyndare, quand mon père connaîtra ta générosité envers son fils et envers lui-même, il ne sera jamais assez avare pour ne pas t'affran-

Nam tua opera et comitate et virtute et sapientia
Fecisti, ut redire liceat ad parentes denuo,
Quom apud hunc confessus es et genus et divitias meas.
Quo pacto emisisti e vinclis tuum herum, tua sapientia.

PHILOCRATES.

Feci ego ista ut commemoras: et te meminisse id gratum
est mihi.
Merito tibi ea evenerunt a me: nam nunc, Philocrates,
Si ego item memorem quae med erga multa fecisti bene,
Nox diem adimat: nam si servus meus esses, nihilo secius
Mihi obsequiosus semper fuisti.

HEGIO.

Di vostram fidem[2],
Hominum ingenium liberale! ut lacrumas excutiunt mihi!
Videas corde amare inter se: quantis laudibus suum herum
Servus conlaudavit!

PHILOCRATES.

Istic pol haud me centesimam
Partem laudat, quam ipse meritus est, ut laudetur laudibus.

HEGIO.

Ergo quom optume fecisti, nunc adest occasio
Benefacta cumulare, ut erga hunc rem geras fideliter.

PHILOCRATES.

Magis non factum possum velle, quam opera experiar
persequi:
Id ut scias, Jovem supremum testem laudo, Hegio,
Me infidelem non futurum Philocrati.

chir gratuitement. Si d'ailleurs tu me rends à mon père, je contribuerai par mes sollicitations à te faire obtenir plus facilement encore ta liberté ; car c'est à tes soins, à ta complaisance, à ta vertu, à ta sagesse que je devrai mon retour au sein de ma famille, puisque tu as avoué à Hégion quelle était mon origine, quelle était ma fortune. C'est par ce trait de prudence que tu as brisé les fers de ton maître.

PHILOCRATES.

J'ai fait, il est vrai, tout ce que vous dites, et je suis flatté du souvenir que vous en conservez; mais vous en étiez digne à tous égards. Car, maintenant, Philocrates, si je voulais rappeler le bien dont je vous suis redevable, la journée ne suffirait pas. Vous ne m'avez en effet pas moins témoigné de déférence que si vous eussiez été mon esclave.

HÉGION.

Dieux puissants, quels bons naturels! Ils m'attendrissent jusqu'aux larmes. Voyez comme ils s'aiment avec sincérité ; comme cet esclave a comblé son maître des plus grands éloges !

PHILOCRATES.

Ma foi, les louanges qu'il me donne ne sont pas la centième partie de celles qu'il mérite.

HÉGION (*à Philocrates*).

Tu as fort bien agi ; l'occasion se présente d'ajouter à tes bienfaits, en t'acquittant fidèlement de la mission qui t'est confiée.

PHILOCRATES.

Il n'y a que les efforts par lesquels je veux m'assurer du succès, qui puissent égaler l'ardeur que j'ai de vous servir ; et pour vous en convaincre, Hégion, j'en prends à témoin le souverain maître Jupiter, je ne cesserai jamais d'être fidèle à Philocrates.

HEGIO.

Probus es homo.

PHILOCRATES.

Nec me secus umquam ei facturum quidquam, quam memet mihi.

TYNDARUS.

Istaec dicta te experiri et operis et factis volo,
Et quo minus dixi, quam volui de te, animum advortas volo,
Atque horunc verborum causa caveto mihi iratus fuas.
Sed te quaeso, cogitato, hinc mea fide mitti domum
Te aestimatum, et meam esse vitam hic pro te positam pignori.
Ne tu me ignores, quom extemplo meo e conspectu abscesseris;
Quom me servum in servitute pro te hic reliqueris;
Tuque te pro libero esse ducas; pignus deseras:
Neque des operam, pro me ut hujus reducem facias, filium.
Scito te hinc minis viginti aestimatum mittier.
Fac fidelis sis fideli: cave fidem fluxam geras.
Nam pater, scio, faciet, quae illum facere oportet, omnia.
Serva in perpetuum tibi amicum me[3], atque hunc inventum inveni.
Haec per dexteram tuam, te dextera retinens manu,
Obsecro, infidelior mihi ne fuas, quam ego sum tibi.
Tu hoc age: tu mihi herus nunc es: tu patronus: tu pater:
Tibi commendo spes opesque meas.

HÉGION.

Tu es un homme de probité.

PHILOCRATES.

Je jure de ne jamais traiter Philocrates autrement que je ne voudrais me traiter moi-même.

TYNDARE.

J'ai résolu d'éprouver si les œuvres et les faits répondront à tes promesses. J'en ai dit moins de toi que je ne l'aurais voulu; fais-y bien attention et ne t'en fâche pas. Songe, je t'en prie, que je t'envoie chez nous sur parole, que j'ai fait marché de ta personne et que c'est pour toi que je reste en ôtage. Garde-toi de me méconnaître dès que tu m'auras perdu de vue, et de me laisser ici pour l'amour de toi dans la servitude; ne t'imagine pas que tu es libre et ne va pas m'abandonner pour caution, sans te mettre en peine de ramener ici le fils d'Hégion. Songe que ce n'est qu'après avoir promis vingt mines pour ta rançon qu'il m'a été permis de t'envoyer chez mon père. Que ta fidélité réponde à la bonne foi de ton maître; ne lui manque pas de parole. Mon père fera, je le sais, de son côté, tout ce qu'il faut. Regarde-moi toujours comme ton meilleur ami, et mets-toi de plus en plus dans les bonnes grâces d'Hégion. Je t'en conjure par cette main droite que je serre dans la mienne, sois-moi fidèle comme je te le suis. Conduis l'affaire à son terme. Tu es mon maître, mon bienfaiteur et mon père. Je te recommande mes espérances et mes intérêts les plus chers.

PHILOCRATES.

Mandavisti satis.

Satin' habes mandata quae sunt, facta si refero?

TYNDARUS.

Satis.

PHILOCRATES.

Et tua, et tua[4], huc ornatus reveniam ex sententia.

Numquid aliud?

TYNDARUS.

Ut quam primum possis, redeas.

PHILOCRATES.

Res monet.

HEGIO.

Sequere me, viaticum ut dem hinc a trapezita tibi:

Eadem opera a praetore sumam syngraphum.

TYNDARUS.

Quem syngraphum?

HEGIO.

Quem hic ferat secum ad legionem, hinc ire huic ut liceat domum.

Tu intro abi.

TYNDARUS.

Bene ambulato.

PHILOCRATES.

Bene vale.

HEGIO.

Edepol rem meam

Constabilivi, quom illos emi de praeda a quaestoribus.

PHILOCRATES.

Vous me les avez assez recommandées. Ne suffit-il pas que je vous rapporte la nouvelle du bon succès de mes démarches.

TYNDARE.

C'en est assez.

PHILOCRATES.

Je vous promets à tous deux de revenir combler vos désirs. Ne me voulez-vous rien autre chose?

TYNDARE.

Que ton retour soit prompt.

PHILOCRATES.

La chose parle d'elle-même.

HÉGION *(à Philocrates)*.

Suis-moi, afin que je te fasse compter chez le banquier les fonds nécessaires pour ton voyage, et que par le même moyen je prenne pour toi un passeport (1) signé du préteur.

TYNDARE.

Quel passeport?

HÉGION.

Celui dont il doit être porteur pour pouvoir traverser librement l'armée en se rendant chez votre père. *(A Tyndare.)* Pour vous, rentrez.

TYNDARE *(à Philocrates)*.

Bon voyage!

PHILOCRATES.

Portez-vous bien.

HÉGION.

Parbleu! j'ai fait une excellente affaire en achetant ces captifs du butin remis aux questeurs. J'ai, s'il plaît aux

Expedivi ex servitute filium, si dis placet.
At etiam dubitavi hos homines emerem, an non emerem,
diu.
Servate istum sultis intus, servi : ne quoquam pedem
Efferat sine custode : ego adparebo domi,
Ad fratrem modo capteivos alios inviso meos.
Eadem percontabor, ecquis hunc adolescentem noverit.
Sequere tu, te ut amittam, ei rem primum praevorti volo.

dieux, rendu mon fils à la liberté. J'ai néanmoins long-temps balancé si j'acheterais ces captifs, ou si je ne les acheterais pas. *(A ses esclaves.)* Veillez sur cet esclave, et qu'il ne fasse pas un pas sans être accompagné. Je reviendrai à l'instant. Je vais auparavant chez mon frère y visiter mes autres captifs, et m'informer s'il en est parmi eux qui connaissent le jeune homme. *(A Philocrates.)* Suis-moi, afin que je t'expédie ; cela doit passer avant tout.

ACTUS III.

SCENA I.

ERGASILUS.

Miser homo 'st, qui ipse sibi quod edit quaerit, et id aegre invenit:
Sed ille est miserior, qui et aegre quaerit, et nihil invenit.
Ille miserrimus 'st, qui, quom esse cupit, quod edit non habet.
Nam, hercle, ego huic diei, si liceat, oculos effodiam libens,
Ita malignitate oneravit omnes mortales mihi.
Neque jejuniosiorem, neque magis effertum fame
Vidi : nec qui minus procedat, quidquid facere obceperit.
Itaque venter gutturque resident esuriales ferias.
Ilicet parasiticae arti maxumam in malam crucem!
Ita juventus jam ridiculos inopesque ab se segregat.
Nihil morantur jam Laconas imi subsellii viros.
Plagipatidas, quibus sunt verba sine penu et pecunia.
Eos requirunt, qui, libenter quom ederint, reddant domi.
Ipsi opsonant, quae parasitorum ante erat provincia.
Ipsi de foro tam aperto capite ad lenones eunt,
Quam in tribu aperto capite sontes condemnant reos.
Neque ridiculos jam teruncii faciunt : sese omnes amant.
Nam ut dudum hinc abii, adcessi ad adolescentes in foro:

ACTE III.

SCÈNE I.

ERGASILE.

Celui-là est malheureux qui cherche de quoi manger et ne le trouve que difficilement. C'est être encore plus malheureux de chercher péniblement sans rien trouver; mais le plus malheureux est celui que la faim tourmente, et qui n'a rien à mettre sous la dent. Certes j'arracherais de bon cœur les yeux au soleil qui nous éclaire, tant il exerce une influence maligne sur tous ceux à qui je m'adresse aujourd'hui. Je ne vis jamais d'homme dont l'estomac fût aussi affamé ni plus creux que le mien, ni dont les entreprises et les projets aient échoué plus cruellement. Aussi mon ventre et mon gosier se ressentent bien de ces féries consacrées à l'abstinence. Pauvres parasites, vous pouvez tous vous aller pendre, malgré votre art si vanté! la jeunesse de nos jours repousse loin d'elle les diseurs de bons mots qui sont dans le besoin. Elle ne s'embarrasse plus des bouffons du bas-bout (1) qui se laissent souffleter complaisamment, et qui n'ont pour eux que des bons mots et rien dans la bourse. Les jeunes gens ne recherchent plus que ceux qui sont en état de rendre les repas auxquels on les invite. Jusque dans les apprêts, ils ont empiété sur les droits des parasites. Ils vont la tête levée trouver les marchands d'esclaves dans la place publique, aussi effrontément que s'ils allaient juger les coupables de leur tribu. Les diseurs de jolis riens valent moins à leurs

Salvete, inquam : Quo imus una? inquam : ad prandium? atque illi tacent.
Quis ait : huc? aut quis profitetur? inquam : quasi muti silent.
Neque me rident. Ubi coenamus? inquam, atque illi abnuunt.
Dico unum ridiculum dictum de dictis melioribus,
Quibus solebam menstruales epulas ante adipiscier.
Nemo ridet. Scivi extemplo rem de compacto geri.
Ne canem quidem inritatam voluit quisquam imitarier.
Saltem, si non adriderent, dentes ut restringerent.
Abeo ab illis, postquam video me sic ludificarier.
Pergo ad alios, venio ad alios, deinde ad alios : una res.
Omnes compacto rem agunt, quasi in velabro olearii.
Nunc redeo inde, quoniam me ibi video ludificarier.
Item alii parasiti frustra obambulabant in foro.
Nunc barbarica lege certum 'st jus meum omne persequi.
Qui concilium iniere, quo nos victu et vita prohibeant.
His diem dicam, inrogabo mulctam : ut mihi coenas decem
Meo arbitratu dent, quom cara annona sit : sic egero.
Nunc ibo ad portum hinc : est illic mihi una spes coenatica :
Si ea decolabit, redibo huc ad senem, ad coenam asperam.

yeux qu'une obole. On n'aime plus que soi. Depuis que je suis parti d'ici, j'aborde plusieurs jeunes gens sur la place publique. Je vous salue, leur ai-je dit : où allons-nous dîner ensemble? Point de réponse. Quoi! pas un ne dira, venez chez moi? Ils restent muets, et ne daignent pas même sourire à ma demande. Où souperons-nous, répétai-je aussitôt? Un signe de tête m'annonce que je n'ai rien à prétendre. J'ai recours à l'un de ces meilleurs contes, qui tant de fois m'avaient procuré de bonnes aubaines dans les festins du mois (2); on m'écoute avec la plus grande indifférence. A l'instant j'apprends qu'on a lié une autre partie, ou formé un tout autre projet. Pas un n'a même voulu imiter une chienne, qui, quand elle se fâche, laisse voir ses grosses dents. Du moins s'ils ne voulaient pas rire, que ne montraient-ils comme elle le bout des dents? Je vais de l'un à l'autre, puis encore à d'autres. Partout je reçois le même accueil; ils semblent s'entendre contre moi, comme des marchands d'huile sur le quai de Vélabre (3). Je les ai plantés là, ne pouvant plus douter qu'ils se moquaient de moi. D'autres parasites se promenaient sur la place et n'étaient pas mieux accueillis. J'établirai donc mon droit sur la loi romaine (4). Ceux qui ont tenu conseil pour nous priver de la nourriture et du vêtement, je les ajournerai; j'exigerai de gros intérêts; les vivres étant d'une cherté exorbitante, je les ferai condamner à me donner dix soupers à discrétion. Voilà le plus sage parti; maintenant, je retourne sur le port. C'est le seul endroit qui m'offre l'espoir de rencontrer un bon souper. Si je me vois encore frustré, notre vieillard est ma dernière ressource; je prendrai le souper qu'il me donnera, dût-il être bien maigre.

SCENA II.

HEGIO, ARISTOPHONTES.

HEGIO.

Quid est suavius, quam bene rem gerere bono publico? sicut ego feci heri;
Quom emi hosce homines. Ubi quisque vident, eunt obviam,
Gratulanturque eam rem: ita me miserum restitando
Retinendoque lassum reddiderunt.
Vix ex gratulando miser jam eminebam.
Tandem abii ad praetorem: ibi vix requievi: rogo syngraphum:
Datur mihi: illico dedi Tyndaro: ille abiit domum.
Inde illico revortor domum; postquam id actum est, eo;
Protenus ad fratrem inde abii, mei ubi sunt alii capteivi;
Rogo, Philocratem ex Alide ecquis omnium noverit?
Tandem hic exclamat, eum sibi esse sodalem: dico esse eum
Apud me: hic extemplo orat obsecratque, eum sibi ut liceat
Videre: jussi illico hunc exsolvi. Nunc tu sequere me,
Ut, quod me oravisti, inpetres, eum hominem ut convenias.

SCÈNE II.

HÉGION, ARISTOPHONTES.

HÉGION.

Est-il rien de plus doux que de réussir dans ses affaires en travaillant en même temps au bien public, comme je le fis hier en achetant ces captifs ? Tous ceux qui m'aperçoivent viennent à ma rencontre et s'empressent de m'en complimenter. On m'arrête, on me retient ; en vérité je n'en puis plus, et j'ai eu beaucoup de peine à me dérober à leurs félicitations. J'arrive enfin chez le préteur où je me suis un moment reposé ; je demande un passeport, on me l'accorde ; je le remets à Tyndare qui prend de suite le chemin de son pays. Cette affaire une fois terminée, je me suis promptement rendu chez mon frère où sont tous mes autres esclaves. J'ai demandé s'il se trouvait entre eux quelqu'un d'Élée qui connût Philocrates. Celui-ci *(Aristophontes)* m'assure qu'ils sont compagnons. Je lui dis que ce Philocrates est chez moi. Il me prie, il me supplie de lui accorder la permission de venir le voir. J'ai commandé qu'on lui ôtât ses chaînes. *(A l'esclave.)* Suis-moi donc, puisque tu me témoignes une si grande envie de voir ton ami.

SCENA III.

TYNDARUS.

Nunc illud est, quom me fuisse, quam esse, nimio mavelim:
Nunc spes, opes auxiliaque a me segregant, spernuntque se.
Hic ille 'st dies, quom nulla vitae meae salus sperabilis est:
Neque exsilium exitio 'st; neque adeo spes, quae mihi
hunc abspellat metum:
Nec mendaciis subdolis mihi usquam mantellum est meis:
Nec sycophantiis, nec fucis ullum mantellum obviam est.
Neque deprecatio perfidiis meis, nec malefactis fuga est.
Nec confidentiae usquam hospitium est, nec diverticu-
lum dolis.
Operta quae fuere, aperta sunt: patent praestigiae.
Omnis res palam 'st: neque de hac re negotium 'st, quin
male
Obcidam, obpetamque pestem, heri vicem meamque.
Perdidit me Aristophontes hic, qui intro venit modo.
Is me novit: is sodalis Philocrati et cognatus est.
Neque jam Salus servare, si volt, me potest: nec copia 'st:
Nisi si aliquam corde machinor astutiam.
Quam, malum! quid machiner? quid comminiscar?
maxumas
Nugas ineptiasque incipisso: haereo.

SCÈNE III.

TYNDARE.

J'AI maintenant un puissant motif de préférer la mort à la vie. L'espérance, les secours et les moyens m'abandonnent à la fois. Ce jour est pour moi le plus malheureux jour; il ne me reste aucun espoir de salut. Point de retraite où je puisse échapper au malheur dont je suis menacé; tout redouble la crainte qui m'agite. Mes mensonges, mes ruses, mes fourberies vont être à découvert; pas de manteau qui puisse cacher mes perfidies; elles sont sans excuse. La fuite ne saurait me dérober au châtiment que j'ai mérité. Je ne parviendrai jamais à me tirer de cet embarras funeste. Tout est découvert, les prestiges sont dissipés, notre secret est connu, et la chose prend une si mauvaise tournure, que je n'ai plus qu'à me jeter tête baissée dans l'abyme où ma fortune et celle de mon maître m'entraînent. Aristophontes, qui vient d'entrer là-dedans, m'a perdu. Il me connaît, il est l'ami, le parent de Philocrates. Ma disgrâce est infaillible. La déesse Salus ne pourrait elle-même, quand elle le voudrait, me tirer de ce mauvais pas. Je ne puis en réchapper, si mon esprit ne me suggère quelque ruse nouvelle. Mais hélas! à quelle ruse avoir recours? Que deviendrai-je? Je ne ferai que des sottises ou des inepties. Me voilà pris.

SCENA IV.

HEGIO, TYNDARUS, ARISTOPHONTES.

HEGIO.

Quo illum nunc hominem proripuisse foras se dicam ex
aedibus ?

TYNDARUS.

Nunc enim vero ego obcidi; eunt ad te hostes, Tyndare!
quid loquar?
Quid fabulabor? quid negabo? aut quid fatebor? mihi
Res omnis in incerto sita est: quid rebus confidam meis?
Utinam te di prius perderent, quam periisti e patria tua,
Aristophontes, qui ex parata re imparatam omnem facis.
Obcisa est haec res, nisi reperio atrocem mihi aliquam
astutiam.

HEGIO.

Sequere: hem tibi hominem, adi, atque adloquere.

TYNDARUS.

Quis homo est me hominum miserior ?

ARISTOPHONTES.

Quid istuc est, quod meos te dicam fugitare oculos, Tyndare ?
Proque ignoto me adspernari, quasi me numquam noveris?
Equidem tam sum servus, quam tu; et si ego domi liber fui,
Tu usque a puero servitutem servivisti in Alide.

SCÈNE IV.

HÉGION, TYNDARE, ARISTOPHONTES.

HÉGION.

Cet homme n'est plus au logis. Où le trouverai-je à présent?

TYNDARE *(à part)*.

Je suis perdu! Pauvre Tyndare! les ennemis vont t'assaillir. Que dire? que vais-je leur conter? que dois-je nier? que faut-il avouer? La chose est très-embarrassante. Les dieux auraient dû te priver de la vie, plutôt que de t'avoir enlevé à ta patrie, maladroit Aristophontes, qui viens, sans y penser, renverser tous nos projets. Ils seront superflus, si je ne trouve quelque expédient extraordinaire.

HÉGION *(à Aristophontes)*.

Suis-moi; voilà ton homme. Tu peux l'aborder et lui parler.

TYNDARE *(à part)*.

Est-il de mortel plus malheureux que moi?

(Il tourne le dos à Aristophontes.)

ARISTOPHONTES.

Eh quoi! Tyndare, tu sembles éviter mes regards. Pourquoi me traiter avec cet air de mépris, comme un inconnu que tu n'aurais jamais vu? Je suis, à la vérité, esclave ainsi que toi, quoique pourtant né de condition libre, tandis que tu as été esclave en Élide, dès la plus tendre enfance.

HEGIO.

Edepol minime miror, si te fugitat aut oculos tuos,
Aut si te odit, qui istum adpelles Tyndarum pro Philocrate.

TYNDARUS.

Hegio, hic homo rabiosus habitus est in Alide.
Ne tu, quod istic fabuletur, aures immittas tuas;
Nam istic hastis insectatus est domi matrem et patrem.
Et illic isti, qui sputatur, morbus interdum venit.
Proin' tu ab istoc procul recedas.

HEGIO.

Ultro istum a me!

ARISTOPHONTES.

Ain' verbero.
Me rabiosum? atque insectatum esse hastis meum memoras patrem?
Et eum morbum mihi esse, ut qui me opus sit insputarier?

HEGIO.

Ne verere: multos iste morbus homines macerat,
Quibus insputari saluti fuit.

TYNDARUS.

Atque Aliis profuit.

ARISTOPHONTES.

Quid tu autem etiam huic credis?

HEGIO.

Quid ego credam huic?

ARISTOPHONTES.

Insanum esse me.

HÉGION.

Certes, je ne suis point surpris de ce qu'il se dérobe à ta vue, de ce qu'il te reçoit avec froideur, puisque tu donnes à Philocrates le nom de Tyndare.

TYNDARE.

Hégion, cet homme passe en Élide pour être attaqué d'une espèce de rage. Gardez-vous de prêter l'oreille à ce qu'il dit, car il a poursuivi son père et sa mère une pique à la main pour les tuer. Il est sujet à une maladie qui fait cracher (1), quand on rencontre ceux qui en sont atteints. Ses accès le reprennent de temps en temps; c'est pourquoi je vous conseille de vous éloigner de lui.

HÉGION.

Faites-le retirer.

ARISTOPHONTES.

Quoi, fripon, tu dis que je suis enragé? que j'ai poursuivi mon père à coups de pique? que je suis sujet à tomber d'un mal qui fait cracher ceux qui me rencontrent.

HÉGION.

Il n'en faut point rougir. Bien des gens ressentent les mêmes atteintes, et la salivation leur est souvent salutaire.

TYNDARE.

On la regarde en Élide comme très-salutaire.

ARISTOPHONTES.

Comment! vous le croyez!

HÉGION.

Qu'est-ce que je crois?

ARISTOPHONTES.

Que je suis fou.

TYNDARUS.

Viden' tu hunc, quam inimico voltu intuetur, concedi optumum 'st.
Hegio, fit quod tibi ego dixi: gliscit rabies: cave tibi.

HEGIO.

Credidi esse insanum extemplo, ubi te adpellavit Tyndarum.

TYNDARUS.

Quin suum ipse interdum ignorat nomen, neque scit qui siet.

HEGIO.

At etiam te suum sodalem esse aiebat.

TYNDARUS.

Haud vidi magis:
Et quidem Alcmaeo atque Orestes et Lycurgus postea
Una opera mihi sunt sodales, qua iste.

ARISTOPHONTES.

At etiam, furcifer,
Male mihi loqui audes? non ego te novi?

HEGIO.

Pol planum id quidem est
Non novisse, qui istunc adpelles Tyndarum pro Philocrate.
Quem vides, eum ignoras: illum nominas, quem non vides.

ARISTOPHONTES.

Immo iste eum sese ait, qui non est, esse: et qui vero est, negat.

TYNDARUS.

Tu enim repertus, Philocratem qui superes veriverbio!

ARISTOPHONTES.

Pol, ego ut rem video, tu inventus, vera vanitudine
Qui convincas: sed quaeso, hercle, agedum adspice ad me.

TYNDARE.

Voyez-vous son regard plein de fureur? Le mieux est de vous retirer. Hégion, ce que je vous ai dit arrive. L'accès de sa rage va commencer. Prenez garde à vous.

HÉGION.

J'ai cru qu'il était fou, dès l'instant qu'il vous a nommé Tyndare.

TYNDARE.

Il lui arrive d'ignorer son propre nom, et de ne plus savoir ce qu'il est.

HÉGION.

Il se disait même votre ami.

TYNDARE.

Rien n'est plus vrai. Il est mon ami, comme le seraient, Alcméon, Oreste et Lycurgue (2).

ARISTOPHONTES.

Quoi, pendart, tu oses encore me calomnier! Tu prétends que je ne te connais point.

HÉGION.

Eh vraiment, il est clair que tu ne le connais point, puisque tu donnes à Philocrates le nom de Tyndare. Tu méconnais celui que tu vois, et tu nommes celui qui est absent.

ARISTOPHONTES.

Point du tout. C'est lui qui se dit être ce qu'il n'est pas, et qui nie ce qu'il est en effet.

TYNDARE.

Tu viens là fort à propos pour supplanter Philocrates par ta véridicité.

ARISTOPHONTES.

Ma foi, comme j'envisage la chose, c'est bien toi dont les fourberies l'emportent sur la vérité. Parbleu! regarde-moi, je t'en prie.

TYNDARUS.

Hem!

ARISTOPHONTES.

Dic modo, te negas Tyndarum esse?

TYNDARUS.

Nego inquam.

ARISTOPHONTES.

Tun' te Philocratem esse ais?

TYNDARUS.

Ego inquam.

ARISTOPHONTES.

Tune huic credis?

HEGIO.

Plus quidem, quam tibi aut mihi.

Nam ille quidem, quem tu hunc memoras esse, hodie hinc abiit Alidem

Ad patrem hujus.

ARISTOPHONTES.

Quem patrem, qui servus est?

TYNDARUS.

Et tu quidem

Servus, et liber fuisti, et ego me confido fore;

Si hujus huc reconciliasso in libertatem filium.

ARISTOPHONTES.

Quid ais, furcifer! tun' te gnatum memoras liberum?

TYNDARUS.

Non equidem me liberum, sed Philocratem esse aio[1].

TYNDARE.

Hé bien ?

ARISTOPHONTES.

Tu n'es pas Tyndare ? oses-tu le nier ?

TYNDARE.

Oui, je le nie.

ARISTOPHONTES.

Dis-tu que tu es Philocrates ?

TYNDARE.

Oui, je le soutiens.

ARISTOPHONTES (*à Hégion*).

Vous le croyez ?

HÉGION.

Plus que vous et plus que moi-même ; car celui avec lequel vous le confondez aujourd'hui, est retourné en Élide chez le père de Philocrates.

ARISTOPHONTES.

Se peut-il, auprès de son père ! N'est-ce pas un esclave (3) ?

TYNDARE.

Toi-même tu es esclave, quoique tu aies été libre ; j'espère aussi recouvrer la liberté, si je parviens à la rendre au fils d'Hégion.

ARISTOPHONTES.

Que dis-tu là coquin ? Toi ? tu te vantes d'être né libre

TYNDARE.

Je ne dis point que je suis libre, mais Philocrates.

ARISTOPHONTES.

Quid est?
Ut scelestus, Hegio, nunc is te ludos facit!
Nam is est servus ipse, neque praeter se umquam ei servus fuit.

TYNDARUS.

Quia tute ipse eges in patria nec tibi, qui vivas, domi 'st,
Omneis inveniri similes tibi vis: non mirum facis.
Est miserorum, ut malevolentes sint atque invideant bonis.

ARISTOPHONTES.

Hegio, vide sis, ne quid tu huic temere insistas credere.
Atque ut perspicio, profecto jam aliquid pugnae edidit.
Filium tuum quod redimere se ait, id neutiquam mihi placet.

TYNDARUS.

Scio te id nolle fieri: efficiam tamen ego id, si di adjuvant.
Illum restituam huic, hic autem in Alidem me meo patri.
Propterea ad patrem hinc amisi Tyndarum.

ARISTOPHONTES.

Quin tute is es:
Neque praeter te in Alide ullus servus istoc nomine est.

TYNDARUS.

Pergin' servom me exprobrare esse, id quod vi hostili obtigit?

ARISTOPHONTES.

Enimvero jam nequeo contineri.

ARISTOPHONTES.

Que dit-il ? Hégion, comme le fourbe se rit de vous ! Il est esclave, et n'a jamais eu à son service d'autre esclave que lui-même.

TYNDARE.

Parce que, dans ton pays, tu vis dans la pauvreté, que tu n'a pas de quoi te nourrir ni même où te loger; tu veux que tout le monde te ressemble. Je n'en suis pas surpris, les misérables de ta sorte sont toujours malveillants ou envieux.

ARISTOPHONTES.

Hégion, gardez-vous de l'en croire trop légèrement. Je commence à soupçonner qu'il médite un exploit digne de lui. Il se glorifie de racheter votre fils, cela ne me plaît pas.

TYNDARE.

Je n'ai pas de peine à t'en croire. J'ose pourtant me promettre un heureux succès, si les dieux nous sont propices. Je ferai revenir ici le fils d'Hégion qui, de son côté, doit me renvoyer en Élide chez mon père, auprès duquel je viens de dépêcher Tyndare, pour négocier cette affaire.

ARISTOPHONTES.

Eh ! ce Tyndare, c'est toi-même. Il n'y a point en Élide d'autre esclave que toi qui porte ce nom-là.

TYNDARE.

Tu continues de me reprocher l'esclavage où le sort des combats m'a fait tomber.

ARISTOPHONTES.

En vérité, je ne puis plus me contenir.

TYNDARUS.

Heus audin' quid ait? quin fugis?
Jam illic hic nos insectabit lapidibus, nisi illum jubes
Comprehendi.

ARISTOPHONTES.

Crucior.

TYNDARUS.

Ardent oculi; fune opu'st, Hegio.
Viden' tu illi maculari corpus totum maculis luridis?
Atra bilis agitat hominem!

ARISTOPHONTES.

At pol te, si hic sapiat senex,
Atra pix agitet apud carnificem, tuoque capiti inluceat.

TYNDARUS.

Jam deliramenta loquitur: larvae stimulant virum.

HEGIO.

Quid? quid si hunc comprehendi jusserim?

TYNDARUS.

Sapias magis.

ARISTOPHONTES.

Crucior lapidem non habere me, ut illi mastigiae
Cerebrum excutiam, qui me insanum verbis concinnat suis.

TYNDARUS.

Audin' lapidem quaeritare?

ARISTOPHONTES.

Solus te solum volo,
Hegio.

TYNDARE (*à Hégion*).

Ho! vous l'entendez? Fuyez, il en est temps; si vous ne le faites lier, il va nous jeter des pierres.

ARISTOPHONTES.

J'enrage.

TYNDARE.

Ses yeux s'enflamment de colère. Hégion, il faut une corde pour le garotter. Voyez-vous ces taches livides qui couvrent tout son corps? La bile noire le tourmente.

ARISTOPHONTES.

Pour toi, coquin, si ce vieillard est sage, tu seras encore plus tourmenté, quand les mains du bourreau feront luire la poix ardente sur ta tête.

TYNDARE.

Il extravague déjà: Les furies l'agitent cruellement.

HÉGION.

Quoi? ne faut-il pas le lier?

TYNDARE.

Vous n'avez rien de mieux à faire.

ARISTOPHONTES.

J'enrage de ne pas avoir une pierre pour en fendre la tête à ce scélérat, qui s'obstine à prouver que je suis fou.

TYNDARE.

N'entendez-vous pas qu'il demande une pierre?

ARISTOPHONTES.

Hégion, j'aurais un mot à vous dire en secret.

HEGIO.

Istinc loquere, si quid vis, procul tamen audiam.

TYNDARUS.

Namque edepol si adbites propius, os denasabit tibi
Mordicus.

ARISTOPHONTES.

Neque pol me insanum, Hegio, esse creduis,
Neque fuisse umquam, neque esse morbum quem istic
autumat.
Verum si quid metuis a me, jube me vinciri: volo,
Dum istic itidem vinciatur.

TYNDARUS.

Immo enim vero, Hegio,
Istic, qui volt, vinciatur.

ARISTOPHONTES.

Tace modo: ego te, Philocrates
False, faciam, ut verus hodie reperiare Tyndarus.
Quid mi abnutas?

TYNDARUS.

Tibi ego abnuto? quid agat, si absis longius?

HEGIO.

Quid ais? quid si adeam hunc insanum?

TYNDARUS.

Nugas ludificabitur,
Garriet quod neque pes umquam, neque caput com-
pareat.
Ornamenta absunt; Ajacem, hunc quum vides, ipsum
vides.

HÉGION.

Parle de là où tu es, si tu veux. Je t'écouterai de loin.

TYNDARE.

Oui, car si vous vous approchez de plus près, il vous mordera et vous arrachera le nez.

ARISTOPHONTES.

Hégion, ne croyez pas que je sois fou ; je jouis de mon bon sens, et je ne fus jamais attaqué de folie comme il le dit. Mais si vous craignez quelque chose de ma part, faites-moi lier, je le veux bien, pourvu que vous vous assuriez aussi de sa personne.

TYNDARE.

Il a raison. Ordonnez qu'on le lie, puisque tel est son caprice.

ARISTOPHONTES.

Tais-toi maintenant, faux Philocrates, je ferai en sorte aujourd'hui que l'on te reconnaîtra pour être le vrai Tyndare. Pourquoi me fais-tu des signes ?

TYNDARE.

Moi ? *(A Hégion.)* De quoi ne serait-il pas capable, si vous étiez plus loin ?

HÉGION.

Mais qu'en dites-vous ? si je m'en approchais.

TYNDARE.

N'en attendez que des extravagances, des propos qui n'auront aucune suite. S'il avait le costume d'Ajax, on le prendrait pour Ajax lui-même.

HEGIO.

Nihil facio, tamen adibo.

TYNDARUS.

Nunc ego omnino obcidi.

Nunc ego inter sacrum saxumque sto; nec, quid faciam, scio.

HEGIO.

Do tibi operam, Aristophontes, si quid est, quod me velis.

ARISTOPHONTES.

Ex me audibis vera[2], quae nunc falsa opinare, Hegio.
Sed hoc primum me expurgare tibi volo, me insaniam
Neque tenere, neque mi esse ullum morbum, nisi quod servio.
At ita me rex deorum atque hominum faxit patriae compotem,
Ut istic Philocrates non magis est, quam aut ego, aut tu.

HEGIO.

Eho! dic mihi,
Quis igitur ille est?

ARISTOPHONTES.

Quem dudum dixi a principio tibi.
Hoc, si secus reperies, nullam causam dico, quin mihi
Et parentum et libertatis apud te deliquio siet.

HEGIO.

Quid tu ais?

TYNDARUS.

Me tuum esse servum, et te meum herum.

HEGIO.

Haud istuc rogo.
Fuistin' liber?

HÉGION.

Je n'en fais aucun cas; cependant je m'approcherai de lui.

TYNDARE *(à part)*.

Allons, je ne sais plus que résoudre. Me voilà placé entre la pierre et la victime (4).

HÉGION.

Aristophontes, explique-toi, je suis disposé à t'écouter.

ARISTOPHONTES.

Hégion, vous n'entendrez de moi que la vérité, et je détruirai les mensonges auxquels vous ajoutez foi. Je me justifierai d'abord du reproche de folie, et je veux vous démontrer que je n'éprouve d'autre mal que celui d'être esclave. Mais que le roi des dieux et des hommes ne me permette jamais de revoir ma patrie, s'il n'est pas vrai que celui-là n'est pas plus Philocrates que nous ne le sommes vous ou moi.

HÉGION.

Qui donc est-il?

ARISTOPHONTES.

Il est ce que je vous ai dit d'abord. Si vous trouvez qu'il en soit autrement, je renonce au droit de me plaindre d'avoir perdu la liberté, et d'être éloigné de mes parents.

HÉGION *(à Tyndare)*.

Qu'en dites-vous?

TYNDARE.

Que je suis votre esclave et que vous êtes mon maître.

HÉGION.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Avez-vous été de condition libre?

TYNDARUS.

Fui.

ARISTOPHONTES.

Enimvero non fuit, nugas agit.

TYNDARUS.

Qui tu scis? an tu fortasse fuisti meae matri obstetrix,
Qui id tam audacter dicere audes?

ARISTOPHONTES.

Puerum te vidi puer.

TYNDARUS.

At ego te video major majorem. Hem rursum tibi!
Meam rem non cures, si recte facias: num ego curo tuam?

HEGIO.

Fuitne huic pater Thesaurochrysonicochrysides?

ARISTOPHONES.

Non fuit: neque ego istuc nomen umquam audivi ante
hunc diem.
Philocrati Theodoromedes fuit pater.

TYNDARUS.

Pereo probe.
Quin quiescis dierectum cor meum[3]! i, ac suspende te.
Tu subsultas, ego miser vix adsto prae formidine.

HEGIO.

Satin' istuc mihi exquisitum est fuisse hunc servum in
Alide?
Neque esse hunc Philocratem?

ARISTOPHONTES.

Tam satis, quam numquam hoc invenies secus.
Sed, ubi is nunc est?

TYNDARE.

Je suis né libre.

ARISTOPHONTES.

Cela est faux ; il vous en impose.

TYNDARE.

Qu'en sais-tu ? Serais-tu par hasard la sage-femme de ma mère ? Pourquoi parles-tu avec tant d'assurance ?

ARISTOPHONTES.

Je t'ai vu tout petit, n'étant moi-même qu'un enfant.

TYNDARE.

Pour moi qui suis plus grand, je vois que tu es grand garçon. Au reste, je te le répète, si tu veux m'en croire, ne te mêle pas plus de mes affaires que je ne veux me mêler des tiennes

HÉGION *(à Aristophontes).*

Son père se nommait-il Thésaurochrysonicochrysides.

ARISTOPHONTES.

Point du tout. Ce nom m'est absolument inconnu ; le père de Philocrates se nommait Théodoromèdes.

TYNDARE *(à part).*

Me voilà perdu à jamais ? O mon cœur, fends-toi donc ou cesse de palpiter. Tu tressailles quand la peur me permet à peine de me soutenir.

HÉGION.

Suis-je suffisamment assuré que celui-ci ne cessa d'être esclave en Élide, et qu'il n'est pas Philocrates ?

ARISTOPHONTES.

Assez pour ne jamais pouvoir acquérir la preuve du contraire. Mais où se trouve maintenant Philocrates ?

HEGIO.

Ubi ego minime, atque ipsus se volt maxume.
Tum igitur ego deruncinatus, deartuatus sum miser
Hujus scelesti technis; qui me, ut lubitum est, ductavit dolis.
Sed vide sis.

ARISTOPHONTES.

Quin exploratum dico et provisum hoc tibi.

HEGIO.

Certon'?

ARISTOPHONTES.

Quin nihil, inquam, invenies magis hoc certo certius.
Philocrates jam inde usque amicus fuit mihi a puero puer.

HEGIO.

Sed qua facie est tuus sodalis Philocrates?

ARISTOPHONTES.

Dicam tibi:
Macilento ore, naso acuto, corpore albo, et oculis nigris.
Subrufus aliquantum, crispus, cincinnatus.

HEGIO.

Convenit.

TYNDARUS.

Ut quidem, hercle, in medium ego hodie pessume processerim.
Vae illis virgis miseris, quae hodie in tergo morientur meo.

HEGIO.

Verba mihi data esse video.

HÉGION.

Il est où je voudrais qu'il ne fût pas, et où certes il se plaît le mieux du monde. Malheureux que je suis, me voilà complètement dupe des fourberies de ce scélérat! Il m'a mené avec ses ruses comme il a voulu. Mais, pour vous, gardez-vous de m'en faire accroire.

ARISTOPHONTES.

Je ne vous ai rien dit que de vrai et dont vous ne puissiez acquérir la certitude.

HÉGION.

Vous ne me trompez point.

ARISTOPHONTES.

Il ne doit plus vous rester de doutes. Rien n'est plus vrai, vous dis-je. Philocrates est mon ami dès l'enfance.

HÉGION.

Mais quels sont les traits de votre ami Philocrates.

ARISTOPHONTES.

Je vous le dirai. Il a le visage maigre, le nez pointu, la peau blanche, les yeux noirs, les cheveux tirant sur le roux, crépus et naturellement bouclés.

HÉGION.

C'est bien lui.

TYNDARE.

Je me suis mis là dans un cruel embarras. Malheur à vous, pauvres verges, qu'on va mettre en pièces sur mon dos!

HÉGION.

Je vois comme on m'a trompé.

TYNDARUS.

Quid cessatis compedes
Currere ad me, meaque amplecti crura, ut vos custodiam?

HEGIO.

Satin' me illi hodie scelesti capti ceperunt dolo?
Illic servum se adsimilabat, hic sese autem liberum.
Nucleum amisi, reliquit pigneri putamina.
Ita mihi stolido sursum vorsum os sublevere offuciis.
Hic quidem me numquam inridebit. Colaphe, Cordalio, Corax,
Ite istinc, atque efferte lora.

LORARIUS.

Num lignatum mittimur?

SCENA V.

HEGIO, TYNDARUS, ARISTOPHONTES, LORARII.

HEGIO.

Injicite huic manicas mastigiae

TYNDARUS.

Quid hoc est negoti, quid ego deliqui?

HEGIO.

Rogas?
Sator sartorque scelerum, et messor maxume.

TYNDARE *(à part).*

Que n'accourez-vous, chères entraves? que ne venez-vous embrasser mes jambes, afin que je vous prenne sous ma garde?

HÉGION.

Ces deux coquins m'ont-ils assez joué? Celui qui m'a quitté se disait esclave, et celui-ci feignait d'être libre. Ils ont mangé la noix, il ne me reste que l'écaille. J'ai été assez sot pour donner dans le piége. *(En regardant Tyndare.)* Celui-ci ne se moquera plus de moi. Holà! Ascalaphe, Cordalion, Corax. Allons, apportez courroies.

UN DES CORRECTEURS *(dans l'intérieur).*

Nous envoie-t-on faire des fagots?

SCÈNE V.

HÉGION, TYNDARE, ARISTOPHONTES, LES CORRECTEURS.

HÉGION.

Mettez vite les menottes à ce maraud.

TYNDARE.

A quoi bon? quel mal ai-je fait?

HÉGION.

Tu le demandes? semeur, sarcleur et moissonneur d'im postures.

TYNDARUS.

Non occatorem dicere audebas prius?
Nam semper occant prius, quam sarriunt rustici.

HEGIO.

At ut confidenter mihi contra adstitit!

TYNDARUS.

Decet innocentem servum atque innoxium
Confidentem esse suum apud herum potissimum.

HEGIO.

Adstringite isti sultis vehementer manus.

TYNDARUS.

Tuus sum, tuas quidem vel praecidi jube.
Sed quid negoti 'st, quamobrem subcenses mihi?

HEGIO.

Quia me meamque rem, quod in te uno fuit,
Tuis scelestis falsidicis fallaciis
Delaceravisti, deartuavistique opes,
Confecisti omnes res ac rationes meas[3].
Ita mi exemisti Philocratem fallaciis.
Illum esse servom credidi, te liberum;
Ita vósmet aiebatis, itaque nomina
Inter vos permutastis.

TYNDARUS.

Fateor, omnia
Facta esse ita, ut tu dicis, et fallaciis
Abiisse eum abs te, mea opera atque astutia:
An, obsecro hercle te, id nunc subcenses mihi?

HEGIO.

At cum cruciatu maxumo id factum 'st tuo.

TYNDARE.

Pourquoi ne pas aussi m'appeler herseur ? car les laboureurs hersen toujours avant que de sarcler.

HÉGION.

Mais voyez un peu avec quelle effronterie il ose me répondre.

TYNDARE.

Un serviteur innocent, et qui n'a rien à se reprocher, ne doit-il pas parler à son maître avec confiance ?

HÉGION.

Serrez-lui les mains bien étroitement.

TYNDARE.

Je vous appartiens tout entier; il ne tient qu'à vous de les faire couper. Mais que vous revient-il d'être irrité contre moi ?

HÉGION.

Parce qu'ayant mis en toi toute ma confiance, tes impostures, tes mensonges ont renversé mes projets, ruiné mes affaires, déchiré mon cœur et déconcerté tous mes plans. Ainsi, par tes fourberies, tu m'as enlevé Philocrates. Je l'ai cru esclave et toi libre, tant vous avez eu de finesse en changeant de nom l'un et l'autre.

TYNDARE.

J'avoue que les choses se sont passées comme vous le dites ; j'avoue que mes ruses, mes soins et mes mensonges ont facilité l'évasion de Philocrates ; mais, en vérité, y a-t-il là de quoi vous mettre en colère contre moi ?

HÉGION.

Tout ce qui s'est fait te coûtera cher.

TYNDARUS.

Dum ne ob malefacta peream, parvi aestimo.
Si ergo hic peribo, ast ille ut dixit, non redit:
At erit mihi hoc factum mortuo memorabile;
Meum herum captum ex servitute, atque hostibus
Reducem fecisse liberum in patriam ad patrem,
Meumque potius me caput periculo
Praeoptavisse, quam is periret, ponere.

HEGIO.

Facito ergo ut Acherunti clueas gloria.

TYNDARUS.

Qui per virtutem peritat, non interit.

HEGIO.

Quando ego te exemplis excruciavero pessumis,
Atque ob sutelas tuas te morti misero,
Vel te interisse, vel perisse praedicent,
Dum pereas, nihil interduo, dicant vivere.

TYNDARUS.

Pol si istuc faxis, haud sine poena feceris,
Si ille huc redibit, sicut confido adfore.

ARISTOPHONTES.

Pro di immortales! nunc ego teneo : nunc scio
Quid sit hoc negoti : meus sodalis Philocrates
In libertate est ad patrem, in patria: bene est:
Nec est quisquam mihi, aeque melius cui velim.
Sed hoc mihi aegre 'st, me huic dedisse operam malam,
Qui nunc propter me meaque verba vinctus est.

TYNDARE.

Je compte pour peu de chose le danger, pourvu que je ne périsse point pour être devenu criminel. Si je meurs ici et si Philocrates ne revient pas comme il me l'a promis, du moins j'aurai fait une action mémorable, en arrachant mon maître à la servitude et à ses ennemis, en le rendant à la liberté, à sa patrie, à son père, en préférant d'exposer mes jours plutôt que de consentir à le voir périr.

HÉGION.

Fais donc en sorte d'en recueillir la gloire sur les bords de l'Achéron.

TYNDARE.

Celui-là ne périt point, qui meurt victime de son courage.

HÉGION.

Mais lorsque pour servir d'exemple je te livrerai aux tourments les plus affreux, et que, pour prix de tes ruses, je t'aurai envoyé au supplice, que l'on dise alors que ta mort est glorieuse, que tu ne périras point, que tu vivras encore, peu m'importe.

TYNDARE.

Si vous en agissez ainsi, et que mon maître revienne comme je l'espère, j'en prends Pollux à témoin, vous vous en repentirez.

ARISTOPHONTES.

Dieux immortels! j'ai pénétré le mystère, je sais tout. Mon ami Philocrates est maintenant dans sa patrie, et jouit auprès de son père des douceurs de la liberté. Tant mieux, je ne lui désire pas moins de bien qu'à moi-même. Mais je m'en veux beaucoup de causer tant de chagrin à cet infortuné Tyndare, qui, sur ce que j'ai dit, est chargé de fers.

HEGIO.

Vetuin' te quidquam mihi hodie falsum proloqui?

TYNDARUS.

Vetuisti.

HEGIO.

Cur es ausus mentiri mihi?

TYNDARUS.

Quia vera obessent illi, quoi operam dabam:
Nunc falsa prosunt.

HEGIO.

At tibi oberunt.

TYNDARUS.

Optume 'st.
At herum servavi, quem servatum gaudeo:
Cui me custodem addiderat herus major meus.
Sed malene id arbitrare factum?

HEGIO.

Pessume.

TYNDARUS.

At ego aio recte, qui abs te seorsum sentio.
Nam cogitato, si quis hoc gnato tuo
Tuus servus faxit, qualem haberes gratiam?
Emitteresne necne eum servum manu?
Essetne apud te is servus adceptissumus?
Responde.

HEGIO.

Opinor.

TYNDARUS.

Cur ergo iratus mihi es?

HÉGION (*à Tyndare*).

Ne t'ai-je pas défendu aujourd'hui de me dire rien de faux?

TYNDARE.

Vous me l'avez défendu.

HÉGION.

Pourquoi donc as-tu osé mentir?

TYNDARE.

Parce que la vérité était préjudiciable à celui que je servais, et que mes mensonges lui sont utiles à présent.

HÉGION.

Ils te coûteront cher.

TYNDARE.

Soit donc. J'ai sauvé mon maître, et je m'en réjouis. Son père, qui avait sur moi la plus grande autorité, l'avait confié à mes soins. Pensez-vous que j'aie mal agi?

HÉGION.

Très-mal.

TYNDARE.

Et moi, qui suis loin de partager vos sentiments, je soutiens que j'ai bien fait: car, pensez-y bien, si quelque esclave rendait le même service à votre fils, ne lui en sauriez-vous pas bon gré? ne l'affranchiriez-vous pas, ne le regarderiez-vous pas comme le plus zélé de vos serviteurs? Répondez.

HÉGION.

Je le crois.

TYNDARE.

Pourquoi donc êtes-vous en colère contre moi?

HEGIO.

Quia illi fuisti, quam mihi fidelior.

TYNDARUS.

Quid? tu una nocte postulavisti et die,
Recens captum hominem, nuperum et novitium,
Te perdocere, ut melius consulerem tibi,
Quam illi, quicum una a puero aetatem exegeram?

HEGIO.

Ergo ab eo petito gratiam istam: ducite,
Ubi ponderosas, crassas capiat compedes,
Inde ibis porro in latomias lapidarias.
Ibi quom alii octonos lapides effoderint,
Nisi cotidianus sesquiopus confeceris,
Sexcentoplago nomen indetur tibi.

ARISTOPHONTES.

Per deos atque homines ego te obtestor, Hegio,
Ne tu istunc hominem perduis.

HEGIO.

Curabitur.

Nam noctu nervo vinctus custodibitur,
Interdius sub terra lapides eximet.
Diu ego hunc cruciabo, non uno absolvam die.

ARISTOPHONTES.

Certumne 'st tibi istuc?

HEGIO.

Non moriri certiu'st.

Abducite istum actutum ad Hippolytum fabrum,
Jubete huic crassas compedes inpingier:

HÉGION.

Parce que tu as été plus fidèle à Philocrates qu'à moi-même.

TYNDARE.

Quoi? Prétendiez-vous qu'un valet d'un jour et d'une nuit, un prisonnier esclave depuis hier, et novice encore, devînt assez docile à vos leçons pour préférer vos intérêts à ceux du maître avec lequel il a vécu dès la plus tendre enfance?

HÉGION.

Va donc lui demander le prix de tes services. *(Aux correcteurs.)* Qu'on l'emmène. Chargez-le de chaines, et choisissez les plus pesantes. *(A Tyndare.)* Après cela tu seras conduit aux carrières; d'autres en tirent des pierres de huit pieds, si chaque jour tu ne fais la moitié plus de besogne, tu recevras six cents coups d'étrivières.

ARISTOPHONTES.

Hégion, je vous en conjure par les dieux et les hommes, ne perdez pas cet infortuné.

HÉGION.

On en prendra soin. Car, la nuit, il sera gardé dans une étroite prison, et on l'emploîra pendant le jour à tirer des pierres dans les entrailles de la terre; je le tourmenterai long-temps, il n'en sera pas quitte pour un jour.

ARISTOPHONTES.

Avez-vous pris irrévocablement cette résolution?

HÉGION.

On n'est pas plus certain de mourir un jour. Conduisez-le à l'instant chez le serrurier Hippolyte; qui le mettra dans de fortes entraves; ensuite faites-le conduire hors de la porte

Inde extra portam, ad meum libertum Cordalum,
In lapicidinas facite deductus siet:
Atque hunc ita velle, dicite, curarier,
Ne qui deterius huic sit, quam quoi pessume 'st.

TYNDARUS.

Cur ego te invito me esse salvom postulem?
Periculum vitae meae stat tuo periculo.
Post mortem in morte nihil est, quod metuam, mali:
Etsi pervivo usque ad summam aetatem, tamen
Breve spatium est perferundi, quae minitas mihi.
Vale atque salve: etsi, aliter ut dicam, meres,
Tu, Aristophontes, de me ut meruisti, ita vale:
Nam mihi propter te hoc obtigit.

HEGIO.

Abducite.

TYNDARUS.

At unum hoc quaeso, si huc rebitet Philocrates,
Ut mihi ejus facias conveniundi copiam.

HEGIO.

Periistis, nisi hunc jam e conspectu abducitis.

TYNDARUS.

Vis haec quidem hercle 'st, et trahi et trudi simul.

chez Cordalus mon affranchi, qui l'emploîra aux travaux des carrières. Dites-lui que je prétends que jamais homme n'ait été traité avec plus de rigueur.

TYNDARE.

Pourquoi demanderais-je à vivre malgré vous ? Je ne puis mourir qu'il ne vous en coûte. Pour moi, au-delà du trépas je n'aurai plus rien à craindre ; et, quand je vivrais jusqu'à l'extrême vieillesse, l'espace serait trop court pour éprouver tous les maux dont vous me menacez. Adieu ; portez-vous bien ; quoique vous méritiez que je parle tout autrement. Pour toi, Aristophontes, reçois de moi l'adieu que tu mérites ; car tu es la cause de mon malheur.

HÉGION *(aux fouetteurs)*.

Qu'on l'emmène.

TYNDARE *(à Hégion)*.

Il me reste une seule grâce à vous demander. Si Philocrates revient, permettez-moi de lui parler encore.

HÉGION *(aux autres esclaves)*.

Vous êtes perdus, si vous ne l'ôtez de devant mes yeux.

TYNDARE.

Par Hercule ! me pousser, et me tirailler à la fois, c'est user de violence.

SCENA VI.

HEGIO, ARISTOPHONTES.

HEGIO.

Illic est abductus recta in phylacam, ut dignus est.
Ego illis capteivis aliis documentum dabo,
Ne tale quisquam facinus incipere audeat.
Quod absque hoc esset, qui mihi hoc fecit palam,
Usque obfrenatum suis me ductarent dolis.
Nunc certum 'st nulli post haec quidquam credere.
Satis sum semel deceptus: speravi miser
Ex servitute me exemisse filium.
Ea spes elapsa 'st: perdidi unum filium
Puerum quadrimum quem mihi servos surpuit:
Neque enim servom umquam repperi, neque filium:
Major potitus hostium 'st: quod hoc est scelus?
Quasi in orbitatem liberos produxerim.
Sequere hac: reducam te ubi fuisti: neminis
Misereri certum 'st, quia mei miseret neminem.

ARISTOPHONTES.

Exauspicavi ex vinclis: nunc intellego
Redauspicandum esse in catenas denuo.

SCÈNE VI.

HÉGION, ARISTOPHONTES.

HÉGION.

On le conduit droit en prison comme il le mérite. Cela servira de leçon aux autres captifs, qui apprendront par là à n'être jamais tentés d'imiter son audace. Sans Aristophontes, qui a tout découvert, on m'aurait joué bien d'autres tours. Il est certain qu'après cela, je ne puis me fier à personne. C'est assez d'avoir été trompé une fois. Malheureux! j'espérais avoir arraché mon fils à la servitude, et mon espoir s'évanouit. Un esclave m'enleva un fils à l'âge de quatre ans, et je n'ai jamais retrouvé ni l'esclave, ni le fils. L'aîné de mes enfants est aujourd'hui entre les mains des ennemis. Est-il de malheur plus grand? ne suis-je devenu père que pour ne plus revoir les enfants qui me doivent le jour. Suivez-moi, Aristophontes, je vous remènerai au lieu où je vous ai pris. Plus de pitié pour personne, puisque personne n'a pitié de moi.

ARISTOPHONTES.

Je suis sorti des fers sous un présage équivoque (1); je vois qu'il faut y rentrer et retourner aux auspices.

ACTUS IV.

SCENA PRIMA.

ERGASILUS.

JUPPITER supreme, servas me, measque auges opes.
Maxumas opimitates opiparasque obfers mihi.
Laudem, lucrum, ludum, jocum, festivitatem, ferias,
Pompam, penum, potationes, saturitatem, gaudium:
Nec quoiquam homini subplicare nunc certum 'st mihi:
Nam vel prodesse amico possum, vel inimicum perdere.
Ita hic me amoenitate amoena amoenus oneravit dies.
Sine sacris hereditatem sum aptus effertissumam.
Nunc ad senem cursum capessam hunc Hegionem, cui boni
Tantum adfero, quantum ipse a diis optat, atque etiam amplius.
Nunc res certa 'st, eodem pacto ut comici servi solent,
Conjiciam in collum pallium, primo ex me hanc rem ut audiat.
Speroque me ob hunc nuntium aeternum adepturum cibum.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERGASILE.

SOUVERAIN Jupiter, tu me sauves la vie; tu doubles mes revenus; tu étales à mes yeux des richesses immenses, des biens incalculables : je devrai à ta bonté l'honneur, le profit, l'amusement, les jeux, le plaisir, la pompe, la bonne chère, toutes les jouissances de la table, la joie la plus complète. Je suis assuré de n'avoir plus besoin de supplier personne ; car il est en mon pouvoir ou de servir un ami, ou de perdre un ennemi. Ce jour heureux me met au comble du bonheur le plus parfait. Sans qu'il m'en ait coûté pour des sacrifices (1), je recueille un héritage immense. Maintenant je dirige ma course vers le vieux Hégion, pour lui apprendre qu'il reçoit des dieux la faveur la plus signalée, et même au-delà de ce qu'il pouvait en attendre. A présent mes affaires vont bien ; et, comme les valets de comédie, je jette le manteau pardessus l'épaule, afin d'être le premier de qui le bonhomme apprenne cette nouvelle. J'espère que ce message me vaudra de bons repas tout le reste de ma vie.

SCENA II.

HEGIO, ERGASILUS.

HEGIO.

QUANTO in pectore hanc rem meo magis voluto,
Tanto mihi aegritudo auctior est in animo,
Ad illum modum sublitum os esse
Hodie mihi! neque id perspicere quivi?
Quod quom scibitur, per urbem inridebor.
Quom extemplo ad forum advenero, omnes loquentur:
Hic ille est senex doctus, quoi verba data sunt.
Sed Ergasilus est ne hic, procul quem video?
Conlecto quidem est pallio. Quidnam acturu'st?

ERGASILUS.

Move ab te moram, atque, Ergasile, age hanc rem.
Eminor interminorque, ne quis mi obstiterit obviam.
Nisi qui sat diu vixisse sese homo arbitrabitur.
Nam qui obstiterit, ore sistet.

HEGIO.

Hic homo pugilatum incipit.

ERGASILUS.

Facere certum 'st: proinde ut omnes itinera insistant sua,
Ne quis in hac platea negoti conferat quidquam sui.
Nam meus est ballista pugnus, cubitus catapulta 'st mihi,

SCÈNE II.

HÉGION, ERGASILE.

HÉGION *(à part)*.

Plus mon esprit s'occupe de cette affaire, plus mon cœur en est affecté. Avec quelle indignité on s'est moqué de moi aujourd'hui, et sans que je m'en sois aperçu ! Quand le fait sera public je deviendrai la fable de la ville. Aussitôt que je me rendrai sur la place, tout le monde s'écriera : le voilà ce vieillard si bien appris qui s'est laissé tromper par de belles paroles. Mais ne vois-je pas de loin venir Ergasile ? Il a retroussé son manteau sur ses épaules ; quel est son dessein ?

ERGASILE *(à part devant le logis d'Hégion)*.

Allons vite, Ergasile, songe bien à ce que tu vas faire. Je menace de loin et de près, afin que personne ne se trouve sur mon passage, à moins qu'il ne soit las de vivre. Malheur à celui que je rencontre ! je lui fais baiser le pavé.

HÉGION.

Cet homme se prépare à quelque pugilat.

ERGASILE.

Oui, c'est un parti pris. Que chacun continue sa route, sans s'arrêter à parler de ses affaires au milieu du chemin ; car mon poing est une vraie baliste, mon coude une catapulte, et mes épaules un redoutable belier. Si je rencontre

Humerus aries: tum genu ad quemque jecero, ad terram dabo.
Dentilegos omnes mortales faciam, quemque obfendero.

HEGIO.

Quae illaec eminatio 'st? nam nequeo mirari satis.

ERGASILUS.

Faciam ut ejus diei locique, meique semper meminerit:
Qui mihi in cursu obstiterit, faxo vitae is extemplo obstiterit suae[1].

HEGIO.

Quid hic homo tantum incipissit facere cum tantis minis?

ERGASILUS.

Prius edico (ne quis propter culpam capiatur suam):
Continete vos domi, prohibete a vobis vim meam.

HEGIO.

Mira edepol sunt, ni hic in ventrem sumsit confidentiam.
Vae misero illi, cujus cibo iste factu'st inpensior.

ERGASILUS.

Tum pistores scrophipasci, qui alunt furfure sues,
Quarum odore praeterire nemo pistrinum potest:
Eorum si quojusquam scropham in publico conspexero,
Ex ipsis dominis, meis pugnis exculcabo furfures[2].

HEGIO.

Basilicas edictiones atque imperiosas habet.
Satur homo est, habet profecto in ventre confidentiam.

ERGASILUS.

Tum piscatores, qui praebent populo pisces foetidos,

quelqu'un, d'un coup de genou je le renverse, et je suis résolu de casser les dents à quiconque se trouvera devant moi.

HÉGION.

Quelle est cette menace? je n'en puis revenir.

ERGASILE.

Je ferai en sorte que l'on se souviendra à jamais de ce jour, de cette place et de moi. Celui qui osera m'arrêter dans ma course, mettra en même temps sa vie dans un péril inévitable.

HÉGION.

Que prétend cet homme avec ses effrayantes menaces?

ERGASILE.

Je le publie d'avance, afin que personne n'y soit pris par sa faute : restez chez vous, et ne vous trouvez pas sur mon passage.

HÉGION.

Ma foi! je ne comprends rien à son emportement; tant de confiance lui vient de ce qu'il a la panse bien remplie. Malheur à celui aux dépens de qui il est devenu si impérieux.

ERGASILE.

Quant aux meuniers et à ceux qui engraissent avec du son des truies dont la puanteur ferait craindre de passer devant les moulins, je les préviens que, si j'en rencontre une seule dans la place, elle sentira la force de mes poings, en présence même de ses propres maîtres.

HÉGION.

Il parle en souverain absolu (1). Il n'est sûrement pas à jeun. Il a trop de confiance.

ERGASILE.

Pour ce qui est des poissonniers qui vendent au peuple du poisson déjà gâté, qu'ils apportent sur de mauvais che-

Qui advehuntur quadrupedanti crucianti canterio:
Quorum odos subbasilicanos omnes abigit in forum,
Eis ego ora verberabo sirpiculis piscariis:
Ut sciant, alieno naso quam exhibeant molestiam.
Tum lanii autem, qui concinnant liberis orbas oves,
Qui locant caedundos agnos, et duplam agninam danunt,
Qui petroni nomen indunt verveci sectario;
Eum ego si in via petronem publica conspexero,
Et petronem et dominum reddam mortales miserrimos.

HEGIO.

Eugepe! edictiones aedilitias hic habet quidem:
Mirumque adeo 'st, ni hunc fecere sibi Aetoli agoranomum.

ERGASILUS.

Non ego nunc parasitus sum, sed regum rex regalior:
Tantus ventri commeatus meo adest in portu cibus.
Sed ego cesso hunc Hegionem onerare laetitia senem?
Qui homine[3] hominum adaeque nemo vivit fortunatior.

HEGIO.

Quae illaec est laetitia, quam illic laetus largitur mihi?

ERGASILUS.

Heus, ubi estis? ecquis hoc aperit ostium?

HEGIO.

Hic homo
Ad coenam recipit se ad me.

ERGASILUS.

Aperite hasce ambas fores,
Priusquam pultando vel assulatim foribus exitium adfero.

vaux hongres, et qui font fuir les acheteurs et ceux qui se promènent sous les basiliques (2) je les affublerai avec leurs hottes, afin de leur apprendre à ne pas nous infecter. Quant aux bouchers qui arrachent les agneaux aux brebis désolées, et qui fardent leur marchandise, qui veulent nous vendre du belier pour du mouton, si j'en rencontre quelqu'un sur mon passage, j'arrangerai de la bonne manière et le belier et son maître.

HÉGION.

Courage; voilà les ordonnances d'un homme qui a la police du marché. Je serais étonné si les Étoliens ne l'avaient pas nommé agoranome (3).

ERGASILE.

Je ne suis plus maintenant parasite. Je suis plus roi que tous les rois, tant j'ai vu arriver au port de provisions pour me régaler. Mais pourquoi différer plus long-temps de combler de joie le bonhomme Hégion? Personne au monde n'est aujourd'hui plus heureux que lui.

HÉGION.

De quelle joie cet homme joyeux veut-il me combler?

ERGASILE *(frappe à la porte d'Hégion)*.

Holà! où êtes-vous tous? personne ne vient-il m'ouvrir la porte?

HÉGION.

Le fripon vient se refugier chez moi pour avoir à souper.

ERGASILE.

Ouvrez les deux battans de peur que je n'enfonce les portes à force de frapper.

HEGIO.

Perlubet hunc hominem conloqui; Ergasile!

ERGASILUS.

Ergasilum qui vocat?

HEGIO.

Respice.

ERGASILUS.

Fortuna quod tibi nec facit, nec faciet,
Hoc me jubes: sed qui est?

HEGIO.

Respice ad me, Hegio sum.

ERGASILUS.

Oh mihi!
Quantum est hominum optumorum optume, in tempore advenis.

HEGIO.

Nescio quem ad portum nactus es, ubi coenes, eo fastidis.

ERGASILUS.

Cedo manum.

HEGIO.

Manum?

ERGASILUS.

Manum, inquam, cedo tuam actutum.

HEGIO.

Tene.

ERGASILUS.

Gaude.

HÉGION.

Il me prend envie de lui parler. Ergasile !

ERGASILE.

Qui appelle Ergasile ?

HÉGION.

Tournez-vous vers moi.

ERGASILE.

Vous exigez de moi ce que la fortune ne fait ni ne ferait même pas en votre faveur (4). Au reste qui êtes-vous ?

HÉGION.

Regardez-moi, je suis Hégion.

ERGASILE.

O le meilleur, oui, le meilleur des hommes ! Vous arrivez ici fort à propos.

HÉGION.

J'ignore en quel port vous avez abordé pour souper ; mais vous faites maintenant le difficile.

ERGASILE.

Donnez-moi la main.

HÉGION.

Que je vous donne la main ?

ERGASILE.

Allons, vous dis-je, votre main.

HÉGION.

Tenez, la voilà.

ERGASILE.

Réjouissez-vous.

HEGIO.

Quid ego gaudeam?

ERGASILUS.

Quia ego impero: age gaude modo.

HEGIO.

Pol moerores mi antevortunt gaudiis.

ERGASILUS.

Noli irascier,
Jam ego ex corpore exigam omnes maculas moerorum tibi.
Gaude audacter.

HEGIO.

Gaudeo, etsi nihil scio, quod gaudeam

ERGASILUS.

Bene facis: jube....

HEGIO.

Quid jubeam?

ERGASILUS.

Ignem ingentem fieri.

HEGIO.

Ignem ingentem!

ERGASILUS.

Ita dico magnus ut sit.

HEGIO.

Quid? me volturie,
Tuan' causa aedeis incensurum censes?

ERGASILUS.

Noli irascier.
Juben' an non jubes adstitui aulas? patinas elui?

HÉGION.

Quel sujet ai-je de me réjouir?

ERGASILE.

Parce que je vous l'ordonne; allons, réjouissez-vous.

HÉGION.

Par Pollux! j'ai bien plus de raisons de m'affliger que de me réjouir.

ERGASILE.

Ne vous affligez pas. J'aurai bientôt effacé jusqu'à la moindre trace de vos chagrins. Réjouissez-vous hardiment.

HÉGION.

Je me réjouis donc, sans savoir pourquoi.

ERGASILE.

Vous faites bien. Ordonnez.....

HÉGION.

Que faut-il que j'ordonne?

ERGASILE.

Qu'on allume un grand feu.

HÉGION.

Un grand feu?

ERGASILE.

Oui, vous dis-je, un grand feu.

HÉGION.

Comment, vautour! dois-je à cause de vous réduire ma maison en cendres?

ERGASILE.

Point de colère. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas faire mettre la marmite au feu, faire nettoyer la vaisselle, or-

Laridum atque epulas foveri *foculis*[4] ferventibus?
Alium pisces praestinatum abire?

HEGIO.

Hic vigilans somniat.

ERGASILUS.

Alium porcinam atque agninam, et pullos gallinaceos?

HEGIO.

Scis bene esse, si sit unde.

ERGASILUS.

Pernam atque ophthalmiam[5],
Horaeum, scombrum, et trigonum, et cetum, et mollem caseum

HEGIO.

Nominandi istorum tibi erit magis quam edundi copia
Hic apud me, Ergasile.

ERGASILUS.

Mean' me causa hoc censes dicere?

HEGIO.

Nec nihil hodie, nec multo plus tu hic edes, ne frustra sis.
Proin tu tui quotidiani victi ventrem ad me adferas.

ERGASILUS.

Quin ita faciam, ut te cupias facere sumtum, etsi ego vetem.

HEGIO.

Egone?

ERGASILUS.

Tute.

donner qu'on fasse cuire sur les fourneaux ardents le lard et les autres viandes? un autre ira acheter du poisson.

HÉGION.

Cet homme rêve tout éveillé.

ERGASILE.

Un autre aura soin de nous procurer du porc frais, de l'agneau et des poulets tendres.

HÉGION.

Vous feriez assez bien les choses si vous en aviez les moyens.

ERGASILE.

Le poisson qui a la forme du jambon, l'ophtalmia, le jeune thon mariné, le maquereau, la raie, les gros poissons, et du fromage gras.

HÉGION.

Ergasile, il vous est plus facile de nommer toutes ces choses-là, que de vous en régaler à ma table.

ERGASILE.

Pensez-vous que j'en parle pour moi?

HÉGION.

N'allez pas vous y tromper; vous ne trouverez aujourd'hui chez moi que fort peu de chose, presque rien. Ne venez donc qu'avec votre appétit journalier.

ERGASILE.

Et moi, je ferai si bien que vous serez enchanté de vous mettre en frais, quand même je ne le voudrais pas.

HÉGION.

Moi?

ERGASILE.

Oui, vous.

HEGIO.

Tum tu mi igitur herus es.

ERGASILUS.

Immo bene volens.

Vin' te faciam fortunatum?

HEGIO.

Malim, quam miserum quidem.

ERGASILUS.

Cedo manum.

HEGIO.

Hem manum.

ERGASILUS.

Di te omnes adjuvant

HEGIO.

Nihil sentio.

ERGASILUS.

Non enim es in senticeto, eo non sentis: sed jube
Vasa tibi pura adparari ad rem divinam cito,
Atque agnum adferri proprium, pinguem.

HEGIO.

Cur?

ERGASILUS.

Ut sacrufices.

HEGIO.

Cui deorum?

ERGASILUS.

Mihi hercle: nam ego tibi nunc sum summus Jupiter:
Idem ego sum Salus, Fortuna, Lux, Laetitia, Gaudium.
Proinde tu deum huncce saturitate facias tranquillum tibi.

HÉGION.

Vous êtes donc mon maître?

ERGASILE.

Point du tout : je suis votre bon ami ; voulez-vous que je vous rende heureux?

HÉGION.

J'en ai bon besoin et vous n'en sauriez douter.

ERGASILE.

Donnez-moi votre main.

HÉGION.

Eh bien! la voilà.

ERGASILE *(prenant la main d'Hégion)*.

Tous les dieux vous protégent (5).

HÉGION.

Je ne sens rien.

ERGASILE.

Si vous étiez au milieu d'un buisson, vous le sentiriez davantage. Mais ordonnez promptement de préparer les vases pour un sacrifice; et d'apporter l'agneau le plus gras de votre bergerie.

HÉGION.

Pourquoi?

ERGASILE.

Afin de l'immoler.

HÉGION.

A quelle divinité?

ERGASILE.

A moi-même. Car je suis aujourd'hui pour vous le souverain Jupiter; je suis votre salut, votre fortune, votre guide, votre joie, votre unique espoir; prenez-donc soin d'apaiser votre dieu en le rassasiant complètement, si vous désirez qu'il vous soit propice.

ERGASILUS.

Ita me amabit sancta Saturitas,
Hegio, itaque suo me semper condecoret cognomine,
Ut ego vidi.

HEGIO.

Meum gnatum?

ERGASILUS.

Tuum gnatum? et Genium meum.

HEGIO

Et captivum illum Alidensem?

ERGASILUS.

Μα Ἰον Απολλω.

HEGIO.

Et servolum
Meum Stalagmum, meum qui gnatum subripuit?

ERGASILUS.

Νη Ἰαν Κορκν.

HEGIO.

Jam diu?

ERGASILUS.

Νη Ἰαν Πραινεστην.

HEGIO

Venit.

ERGASILUS.

Νη Ἰαν Σιγνιαν.

HEGIO.

Certon'?

ERGASILUS.

Νη Ἰαν Φρουσινωνα.

ERGASILE.

Puisse la déesse Saturitas me combler de ses faveurs et me faire l'honneur de me donner son nom, comme il est vrai que j'ai vu.....

HÉGION.

Mon fils ?

ERGASILE.

Votre fils et mon génie tutélaire.

HÉGION.

Et ce captif d'Élide ?

ERGASILE.

J'en jure par Apollon.

HÉGION.

Et mon serviteur Stalagme, celui qui m'enleva mon fils ?

ERGASILE.

J'en jure par Cora (6).

HÉGION.

Y a-t-il long-temps ?

ERGASILE.

Par Préneste (7).

HÉGION.

Il est arrivé ?

ERGASILE.

J'en jure par Signie (8).

HÉGION.

En êtes-vous bien assuré ?

ERGASILE.

Par Frusionne (9).

HEGIO.

Vide sis.

ERGASILUS.

Νη τὸ Αλατριον.

HEGIO.

Quid tu per barbaricas urbes juras?

ERGASILUS.

Quia enim item asperae
Sunt, ut tuum victum autumabas esse.

HEGIO.

Vae aetati tuae.

ERGASILUS.

Quippe quando mihi nihil credis, quod ego dico sedulo.
Sed Stalagmus quojus erat tunc nationis, quom hinc abiit?

HEGIO.

Siculus.

ERGASILUS.

At nunc Siculus non est: bojus est; bojam terit.
Liberorum quaerundorum causa ei, credo, uxor dat 'st.

HEGIO.

Dic, bonan' fide tu mihi istaec verba dixisti?

ERGASILUS.

Bona.

HEGIO.

Di inmortales, iterum gnatus videor, si vera autumas.

ERGASILUS.

An tu dubium habebis, etiam sancte quom jurem tibi?

HÉGION.

Songez-vous à ce que vous dites ?

ERGASILE.

Par Alétrie (10).

HÉGION.

Pourquoi jurer par les noms de ces villes étrangères ?

ERGASILE.

Parce qu'ils sont aussi difficiles à prononcer (11) que les mets dont vous me parliez tantôt sont difficiles à digérer.

HÉGION.

Malheur à vous !

ERGASILE.

Pourquoi douter de ma véracité, et refuser de croire ce que je vous dis. Mais de quel pays était Stalagme, lorsqu'il vous quitta ?

HÉGION.

De Sicile.

ERGASILE.

Maintenant il n'est plus Sicilien, il est boyen (12). Il use le carcan à force de le frotter. Je crois qu'on lui a donné une femme, afin d'avoir des enfants à lui.

HÉGION.

Dites-moi, de bonne foi, m'annoncez-vous la vérité ?

ERGASILE.

De bonne foi.

HÉGION.

O dieux immortels ! si vous ne me trompez pas, je me sens renaître.

ERGASILE.

En douterez-vous encore, si j'en jure par ce qu'il y a de plus saint ? Au reste, Hégion, si vous comptez pour rien mes

Postremo, Hegio, si parva jurijurando est fides,
Vise ad portum.

HEGIO.

Facere certum 'st: tum intus cura quod opus 'st.
Sume, posce, prome quid vis: te facio cellarium.

ERGASILUS.

Nam, hercle, nisi mantiscinatus probe ero, fusti pectito.

HEGIO.

AEternum tibi dapinabo[6] victum, si vera autumas.

ERGASILUS.

Unde id?

HEGIO.

A me meoque gnato.

ERGASILUS.

Sponden' tu istud?

HEGIO.

Spondeo.

ERGASILUS.

At ego, tuum tibi advenisse filium, respondeo.

HEGIO.

Cura quam optume potes.

ERGASILUS.

Bene ambula et redambula.

sermens et ma bonne foi, allez vous-même jusque sur le port.

HÉGION.

J'y suis bien résolu. Vous, rentrez chez moi, chargez-vous des apprêts; prenez, demandez, disposez de tout à votre gré. Je vous constitue mon maître d'hôtel.

ERGASILE.

Par Hercule! si je n'ai pas annoncé la vérité, je mérite cent coups de bâton.

HÉGION.

Vous serez on ne peut mieux régalé, si vous m'avez dit vrai.

ERGASILE.

Par qui, s'il vous plaît?

HÉGION.

Par moi et par mon fils.

ERGASILE.

Me le promettez-vous?

HÉGION.

Je vous le promets.

ERGASILE.

Hé bien! moi je vous proteste que votre fils est arrivé.

HÉGION.

Faites les choses pour le mieux.

ERGASILE.

Bonne promenade et bon retour.

SCENA III.

ERGASILUS.

ILLIC hinc abiit: mihi rem summam credidit cibariam.
Di inmortales, jam ut ego collos praetruncabo tergoribus!
Quanta pernis pestis veniet? quanta labes larido!
Quanta sumini absumedo! quanta callo calamitas!
Quanta laniis lassitudo! quanta porcinariis!
Nam si alia memorem, quae ad ventris victum conducunt,
mora 'st.
Nunc ibo ad praefecturam, et jus dicam larido;
Et quae pendent indemnatae pernae, eis auxilium ut feram.

SCENA IV.

PUER HEGIONIS.

DIESPITER te dique, Ergasile, perdant et ventrem tuum,
Parasitosque omnes, et qui posthac coenam parasitis dabit.
Clades calamitasque, intemperies modo in nostram advenit domum.
Quasi lupus esuriens, metui ne in me faceret inpetum.
Nimisque, hercle, ego illum male formidabam: ita frendebat dentibus.

SCÈNE III.

ERGASILE.

Il est parti en me confiant le soin des provisions de bouche. Dieux immortels ! que de têtes vont sauter ! pauvres jambons, quel fléau vous menace ! que de lard sera consommé ! que de graisse fondue ! gare aux échinées de sanglier ! que de travail, que de fatigue pour les bouchers ! car si je comptais tout ce qui fait partie d'un bon repas, je n'en finirais pas. Allons, je vais m'installer et je ferai justice au lard. Et vous, jambons, que l'on a pendus sans aucune forme de procès, je vole à votre secours.

SCÈNE IV.

UN ESCLAVE D'HÉGION.

Ergasile, que le souverain des dieux et tous les dieux ensemble puissent te confondre, toi, ta gloutonnerie et tous les parasites, et quiconque s'avisera désormais de les inviter. Quel désordre, quelle confusion, quel ravage dans toute la maison ! Il arrive comme un loup affamé ; je tremblais qu'il ne se jetât sur moi. Par Hercule ! j'avais tout lieu de le redouter, tant il grinçait des dents. En entrant il ne laisse pas une pièce de viande dans le saloir, et saisissant un grand

Adveniens deturbavit totum cum carne carnarium.
Adripuit gladium, praetruncavit tribus tergoribus glandia[1].
Aulas calicesque omnes confregit, nisi quae modiales erant.
Cocum percontabatur, possentne seriae[2] fervescere.
Cellas refregit omnes intus, reclusitque armarium.
Adservate istunc sultis servi; ego ibo ut conveniam senem.
Dicam ut sibi penum aliud ornet, siquidem sese uti volet.
Nam hic quidem ut adornat, aut jam nihil est, aut jam nihil erit.

couteau, il coupe trois glandes de porc, qui ne tenaient plus qu'à des filets. Marmites, vases, tout est brisé, excepté ce qui contenait plus d'un muid. Il demandait au cuisinier si les saloirs pourraient souffrir le feu. Il a enfoncé les celliers; il a ouvert les armoires. Garçons, surveillez-le; je vais en avertir le bonhomme. Je lui dirai de penser à de nouvelles provisions, s'il en veut avoir; car, de la manière dont en use le parasite, il ne restera, ou déjà même il ne reste plus rien.

ACTUS V.

SCENA I.

HEGIO, PHILOPOLEMUS, PHILOCRATES, STALAGMUS.

HEGIO.

Jovi diisque ago gratias merito magnas,
Quom te reducem tuo patri reddiderunt,
Quomque ex miseriis plurimis me exemerunt,
Quas, dum te carendum hic fuit, sustentabam;
Quomque hunc conspicio in potestate nostra,
Quomque haec reperta est fides firma nobis.
Satis jam dolui ex animo, et cura me satis
Et lacrumis maceravi.

PHILOPOLEMUS.

Oh! satis jam audivi
Tuas aerumnas ad portum mihi quas memorasti.
Hoc agamus!

PHILOCRATES.

Quid nunc, quoniam tecum servavi fidem,
Tibique hunc reducem in libertatem feci?

HEGIO.

Fecisti, ut tibi,
Philocrates, numquam referre gratiam possim satis,
Proinde ut tu promeritus de me et filio meo.

ACTE V.

SCÈNE I.

HÉGION, PHILOPOLÈME, PHILOCRATES, STALAGME.

HÉGION *(à Philopolème).*

C'est à bon droit que je rends d'immortelles actions de grâces à Jupiter et à tous les dieux, puisqu'en m'accordant ton retour, ils ont mis un terme aux chagrins cuisants que j'ai supportés pendant ton absence; et puisque je vois *(en montrant Stalagme)* ce fripon en notre pouvoir. J'admire l'inviolable fidélité de Philocrates à remplir sa promesse. Plus de tristesse, plus de soucis, plus de larmes, c'en est assez.

PHILOPOLÈME.

Vous m'avez assez entretenu sur le port de toutes vos infortunes, il n'y faut plus songer. Occupons-nous du présent.

PHILOCRATES.

Je vous ai tenu fidèlement parole, je vous ramène votre fils à qui j'ai fait recouvrer sa liberté : que dois-je maintenant attendre de vous?

HÉGION.

Philocrates, ma reconnaissance ne pourra jamais égaler le service que vous m'avez rendu, ni m'acquitter de ce que mon fils et moi nous vous devons.

PHILOPOLEMUS.

Immo potes,
Pater, et poteris, et ego potero : et di eam potestatem dabunt,
Ut beneficium bene merenti nostro merito muneres,
Sicut tu huic potes, pater mi, facere merito maxume.

HEGIO.

Quid opu' st verbis? lingua nulla 'st, qua negem, quidquid roges.

PHILOCRATES.

Postulo abs te, ut mihi illum reddas servom, quem hic reliqueram
Pignus pro me, qui mihi melior, quam sibi semper fuit:
Pro benefactis ejus uti ei pretium possim reddere.

HEGIO.

Quod benefecisti, referetur gratia, id quod postulas,
Et id, et aliud, quod me orabis, inpetrabis : atque te
Nolim subcensere, quod ego iratus ei feci male.

PHILOCRATES.

Quid fecisti?

HEGIO.

In lapicidinas compeditum condidi,
Ubi rescivi mihi data esse verba.

PHILOCRATES.

Vae misero mihi!
Propter meum caput labores homini evenisse optumo.

PHILOPOLÈME.

Vous pouvez, nous pourrons tout, mon père; les dieux eux-mêmes nous aideront à payer ce bienfait, et vous êtes à même de récompenser dignement Philocrates, et de vous acquitter envers lui.

HÉGION (*à Philocrates*).

A quoi bon tant de paroles? Je vous accorderai tout ce que vous me demanderez.

PHILOCRATES.

Je vous prie donc de remettre entre mes mains l'esclave que je vous ai laissé en ôtage, et qui a beaucoup plus fait pour moi que pour lui-même; afin qu'il reçoive le prix de son affection et de sa générosité.

HÉGION.

Vous obtiendrez ce que vous sollicitez; vos services vous donnent le droit de tout demander et de tout obtenir. Mais daignez me pardonner de l'avoir maltraité dans ma colère.

PHILOCRATES.

Que lui avez-vous fait?

HÉGION.

Dès que j'ai découvert qu'il m'avait trompé, je l'ai fait jeter dans les carrières, les fers aux pieds.

PHILOCRATES.

Que je suis malheureux! C'est pour moi qu'un homme de bien a tant souffert.

HEGIO.

At ob eam rem mihi libellam pro eo argenti ne duis.
Gratis a me, ut sit liber, abducito.

PHILOCRATES.

Edepol, Hegio,
Facis benigne : sed quaeso, hominem ut jubeas arcessi.

HEGIO.

Licet.
Ubi estis vos? ite actutum, Tyndarum huc arcessite.
Vos ite intro. Interibi ego ex hac statua verberea[1] volo
Erogitare, meo minore quid sit factum filio.
Vos lavate interibi.

PHILOPOLEMUS.

Sequere hac, Philocrates, me intro.

PHILOCRATES.

Sequor.

SCENA II.

HEGIO, STALAGMUS.

HEGIO.

Age tu illuc procede, bone vir, lepidum mancipium meum.

STALAGMUS.

Quid me oportet facere, ubi tu talis vir falsum autumas?

HÉGION.

Aussi je n'exige rien pour prix de sa rançon, je vous le rends gratuitement, emmenez-le, qu'il obtienne de vous sa liberté.

PHILOCRATES.

Par Pollux ! vous en agissez généreusement, Hégion ; mais ordonnez, je vous en conjure, qu'on aille le chercher.

HÉGION.

A l'instant. Holà ! qu'on aille promptement chercher Tyndare. *(A Philocrates et à Philopolème.)* Pour vous, rentrez au logis ; pendant ce temps je questionnerai ce fripon de valet, afin de savoir ce que devint mon fils après qu'il me l'eut enlevé. En m'attendant, allez prendre les bains.

PHILOPOLÈME.

Suivez-moi par ici, Philocrates.

PHILOCRATES.

Je vous suis.

SCÈNE II.

HÉGION, STALAGME.

HÉGION.

Approche, homme de bien, aimable captif.

STALAGME.

Que peut-on attendre de moi, lorsqu'un homme tel que vous respecte aussi peu la vérité ? Je n'ai jamais été aimable

Fui ego bellus, lepidus, bonus vir numquam, neque
frugi bonae,
Neque ero umquam: ne tu spem ponas me bonae frugi fore.

HEGIO.

Propemodum ubi loci fortunae tuae sint, facile intellegis.
Si eris verax, tua ex re facies, ex mala meliusculam.
Recta et vera loquere: sed neque vere, neque recte adhuc
Fecisti umquam.

STALAGMUS.

Quod ego fatear, credin' pudeat, quum autumes?

HEGIO.

At ego faciam ut pudeat: nam in ruborem te totum dabo.

STALAGMUS.

Eia credo, inperito plagas minitaris mihi!
Tandem ista aufer, dicque quid fers, ut feras hinc quod
petis.

HEGIO.

Satis facundu' s: sed jam fieri dictis compendium volo.

STALAGMUS.

Ut vis fiat.

HEGIO.

Bene morigerus fuit puer! nunc...... non decet,
Hoc agamus: jam animum advorte, ac mihi, quae dicam,
edissere.
Si eris verax, tuas res feceris meliusculas.

STALAGMUS.

Nugae istaec sunt: non me censes scire quid dignus siem?

ni gentil, ni homme de bien, ni de bonne conduite ; n'espérez pas que je le devienne.

HÉGION.

Tu vois à peu près en quel état sont tes affaires. Sois sincère, il y va de ton intérêt, tu adouciras la rigueur de ton sort, en disant la vérité. Mais jusqu'ici tu n'as rien dit, ni rien fait avec droiture.

STALAGME.

Croyez-vous que je rougisse d'avouer ce que vous soupçonnez déjà ?

HÉGION.

Je m'y prendrai de manière à te faire rougir, car je te mettrai entre les mains de certaines gens...

STALAGME.

Oh ! je crois que vous me menacez, comme si j'étais un enfant sans expérience. Mais à quoi bon ? Dites-moi ce que vous avez dans l'âme, afin que je vous dise ce que vous désirez savoir.

HÉGION.

Tu ne manques pas de babil, mais je veux que tu t'expliques en peu de mots.

STALAGME.

Comme il vous plaira.

HÉGION *(à part)*.

Quand il était jeune, il était fort soumis; mais à présent cela ne lui convient plus. Au reste, parlons d'affaires. *(A Stalagme.)* Écoute-moi, réponds avec sincérité à mes questions, tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

STALAGME.

Bagatelles ! pensez-vous que je ne sache point ce que je mérite ?

HEGIO.

At ea subterfugere potis es pauca, si non omnia.

STALAGMUS.

Pauca effugiam scio : nam multa evenient, et merito meo;
Quia et fugi, et tibi subripui filium, et eum vendidi.

HEGIO.

Cui homini?

STALAGMUS.

Theodoromedi in Alide Polyplusio
Sex minis.

HEGIO.

Pro di inmortales! is quidem hujus est pater
Philocratis.

STALAGMUS.

Quin melius novi, quam te, et vidi saepius.

HEGIO.

Serva, Jupiter supreme, et me et meum gnatum mihi.
Philocrates, per tuum te ingenium obsecro, exi : te volo.

SCENA III.

PHILOCRATES, HEGIO, STALAGMUS.

PHILOCRATES.

Hegio, adsum : si quid me vis, impera.

HEGIO.

Hic gnatum meum
Tuo patri ait se vendidisse sex minis in Alide.

HÉGION.

Mais si tu ne peux entièrement te dérober au châtiment, n'est-il pas de ton intérêt d'en éviter une partie ?

STALAGME.

J'y gagnerai peu de chose, car vous ne m'épargnerez pas, puisqu'en m'enfuyant de chez vous, j'ai enlevé votre fils et que je l'ai vendu.

HÉGION.

A qui ?

STALAGME.

A Théodoromèdes de Polyplusie en Élide, pour six mines d'argent ?

HÉGION.

O dieux immortels ! c'est le père de Philocrates.

STALAGME.

Je le connais mieux que je ne vous connais, puisque je l'ai vu plus souvent.

HÉGION.

Grand Jupiter, veillez sur mon fils et sur moi. Philocrates, je vous en conjure par votre bon génie, venez ici.

SCÈNE III.

PHILOCRATES, HÉGION, STALAGME.

PHILOCRATES.

Hégion, me voici : parlez, que voulez-vous ?

HÉGION.

Ce coquin-là dit avoir autrefois vendu mon fils à votre père en Élide, et en avoir reçu six mines d'argent.

PHILOCRATES.

Quam diu id factum 'st?

STALAGMUS.

Hic annus incipit vicesimus.

PHILOCRATES.

Falsa memorat.

STALAGMUS.

Aut ego, aut tu: nam tibi quadrimulum
Tuus pater peculiarem parvolum puero dedit.

PHILOCRATES.

Quid erat ei nomen? si vera dicis, memora dum mihi.

STALAGMUS.

Paegnium vocitatu 'st: post vos indistis Tyndaro.

PHILOCRATES.

Cur ego te non novi?

STALAGMUS.

Quia mos est oblivisci hominibus,
Neque novisse, cujus nihil sit faciunda gratia.

PHILOCRATES.

Dic mihi: isne istic fuit, quem vendidisti meo patri,
Qui mihi peculiaris datu' st, hujus filius?

HEGIO.

Vivitne is homo?

STALAGMUS.

Argentum adcepi, nihil curavi ceterum.

HEGIO.

Quid tu ais?

PHILOCRATES.

Quin istic ipsu' st Tyndarus tuus filius,

PHILOCRATES.

Y a-t-il long-temps ?

STALAGME.

Il y a à présent vingt ans.

PHILOCRATES.

Il en impose.

STALAGME.

Vous ou moi, nous ne disons pas la vérité, car votre père le plaça auprès de vous ; vous n'étiez qu'un enfant, et mon jeune maître n'avait alors que quatre ans.

PHILOCRATES.

Quel était son nom ? si tu ne ments point, tu dois me le dire.

STALAGME.

On le nommait Pégnie, vous lui donnâtes ensuite le nom de Tyndare.

PHILOCRATES.

Mais pourquoi ne t'ai-je pas reconnu ?

STALAGME.

Parce qu'ordinairement on oublie, on méconnaît ceux dont on n'attend rien.

PHILOCRATES.

Dis-moi : l'enfant que tu vendis à mon père, et qu'on me donna pour esclave particulier, est-il réellement le fils d'Hégion ?

HÉGION.

Est-il encore vivant ?

STALAGME.

J'ai reçu mon argent sans m'embarrasser du reste.

HÉGION *(à Philocrates)*.

Qu'en dites-vous ?

PHILOCRATES.

Oui, Tyndare est votre fils. Les preuves que celui-çi nous

Ut quidem hic argumenta loquitur : nam is mecum a puero puer
Bene pudiceque educatu'st usque ad adolescentiam.

HEGIO.

Et miser sum et fortunatus, si vos vera dicitis:
Eo miser sum, quia male illi feci, si gnatus meu'st.
Eheu! cur ego plus minusque feci, quam aequum fuit!
Quod male feci, crucior modo, si infectum fieri possiet.
Sed eccum, incedit huc ornatus haud ex suis virtutibus.

SCENA IV.

TYNDARUS, HEGIO, PHILOCRATES, STALAGAMUS.

TYNDARUS.

VIDI ego multa saepe picta, quae Acherunti fierent
Cruciamenta; verum enimvero nulla adaeque 'st Acheruns,
Atque ubi ego fui in lapicidinis. Illic ibi demum est locus,
Ubi labore lassitudo omni'st exigunda ex corpore.
Nam ubi illo adveni, quasi patriciis pueris aut monedulae,
Aut anates, aut coturnices dantur, quicum lusitent:
Itidem haec mihi advenienti upupa, qui me delectet, data'st.
Sed herus eccum ante ostium, et herus alter eccum ex Alide
Rediit.

offre ne permettent plus d'en douter. Car Tyndare a vécu dès l'enfance auprès de moi; il a reçu avec moi, jusqu'à l'âge de l'adolescence, une éducation très-bonne et très-sage.

HÉGION.

Je suis à la fois heureux et malheureux, si vous dites vrai, l'un et l'autre; je suis malheureux de l'avoir maltraité s'il est mon fils. Hélas! pourquoi lui ai-je fait plus de mal et moins de bien que je ne le devais. Je me repens amèrement de l'avoir maltraité. Plût au ciel que cela ne fût pas arrivé! Mais le voici, dans un ajustement qui ne convient pas à tant de vertus.

SCÈNE IV.

TYNDARE, HÉGION, PHILOCRATES, STALAGME.

TYNDARE *(à part)*.

J'ai vu souvent des tableaux qui représentaient les supplices des enfers, mais l'Achéron n'est rien en comparaison des carrières d'où je sors. Figurez-vous enfin un lieu dans lequel le corps et tout les membres doivent être épuisés par les plus rudes fatigues. De même qu'on donne aux enfants des patriciens, des chouettes, des canards ou des cailles pour s'amuser; de même, en arrivant là, on m'a mis entre les mains cette pince de fer dont l'extrémité ressemble si bien au bec d'une hupe. Mais j'aperçois mon maître devant la porte de la maison; je vois aussi que Philocrates, mon autre maître, est revenu d'Élide.

HEGIO.

Salve exoptate gnate mi.

TYNDARUS.

Hem! quid, gnate mi?
Attat, scio cur te patrem adsimiles esse et me filium:
Quia mihi, item ut parentes, lucis das tuendae copiam.

PHILOCRATES.

Salve Tyndare.

TYNDARUS.

Et tu, quojus causa hanc aerumnam exigo.

PHILOCRATES.

At nunc liber in divitias faxo venies: nam tibi
Pater hic est; hic servos, qui te huic hinc quadrimum surpuit,
Vendidit patri meo te sex minis: is te mihi
Parvolum peculariem parvolo puero dedit.
Illic indicium fecit: nam hunc ex Alide huc reducimus.

TYNDARUS.

Quid, hujus filium?

PHILOCRATES.

Intus eccum fratrem germanum tuum.

TYNDARUS.

Quid tu ais? adduxtin' illum hujus captivom filium?

PHILOCRATES.

Quin, inquam, intus hic est.

TYNDARUS.

Fecisti edepol et recte et bene.

HÉGION. *(Il court embrasser Tyndare).*

Bonjour, mon fils, que j'ai tant désiré revoir.

TYNDARE.

Comment! mon fils! Mais je devine pourquoi vous me nommez votre fils, et pourquoi vous prenez le titre de père; c'est que vous me faites voir aujourd'hui la clarté du jour comme le font nos parents en nous mettant au monde.

PHILOCRATES.

Salut, mon cher Tyndare.

TYNDARE.

Et c'est pour vous que je souffre tant de maux!

PHILOCRATES.

Maintenant tu vas être libre et comblé de richesses. Tu vois dans Hégion ton propre père. Cet esclave *(il montre Stalagme.)* t'enleva à l'âge de quatre ans, et te vendit à mon père pour la somme de six mines; j'étais enfant encore, et toi aussi, lorsque tu fus attaché à mon service. Ce valet que nous ramenons de l'Élide a tout découvert.

TYNDARE.

Qu'est devenu le fils d'Hégion?

PHILOCRATES.

Il est ici, et c'est ton frère.

TYNDARE.

Que dites-vous? Vous avez racheté son fils de la captivité?

PHILOCRATES.

Oui, te dis-je, il est ici.

TYNDARE.

En vérité, vous avez fort bien fait.

PHILOCRATES.

Nunc tibi pater hic est : hic fur est tuus, qui parvom hinc te abstulit.

TYNDARUS.

At ego hunc grandis grandem natu, ob furtum, ad carnificem dabo.

PHILOCRATES.

Meritu'st.

TYNDARUS.

Ego edepol meritam mercedem dabo.
Sed dic oro : pater meus tune es?

HEGIO.

Ego sum, gnate mi.

TYNDARUS.

Nunc demum in memoriam redeo, quom mecum cogito,
Nunc edepol demum in memoriam regredior, audisse me
Quasi per nebulam Hegionem patrem meum vocarier.

HEGIO.

Ego sum.

PHILOCRATES.

Compedibus quaeso ut tibi sit levior filius,
Atque hic gravior servus.

HEGIO.

Certum 'st principium id praevortier.
Eamus intro, ut arcessatur faber; ut istas compedes
Tibi adimam, huic dem.

STALAGMUS.

Cui peculii nihil est, recte feceris[1].

PHILOCRATES.

Hégion est ton père, et voilà *(en montrant Stalagme)* l'insigne ravisseur qui te déroba dans ton enfance!

TYNDARE.

Pour moi, qui suis grand garçon, je livrerai le coquin entre les mains des bourreaux.

PHILOCRATES.

Il l'a bien mérité.

TYNDARE.

Certes je le récompenserai selon son mérite. *(A Hégion.)* Mais, dites-moi, je vous en prie, êtes-vous bien mon père?

HÉGION.

Oui, je le suis, mon cher fils.

TYNDARE.

Maintenant plus j'y réfléchis, plus ma mémoire semble me le rappeler. J'ai en effet une idée confuse d'avoir ouï dire que mon père se nommait Hégion.

HÉGION.

Oui, je suis ton père.

PHILOCRATES.

Débarrassez je vous prie, votre fils de ses fers pour en charger Stalagme, ce vil esclave.

HÉGION.

C'est par là que je veux commencer. Entrons, afin qu'on aille chercher le serrurier pour ôter les chaînes dont mon fils est chargé, et pour les donner au perfide Stalagme.

STALAGME.

C'est une bonne action de donner quelque chose à un homme qui n'a pas une obole d'épargnes.

CATERVA.

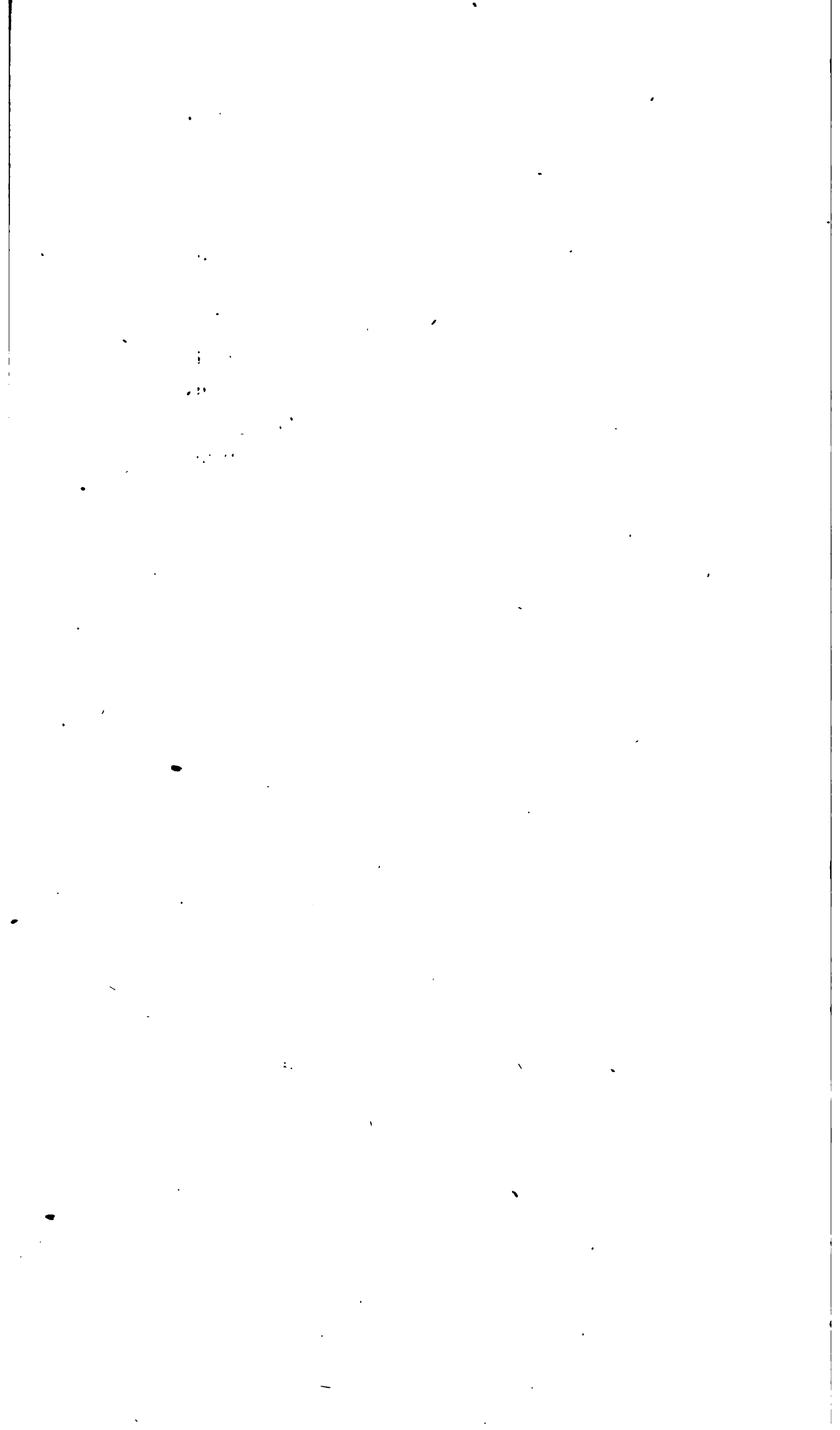
SPECTATORES, ad pudicos mores facta haec fabula'st.
Neque in hac subagitationes sunt, neque ulla amatio.
Nec pueri subpositio, nec argenti circumductio,
Neque ubi amans adulescens scortum liberet clam patrem suum.
Hujusmodi paucas poetae reperiunt comoedias,
Ubi boni meliores fiant. Nunc vos, si vobis placet,
Et, si placuimus, neque odio fuimus, signum hoc mittite:
Qui pudicitiae esse voltis praemium, plausum date.

FINIS CAPTIVORUM.

LA TROUPE.

Spectateurs, cette pièce est appropriée aux bonnes mœurs. Vous n'y avez pas vu d'impuretés, d'amours déshonnêtes, d'enfant supposé, d'argent extorqué, de jeune homme affranchissant une maîtresse, l'insu de son père. Les poètes ne trouvent guère de ces comédies où les hommes sages deviennent encore meilleurs. Maintenant, si cette pièce vous plaît, si nous vous avons plu nous-mêmes, si nous ne vous avons point causé d'ennui, daignez nous en donner la preuve. Amis des bonnes mœurs, vos applaudissements en doivent être le prix et la récompense.

FIN DES CAPTIFS.



NOTES

PHILOLOGIQUES

SUR

LES CAPTIFS.

PROLOGUE.

1. — *Hi stant ambo*, etc. Le succès de cette plaisanterie dépendait beaucoup du jeu et du talent de l'acteur; sans quoi ce ne serait qu'une répétition ridicule.

2. — *Non rupturus sum.* Je n'ai point voulu me servir du mot *crever*, qui cependant était le mot propre. Cicéron *(Epistol. ad famil., lib. VII)*, et Horace ont employé tous deux l'expression *rumpere* dans le même sens; le premier, en parlant des peines qu'il s'était données dans l'affaire de Gallus Caninius; le second, en racontant la manière dont mourut Hiarbitas en voulant imiter la véhémence de l'orateur Timagène. Horat. *Epist.* 19, Lib. I.

3. — *Di nos quasi pilas*, etc. Le poète traduit ici très-fidèlement ce proverbe grec; Θεῶν παίγνια Ἄνθρωποι; *les hommes sont les jouets des dieux.*

4. — *Pertractate.* Plusieurs interprètes ont pensé que ce mot signifiait d'un style lascif.

5. — *Comica choragio.* Plaute se moque de quelques comédies de son temps, où les auteurs faisaient entrer des incidents purement tragiques. Qu'aurait-il pensé de nos mélodrames?

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Scio absurde dictum hoc*, etc. Plaute a si bien senti lui-même que des plaisanteries qui ne roulent que sur des mots ne peuvent amuser des gens de goût, qu'il les met dans la bouche de gens qui trouvent ces plaisanteries merveilleuses, et sont incapables d'en imaginer de plus fines et de plus raisonnables. Ce passage semble être un moyen détourné auquel le poète a recours pour s'excuser d'employer de semblables trivialités.

SCÈNE II.

1. — *Catenas singularias*. Ce dernier mot peut signifier des chaînes qui ne pèsent qu'une livre, ou des chaînes particulières pour chacun des captifs que l'on enchaînait communément deux à deux. J'ai pensé que *singularias* signifiait qu'elles étaient plus legères et beaucoup moins grosses que celles que le poète désigne par l'épithète *majores*.

— 2. *Vel carnificinam*, etc. Il ne faut pas entendre par cet adjectif le métier de bourreau, mais celui de boucher.

3. — *Tum denique homines*, etc. Cette pensée est empruntée de l'*Ajax* de Sophocle. Elle nous rappelle ces beaux vers d'Horace :

« Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quaerimus invidi. » *Od.* 22, lib. III.

4. — *I modo*, *venare*, etc. Mot à mot : « Vous tenez un hérisson ; si vous voulez un lièvre, courez après. »

5. — *Commetat viam*. La plupart des éditions portent *commeat*; mais la leçon que j'ai adoptée est celle des plus anciens manuscrits.

6. — *Terrestris coena est*. Mot à mot, *un souper terrestre ;* c'est-à-dire où l'on ne mange point de viande. *Voy.* Athen, lib. VI. p. 236.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Eamque herili imperio*, etc. Douza le père corrigeait ainsi ;

« Atque herile imperium ingeniis vestris lenem reddere. »

2. — *Nam secundum patrem*, etc. Le mot *secundum* est une préposition qui veut dire *après*. Cependant je crois que ma traduction ne change rien au sens que présente cette leçon.

SCÈNE II.

1. — *Unde excoquat sevum*. Mot à mot, *il a de quoi fondre du suif.* C'est-à-dire que le vieillard avait beaucoup de bétail et qu'il était très-riche. *Voyez* l'explication de ce passage dans mes notes archéologiques.

2. — *Tam hoc quidem tibi in proclivi*, etc. Ce proverbe latin ne peut être traduit avec grâce dans notre langue.

SCÈNE III.

Il ne faut pas perdre de vue que depuis le vers *sequere hac me igitur*, de la scène précédente, Hégion fait éloigner Philocrates, qu'il prend pour Tyndare, afin de parler à ce même Tyndare qu'il prend pour Philocrates, de sorte que la scène 3 n'est véritablement que la continuation de la scène 2.

1. — *Si non rebitas huc*. Les anciens disaient *betere*, ou *bitere* pour *ire*, aller; *rebitere* pour *redire*, retourner; et *perbitere* pour *perire*, aller à travers ou périr. *Vid.* Pacuvium in *Nipteis*, et in *Medo;* Livium in *Tereo*, et Ennium in *Hecuba*.

2. — *Di vostram fidem*. C'est ici le cas de faire remarquer aux lecteurs combien cette scène est belle, et avec quel art elle est conduite. Il y a beaucoup de naturel et de vérité dans les éloges que se prodiguent mutuellement le maître et le valet.

3. — *Serva in perpetuum tibi amicum me*. Philocrates doit voir par le service important que son esclave lui rend en cette occasion, que l'amitié d'un esclave mérite d'être conservée. L'on peut dire en général de chaque homme qu'il a plus besoin des autres hommes que les autres hommes n'ont besoin de lui. Il est donc de l'intérêt des grands, quelque grands qu'ils soient, de ne pas négliger les petits, de tâcher au contraire de gagner leur amitié, et de la conserver quand ils l'ont

une fois acquise. — *Atque hunc inventum inveni;* c'est-à-dire « *trouve un ami, déjà tout trouvé dans Hégion, si tu ramènes son fils.* »

4. — *Et tua, et tua,* etc. L'acteur se tourne vers Hégion, en prononçant le premier *tua;* et vers Tyndare, en prononçant le second.

ACTE III.

SCÈNE II.

1. — *Quid est suavius,* etc. Hégion, qui ne connaît pas encore les ruses de Philocrates et de Tyndare, se réjouit des félicitations qu'il a reçues à l'occasion du prochain retour de son fils. Il conduit Aristophontes dans l'intérieur de la maison ou dans la partie habitée par les esclaves. Il n'aperçoit pas Tyndare, qui reconnaît Aristophontes, et qui, dans la scène suivante, pendant laquelle Hégion le cherche dans l'intérieur, exprime les craintes que lui inspire l'arrivée imprévue d'Aristophontes.

SCÈNE IV.

1. — *Non equidem me liberum, sed Philocratem esse aio.* Tyndare se tire d'affaire à la faveur d'un tour très-équivoque. Car ce vers peut signifier : *Je ne dis pas que c'est moi qui suis libre, mais Philocrates qui est libre,* ou bien : *je ne dis pas que je sois libre, mais je dis que je suis Philocrates.* La première explication pouvait contenter Aristophontes, et la seconde, qu'Hégion croyait contenir une vérité, pouvait lui venir aisément dans l'esprit. (*Note de M. Coste.*) — De Schmieder pense que Tyndare veut dire : *je ne prétends pas que je suis Bacchus,* LIBERUM, *mais je soutiens que je suis Philocrates.* Cette explication ne paraît pas aussi satisfaisante que celle de M. Coste.

2. — *Audibis,* ancien futur du verbe *audio.* Il est ici pour *audies.*

3. — *Quin quiescis dierectum cor meum!* Ce mot *dierectum* n'appartient point à la langue latine ; il est grec d'origine. Il vient de *διὰῤῥηκτος* qui se trouve souvent employé par Aristophanes. Il signifie *rompu, brisé.* Les Grecs appelaient *διὰῤῥηκται dierectarii,* les voleurs avec effraction.

SCÈNE VI.

1. — Depuis ce vers,

« Illic est abductus recta in phylacam, ut dignus est. »

Hégion reste seul avec Aristophontes, puisque Tyndare est entraîné pour être conduit aux carrières. Il m'a donc paru que la scène finit au vers qui précède celui que je viens de citer.

ACTE IV.

SCÈNE II.

1. — *Qui mihi in cursu obstiterit, faxo vitae is extemplo obstiterit suae.* Ce vers renferme un jeu de mots qu'il est impossible de conserver dans la traduction; il est fondé sur la double acception du mot *cursu*, qui signifie la *course* et le *cours*. Il aurait alors fallu traduire ainsi: « Je ferai en sorte que celui qui m'arrêtera dans ma course arrêtera aussitôt le cours de sa vie. » Or, cette manière de rendre le latin aurait-elle été approuvée?

2. — *Ex ipsis dominis, meis pugnis exculcabo furfures.* Personne, selon moi, n'a exprimé ce vers d'une manière satisfaisante, sans en excepter même ma propre traduction, à laquelle je ne me suis arrêté que pour ne point paraître trop fortement en opposition avec les traducteurs qui m'ont précédé et qui, plus d'une fois, m'ont servi et me serviront encore de guides, surtout Limiers, dont le mérite n'a pas été suffisamment apprécié. Mais en faisant de ce passage l'objet des plus sérieuses méditations, je crois avoir découvert la véritable intention de Plaute. Tout dépend de la ponctuation. En laissant la virgule après *dominis*. il est impossible d'obtenir un sens raisonnable. Tantôt Ergasile enfoncera son poing dans le ventre des maîtres, pour en faire sortir le son; or ce n'est pas eux qui mangent du son, mais qui le donnent à manger aux cochons; *alunt furfure sues.* Tantôt Ergasile menacera de tuer les porcs en présence même de leurs maîtres, ou de ses propres maîtres, comme l'a entendu Gueudeville. Pour l'honneur de Plaute, je crois qu'il faut rejeter de pareilles interprétations, ou admettre la leçon d'un savant critique qui lisait *ex ipso abdomine*, au lieu d'*ex ipsis dominis*. Voici donc un moyen de faire disparaître la difficulté; c'est de lire ainsi sans virgule.

« Ex ipsis dominis meis pugnis exculcabo furfures. »

« Avec mes poings, qui sont maîtres *partout*, je ferai rendre à ces cochons le son dont ils sont remplis. »

Alors on saisit la finesse que le poète attache au mot *dominis*. Ce qui m'a confirmé dans mon opinion c'est la réflexion d'Hégion :

« Basilicas edictiones, atque imperiosas habet. »

Le poète a d'ailleurs conservé au parasite un caractère impérieux dans toute la scène.

3. — *Qui homine*, pour *quo homine*.

4. — *Foculis ardentibus*. Plusieurs interprètes lisent *coculis*, qui signifie, selon Isidore et Festus, tous les vases en général dont on se sert pour cuire les aliments.

5. — *Pernam*, etc. J'ignore quelle pouvait être cette espèce de poisson. Les commentateurs pensent que c'est d'un jambon ou d'un jambonneau que Plaute a voulu parler. Varron, lib. IV *De Lingua latina ;* Apicius, lib. VII. c. 4.

Ibid. — *Ophtalmiam*. Poisson dont les yeux sont fort grands, et que Pline appelle, sans doute par cette raison, *oculatam*. Apicius, lib. IV, c. 5; Athen., lib. III.

6. — *Dapinabo* est un mot forgé de *dapes*. Il est de la fabrique de Plaute.

SCÈNE IV.

1. — *Pertruncavit tribus tergoribus glandia*. *Voy*. Plin. lib. II, c. 37, et Columel., lib. VIII, c. 9.

2. — *Seriae*. Espèce de vase d'argile ou de terre, dans lequel on mettait les viandes salées. *Voy*. Cat. *de Re rustic.*, c. 162.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. *Ego ex hac statua verberea*. Hégion appelle Stalagme une *statue*, parce que jusqu'alors il est resté immobile et sans parler. Il ajoute *verberea*, pour exprimer les coups qu'il a mérité de recevoir.

SCÈNE IV.

1. — *Cui peculii nihil est, recte feceris*. Stalagme feint de croire qu'Hégion veut lui faire présent de ces chaînes, parce que ce bonhomme vient de dire qu'il veut les lui *donner*, c'est-à-dire l'en charger après qu'il les aura ôtées à Tyndare.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES SUR LES CAPTIFS.

PROLOGUE.

1. — *Pour vous, qui par votre fortune avez droit*, etc. Ceux qui n'avaient point de revenu, et qui n'étaient pas compris dans le dénombrement que les censeurs faisaient tous les cinq ans, n'étaient placés qu'après tous les autres dans les spectacles publics ; ils étaient souvent ou fort éloignés de la scène, ou réduits à se tenir debout, s'ils voulaient en approcher davantage. Voyez Tit. Liv., lib. I, c. 42 et 43.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Je sais que les railleurs trouveront la qualification absurde.* Il y avait trois espèces de parasites. Les *derisores* faisaient profession de railler sur tout, ils n'avaient rien à payer pour leur écot; les *plagipatidae* ou *lacones* poussaient la patience jusqu'à se laisser battre et maltraiter; les *adulatores*, les flatteurs, admiraient tout ce que disait et faisait le maître à la table duquel ils étaient admis. La première espèce de parasites devait avoir quelque chose de divertissant; la seconde était complaisante jusqu'à la folie; mais que la troisième annonce de bassesse dans l'âme! C'était elle qui encourageait les vices et la corruption, qui applaudissait au mal, qui le conseillait, qui secondait les desseins et les passions de ceux auprès desquels la gour-

mandise la tenait enchaînée. C'est de ces parasites que l'on peut surtout dire avec raison : *Quorum deus venter est.*

2. — *A se laisser souffleter ou casser quelques pots*, etc. Quand les parasites appelés *plagipatidae* se trouvaient dans un repas de débauche avec de jeunes libertins, non-seulement ces derniers se jetaient entr'eux les pots à la tête, mais encore ils prenaient plaisir à casser sur celle des parasites des pots remplis de cendre. Il y a lieu de croire que ces pots étaient très-fragiles, sans quoi les jeunes gens auraient couru le risque de tuer les parasites. Voyez Athen., lib. 1, c. 14, et Casaubon, *Animad.*, p. 42.

3. — *Hors la porte des trois jumeaux.* La scène se passe en Étolie, et Plaute, volontairement ou par oubli, parle d'une des portes de Rome, nommée *Trigemina*, parce que les trois Horaces étaient sortis par cette porte pour aller combattre les trois Curiaces. On la nommait aussi *Ostiensis*, parce qu'elle aboutissait au chemin d'Ostie, ville bâtie à l'embouchure du Tibre par Ancus Marcius. Les mendiants se tenaient hors de cette porte, la besace sur le dos.

SCÈNE II.

1. — *Que j'ai achetés hier des questeurs.* Le butin était vendu par les questeurs, qui, du produit de la vente, formaient trois parts égales, l'une pour le trésor public, l'autre pour le général, et la troisième pour les soldats.

2. — *Il vous faut des soldats de toutes les couleurs*, etc. Dans toute cette comparaison d'un général d'armée avec un parasite, le texte offre des allusions qu'il est impossible de conserver en français, surtout dans cet endroit, où, au lieu des boulangers, des pâtissiers, des confiseurs, des bouchers, des oiseleurs, etc., Plaute met des habitants de certains lieux dont le nom a du rapport à celui de tous ces suppôts de cuisine dont je vais parler en détail.

Pistoriensibus de *Pistorium*, ville d'Italie. Le poëte joue sur ce mot et sur celui de *pistor*, qui signifie pâtissier. — *Paniceis* vient de *panis*, et de *Pana*, ville du Samnium. — *Placentinis* est emprunté de *Plaisance*, ville d'Italie et du mot *placenta* gâteau, probablement parce qu'on faisait d'excellents gâteaux à Plaisance. — *Turdetanos*, habitants

de la Bétique ; ce mot signifie ici des vendeurs de grives que les Romains nommaient *turdi*, et qu'ils regardaient comme un met délicieux. — *Ficedulenses*, c'étaient les habitans d'une rue de Rome nommée *Ficedula*, où rue des vendeurs de bec-figues, autres oiseaux d'un goût exquis. — Par les mots *maritimos omnes milites*, Plaute désigne les pêcheurs, les vendeurs de marée, gens dont un parasite tire de grands secours. Les gastronomes modernes n'ont pas d'armée moins nombreuse que celle dont parle le poète latin.

3. — *Je me donne au plus offrant.* Lorsqu'on vendait une terre dans un certain terme, dit M. Coste, le traité portait que la terre était vendue, à moins qu'on n'en offrît davantage avant l'échéance du terme. Voici les propres expressions de la loi : « Ille fundus centum esto tibi emptus, nisi si quis intra kalendas januarias proximas meliorem conditionem fecerit, quo res a domino abeat. » L. I. DD. (de in diem addictione). Plaute fait allusion à cette loi.

ACTE II.

SCÈNE II.

1, — *Son vieux père a de quoi vivre fort à son aise.* Les richesses des premiers temps des républiques grecques et de ceux de la république romaine, consistaient principalement dans la quantité de bétail. *Voyez* Cicéron ; *Fragment de Repub.*, lib. III.

2. — *Il emploie pour le sacrifice des vases de Samos.* Cette île où l'on fabriquait beaucoup de vaisselle de terre, est située dans l'Archipel, et se nomme aujourd'hui *Samo.* La plaisanterie de Plaute est fondée sur ce que de son temps on se servait déjà de vases précieux dans les sacrifices domestiques : car du reste, dans les premiers siècles de la république on n'employait dans les temples que des vases de terre, et cet usage subsista plus ou moins jusque sous les derniers empereurs païens. « Oratio extat Laelii, *dit Cicéron*, quam omnes habemus in manibus, quam simpuvia pontificum diis immortalibus grata sint, *samiaeque* ut hic scribit capedines. » Voyez Cicer., *Fragment.*, lib. VI, *De Republ.*

Ces *capedines* étaient de petits vases à anses, ainsi nommés *a capiendo*, dit Varron, qui ajoute qu'on en voyait encore d'anciens faits de bois et de terre, qui étaient employés au service divin. « Harum figuras in

mandise la tenait enchaînée. C'est d videmus. » Li
tout dire avec raison : *Quorum der* npire de F
dans
2. — *A se laisser souffleter*
parasites appelés *plagipatidae*
avec de jeunes libertins, r
tr'eux les pots à la tête
sur celle des parasite
croire que ces pots
auraient couru le *ou au pouvo.*
c. 14, et Casaub onnier de guerre
3. — *Hor* ublique, et par cela même
et Plaute, , ou bien avoir été acheté par un pa
Rome, no ıt à son service. C'est ainsi que Philocrates
par cett abord fait partie du butin de la république des
mait rent ensuite esclaves d'Hégion. LIMIERS.
bât
tr

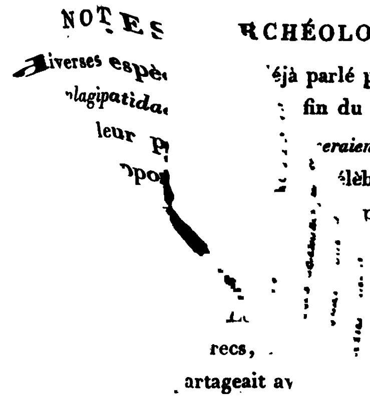
SCÈNE III.

1. — *Je prenne pour toi un passeport.* Le mot *sauf-conduit* exprimerait mieux, ce me semble, la signification du mot *syngraphum*. C'était une pièce indispensable en temps de guerre, et sans laquelle le *faux Tyndare* ne pouvait se rendre en Élide. Je n'ai rien trouvé qui me prouvât d'une manière satisfaisante l'usage des passeports dans la Grèce ni à Rome. Je crois devoir faire observer que la dignité de proconsul et celle de préteur ayant beaucoup de rapports entr'elles, le mot *praetor* est probablement employé ici pour *proconsul*. Voici sur quoi je fonde mon opinion : c'est que les proconsuls avaient le gouvernement d'une province, et qu'il devait entrer dès-lors dans leurs attributions de signer le *sauf-conduit*, ou le *passeport*, de ceux qui voyageaient en pays ennemi en temps de guerre. Cependant je ne prétends point que cette formalité ne fût pas aussi remplie par les préteurs.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Elle ne s'embarrasse plus des bouffons du bas bout.* J'ai déjà



'éjà parlé plus haut, on peut consulter fin du chapitre de la *Superstition*.

eraient Alcméon, Oreste et Lycur- lèbres dans l'antiquité fabuleuse phiaraüs ayant été obligé par re de Thèbes, où il savait ncore très-jeune, de tuer une telle entreprise. Il recs, es, qui le persécutè- artageait av on. L'histoire d'O- urgue, c'était un *stins du mois.* Ils se don rracher toutes Bacchus. Ce *Iliad.*, liv.

.. — *Comme des marchands d'huile sur le quai* était situé près du mont Aventin, ou entre le mont A Palatin. Les marchands d'huile s'y tenaient ordinaireme point qu'ils convenaient entr'eux de ne vendre leur marchandise certain prix, on disait en proverbe de ceux qui agissaient com eux en affaires, qu'ils s'entendaient comme les marchands d'huile du quai de Vélabre. Cet ancien proverbe se rapproche de celui-ci; *s'entendre comme larrons en foire.*

4. — *J'établirai donc mon droit sur la loi romaine.* Plaute, dans ce passage et dans celui dont je viens de donner l'explication, oublie encore que l'action se passe en Grèce. Ce genre d'oubli est trop fréquent pour pouvoir l'attribuer au mauvais goût du poète latin. Je ne suis donc pas éloigné de croire qu'il n'agissait ainsi que parce que lui, ou les spectateurs, supposaient le poète grec, dont la pièce est empruntée, assez au fait des mœurs, des usages et des coutumes romaines pour les rappeler dans ses compositions. Il ne serait pas impossible de prouver que les comiques grecs ont introduit plus d'une fois dans leurs comédies des usages qu'ils avaient remarqués chez les étrangers. Mais je dois en revenir à l'explication de ces mots *lege barbarica.*

Il y avait à Rome une loi qui défendait aux particuliers de former des réunions. Cependant il n'y avait de rassemblements ni de réu-

nions défendues par les lois, que ceux ou celles dont l'objet était de s'armer contre la patrie, d'empêcher les subsistances d'arriver, de porter atteinte à la liberté des suffrages dans les élections, ou de corrompre les électeurs. Voici quelles étaient les lois rendues à cet égard : la loi Duilia Maenia, *De Coitionibus;* Clodia, *De Collegiis restitutis;* enfin la loi Varia, portée par Quintus Varius Hibrida. Le parasite accuse donc les jeunes gens de contrevenir aux lois, en se rassemblant pour ainsi dire comme des conspirateurs pour conjurer la perte des parasites et les affamer.

SCÈNE IV.

1. — *Il est atteint d'un mal qui fait cracher*, etc. La salive, selon les anciens, avait une vertu merveilleuse pour repousser les enchantements, surtout lorsqu'elle était mêlée avec de la poussière. Dans Pétrone, c. 91, la vieille Chrysis emploie l'un et l'autre pour désenchanter Polyénos. « Mox turbatum sputo pulverem medio sustulit digito, frontemque repugnantis signavit. » Ceux qui voudront s'instruire plus au long des effets attribués à la salive peuvent consulter Pline, liv. X, c. 23, et liv. XXVIII, c. 4; Turneb., *Advers.*, XVII, 7; Voss., *Lex. etymologic.; in Comitia et Sons.*

Quelle est le mal dont Plaute a voulu parler? Est-ce l'épilepsie? Si c'est l'épilepsie, les Romains pensaient que ceux qui rencontraient un épileptique n'avaient point à redouter les attaques de ce mal s'ils prenaient soin de cracher à l'instant même où celui qu'ils rencontraient était atteint d'un accès. Ils pensaient aussi que le malade pouvait se guérir au moyen de sa propre salive.

Mais ne serait-on pas tenté de croire que Plaute a voulu parler de la rage? Tyndare dit qu'Aristophontes va poursuivre Hégion; or, un épileptique ne poursuit personne. Plus bas, Tyndare compare Aristophontes à Alcméon, à Oreste, à Lycurgue; il s'agit donc d'un mal qui fait entrer en fureur; et certes, ce n'est point là le caractère de l'épilepsie. Cependant il paraît très-vraisemblable que le poète a moins eu le dessein de définir un mal particulier que d'attaquer et de combattre avec l'arme du ridicule l'opinion répandue parmi les Grecs et les Romains, que l'on pouvait, en crachant, se garantir des influences de certaines maladies ou de certains enchantements.

Outre les auteurs dont j'ai déjà parlé plus haut, on peut consulter les *Caractères de Théophraste*, à la fin du chapitre de la *Superstition*.

2. — *Il est mon ami, comme le seraient Alcméon, Oreste et Lycurgue.* Le premier de ces personnages célèbres dans l'antiquité fabuleuse était fils d'Amphiaraüs et d'Ériphile. Amphiaraüs ayant été obligé par la trahison de sa femme d'aller à la guerre de Thèbes, où il savait qu'il périrait, ordonna à son fils Alcméon, encore très-jeune, de tuer sa mère quand il serait en âge pour exécuter une telle entreprise. Il consomma ce parricide; mais il fut livré aux furies, qui le persécutèrent jusqu'au moment où Phlégée l'admit à l'expiation. L'histoire d'Oreste est connue de tout le monde. A l'égard de Lycurgue, c'était un roi de Thrace qui, pour abolir l'usage du vin, avait fait arracher toutes les vignes. D'autres disent qu'il s'était opposé au culte de Bacchus. Ce dieu rendit aveugle le malheureux Lycurgue. Voy. Homer. *Iliad.*, liv. VI, v. 139 et 140.

3. — *N'est-ce pas un esclave?* Selon le droit civil, il n'y a point de parenté entre les esclaves.

4. — *Me voilà placé entre la pierre et la victime.* C'est une allusion à ce qui se pratiquait dans le sacrifice de certaines bêtes qu'on assommait sur l'autel avec une pierre, et qui étaient en effet *inter sacrum et saxum*, un peu avant qu'on leur ôtât la vie. Nous disons en français, *je suis entre le marteau et l'enclume.* Cela fait exactement le même sens; mais l'expression a quelque chose de burlesque, qui ne conviendrait pas dans un sujet sérieux comme celui dont il s'agit ici.

Note de M. Coste.

SCÈNE VI.

1. — *Je suis sorti des fers sous un présage équivoque.* Les Romains n'entreprenaient rien de considérable sans consulter le vol des oiseaux, ce qu'ils appelaient prendre les auspices, *exauspicare*. Lorsque l'événement indiqué par les auspices n'arrivait pas, il fallait consulter de nouveau les auspices, *redauspicare*, sous prétexte qu'on avait omis quelque formalité la première fois. Plaute fait allusion à cette double coutume dans cet endroit où Aristophontes, sorti de prison, se voit obligé d'y retourner. Voyez Pitiscus, *Lexic. Antiq. Roman.*, etc.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Sans qu'il m'en ait coûté pour des sacrifices.* Les familles romaines avaient leurs sacrifices particuliers, qui étaient non-seulement autorisés par les lois pontificales, mais que le droit civil rendait héréditaires, ordonnant qu'ils fussent toujours conservés, suivant cette loi des XII tables citée et commentée par Cicéron dans son traité *De Legibus*, lib. II. — *Sacra privata perpetua manento.* Cicéron fait voir que les héritiers sont obligés à tous les frais nécessaires pour continuer ces sacrifices, parce que personne n'est plus près de remplir la place du défunt que son héritier. « Quaeruntur qui adstringantur sacris. Here» dum causa justissima est. Nulla est enim persona quae, ad vicem ejus » qui e vita emigraverit, propius accedat. » Il explique après cela en combien de manières *sacris adstringitur hereditas*, un héritier est obligé de continuer les sacrifices de la famille dont il hérite. C'est par allusion à cet usage qu'Ergasile dit qu'il a attrapé chez le bonhomme Hégion *sine sacris hereditatem*, un héritage qui ne l'engagera à faire aucune dépense en sacrifices; ou, pour parler à notre manière, un *bénéfice sans charge.* Tout cela est confirmé directement et en peu de mots par un passage tiré d'un fragment de Festus, où nous apprenons en même temps que cette expression *sine sacris hereditas* avait passé en proverbe.

SCÈNE II.

1. — Plaute veut parler seulement des ordonnances royales, *basilicas edictiones*, ce qui s'applique, non pas aux coutumes romaines, mais aux gouvernements étrangers, ou à quelque gouvernement particulier de la Grèce.

2. — *Ceux qui se promènent sous les basiliques.* Plaute désigne par l'épithète *subbasilicanos* des fainéants qui passaient la meilleure partie de leur temps à se promener dans des basiliques, qui étaient de grandes et belles salles où l'on rendait la justice. Dans une lettre de Célius à Cicéron ils sont appelés *subrostrani*, parce qu'ils vivaient, pour ainsi dire, à la place publique, autour de la tribune aux harangues, unique-

ment appliqués à débiter des réflexions creuses sur des bruits de ville qu'ils forgeaient souvent eux-mêmes. Voyez Cicer., *Epist. famil.*, lib. VIII, *epist.* 1.

3. — *Je serais étonné si les Étoliens ne l'avaient pas nommé agoranome.* C'est le nom que les Grecs donnaient à chacun des dix magistrats d'Athènes chargés de la police des marchés. A Rome, les édiles remplissaient les mêmes fonctions. Ces magistrats avaient droit de jeter tout ce qu'ils trouvaient de mauvais dans les marchés, de mettre le prix aux denrées, de châtier ceux qui survendaient, etc. Quelques vers plus haut, Hégion dit qu'Ergasile rend des *édits royaux*, *basilicas edictiones*. J'ai cru remarquer une différence entre ces *édits* et ceux qu'il appelle ici *AEdilitias edictiones*, et c'est ce qui m'a inspiré l'idée de ma première note sur la scène que nous examinons. Les édits ou ordonnances appelés *AEdilitiae* étaient rendus par les *édiles plébéiens*, qu'il ne faut pas confondre avec les *grands édiles* ou *édiles curules*. Voyez liv. XXI du *Digeste*, *Tit. de aedilitio edicto.*

4. — *Vous exigez de moi ce que la Fortune*, etc. Le poète fait allusion au temple de la Fortune nommée *Fortuna respiciens*, placé dans le voisinage d'un autre temple élevé à Jupiter vainqueur. C'est dans cette allusion que consiste la finesse de ces mots : *Respice ad me*, *tournez-vous vers moi*, et la réponse d'Ergasile à Hégion. Voyez Cicer., *De Legibus*, lib. II; Macrob., *Saturnal.*, lib. II, c. 4.

5. — *Tous les dieux vous protégent.* Ergasile, en prenant la main d'Hégion, feint de croire que les doigts du vieillard ont tressailli, parce que ces tressaillements étaient d'un bon augure. Hégion entre dans la pensée du parasite, et lui répond : *nihil sentio*. Ce qui amène le jeu de mots, « Non enim es in senticeto, eo non sentis. » Voyez ce que j'ai dit des mouvements du corps dans mes notes archéologiques sur l'*Amphitryon*, acte I, scène 1.

6. — Plusieurs éditions portent Σόραν, *Sora*, ville voisine d'Arpinum, patrie de Marius et de Cicéron, dans le pays des Volsques, aujourd'hui ville épiscopale du royaume de Naples. C'est aussi le nom d'une ville de la grande Grèce.

Gronovius préfère Κόραν, *Cora*, nom de Proserpine et d'une ville du

pays latin. Il trouve, dit M. Coste, qu'il y a de la finesse à profiter de cette équivoque, pour jurer ensuite par des noms de ville, plutôt que de passer de plein saut du nom d'Apollon à celui d'une ville. Quoique cette subtilité fasse honneur au critique, il pourrait bien être que Plaute n'y a jamais songé.

7. — *Par Préneste.* Ancienne ville du Latium, nommée aujourd'hui *Palestrina.* C'est une ville épiscopale de la campagne de Rome, dans l'état ecclésiastique.

8. — *Par Signie.* Cette ville était située dans le pays des Volsques. On la nomme aujourd'hui *Segni.* C'est une ville épiscopale de la campagne de Rome.

9. — *Par Frusione.* C'est encore une ancienne ville du pays des Volsques, qu'on nomme à présent *Frosilone.*

10. — *Par Alétrine. Alatrium* ou *Aletrinum*, ville située dans la campagne de Rome, et qui porte aujourd'hui le nom d'*Alatri.*

11. — *Parce qu'ils sont aussi difficiles à prononcer*, etc. Cette plaisanterie de Plaute n'est pas si mal fondée qu'on pourrait croire, à l'examiner superficiellement. Quantité de mots, dans certaines langues, sont d'un son si désagréable, que d'autres langues plus douces et plus harmonieuses ne sauraient s'en accommoder. C'est sur ce principe que Boileau s'est plaint, comme Plaute, du son rude de certains noms de villes qu'il était obligé de faire entrer dans ses vers :

« Des villes que tu prends les noms durs et barbares
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres,
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
Oui, partout de son nom chaque place munie
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut, sans frémir, aborder Woerden?
Quel vers ne tomberait au seul nom de Heusden?
Quelle muse à rimer en tous lieux disposée
Oserait approcher des bords du Zuiderzée?
Comment en vers heureux assiéger Boësbourg,
Zutphen, Waghenighen, Hardervvick, Knotzembourg. »

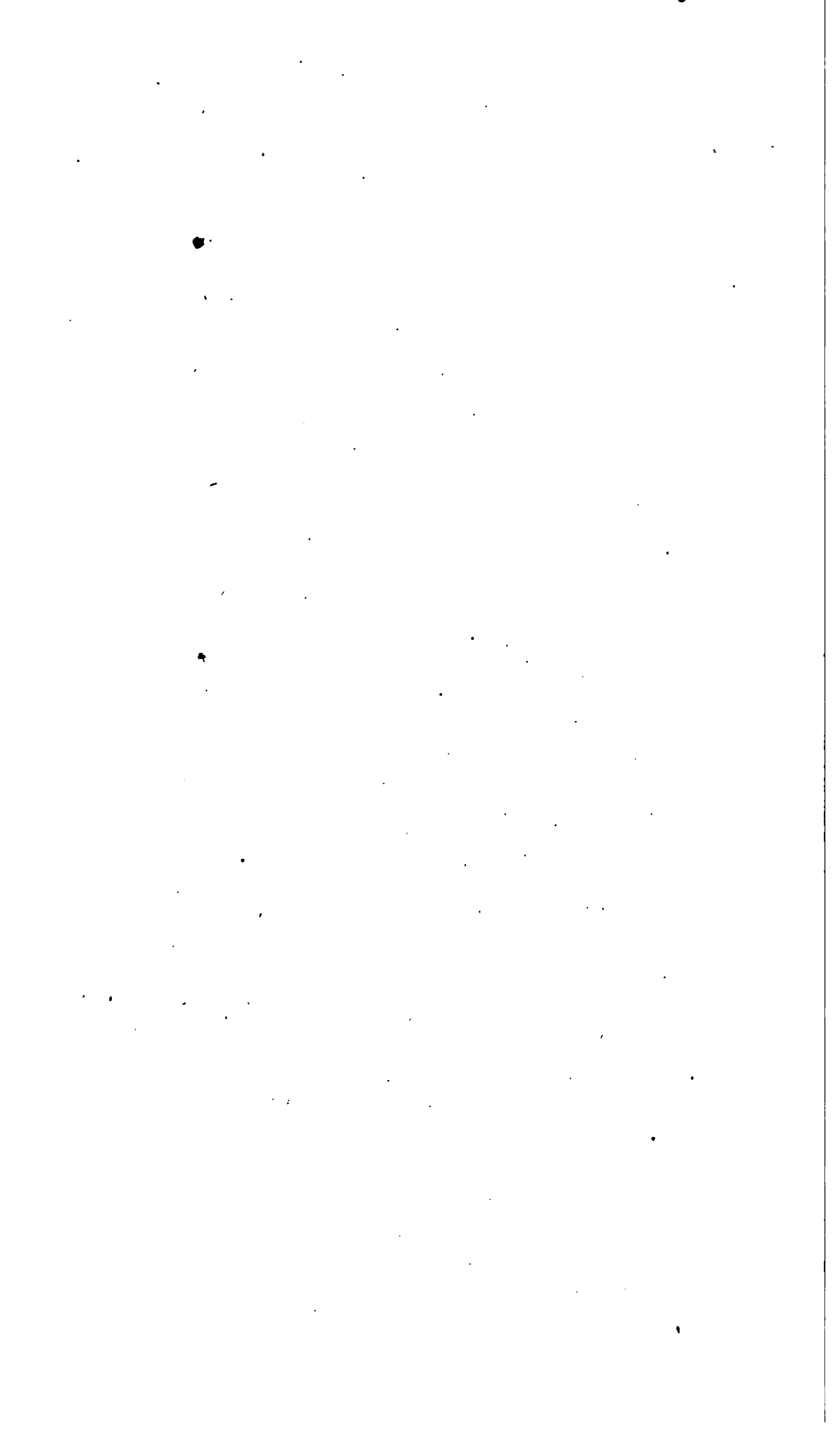
(Épit. IV, v. 5 et suiv.)

Des écrivains en prose d'un jugement très-solide, continue M. Coste, dont j'emprunte ici le langage, ont fait très-sérieusement la même plainte, jusques-là qu'en décrivant certains pays ils ont mieux aimé omettre des noms de lieux et de peuples, que de défigurer leurs discours par la rudesse de ces noms. Voilà, dit Pline en parlant de l'Espagne, les noms des lieux qui méritent d'être rapportés, ou qui peuvent être aisément prononcés en latin; « Ex his digna memoratu, aut Latiali sermone dictu facilia. » HISTOR. NAT., lib. III, c. I. Strabon, aussi grand philosophe qu'exact géographe, après avoir décrit les mœurs de quelques peuples d'Espagne, dont il donne les noms, interrompt tout d'un coup son discours par ces paroles : « Mais je laisse la plusieurs autres noms pour m'épargner le dégoût de transcrire des mots d'un son choquant et désagréable, à moins qu'il ne se trouve des gens qui se plaisent à entendre nommer les *Pleutaures*, les *Berduètes*; les *Allotrigues*, et d'autres noms encore plus rudes et plus inconnus que ceux-là. Voy. Strab., lib. III.

12. — *Maintenant il n'est plus Sicilien, il est Boïen.* Voici encore une de ces allusions qu'il est impossible de rendre en français. Le mot *Boius* est le nom d'un peuple des Gaules. Gueudeville dit que les *Boïens* habitaient l'Aquitaine ou franche Gascogne, dont *Boia* était la capitale. Plaute fait peut-être dériver *Boius* de *bos*, pour exprimer que Stalagme habite le pays des étrivières faites avec du cuir de bœuf. Quant aux mots *Boiam terit*, ils signifient que Stalagme frotte le carcan au point même de l'user, puisque *boia* désigne un collier de fer. *Boia* signifie aussi une *Boïenne*, une femme du pays des *Boïens*; c'est pour cela sans doute que plusieurs commentateurs ont pensé que *terit* renfermait une idée obscène. Quant au vers suivant :

« Liberorum quaerundorum causa ei, credo uxor data'st. »

Il me semble en avoir saisi le véritable sens; car il n'est pas douteux qu'Ergasile veut dire, non pas que Stalagme est marié pour avoir des enfants, mais bien des enfants à lui, afin de ne plus être dans le cas d'enlever ceux des autres, comme il avait enlevé le fils d'Hégion.



EXAMEN

DES DEUX PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Les deux pièces de Plaute que ce volume renferme sont très-remarquables, chacune dans son genre : dans l'une, l'avarice est peinte des couleurs les plus vraies; l'autre est toute romanesque, et offre des scènes attendrissantes : on pourrait la regardér comme le type de ces pièces dont on voulut faire un nouveau genre dans le siècle dernier, que l'on regardait presque comme une découverte, et que l'on nommait *drames*, parce que l'on ne savait comment les caractériser.

Pour qui lit Plaute avec quelque attention, ce qui paraît surtout admirable, c'est la variété non-seulement de ses sujets, mais de ses caractères et de son style. Certainement l'*Aululaire* et les *Captifs* n'ont presque aucun rapport avec l'*Amphitryon* et l'*Asinaire* qu'on a lus dans le premier volume de notre collection. Comment se fait-il donc que le plus célèbre de nos critiques français reproche surtout au premier des auteurs comiques latins l'uniformité de ses sujets et de ses caractères, la monotonie de son style?

Avant d'entrer dans l'examen réfléchi des deux pièces dont M. Levée offre la traduction, voyons d'abord

ce que ce grand critique pensait et écrivait de leur auteur. Certes, il ne sera pas difficile de le réfuter.

« Le comique de Plaute est très-défectueux : il est « borné dans ses moyens, si uniforme dans son ton, « qu'on peut l'appeler un comique de convention, tel « qu'a été long-temps celui des Italiens, c'est-à-dire, « un canevas dramatique retourné en plusieurs façons, « mais dont les personnages sont toujours les mêmes. « C'est toujours une jeune courtisane, un vieillard ou « une vieille femme qui la vend, un jeune homme qui « l'achète, et qui se sert d'un valet fourbe pour tirer « de l'argent de son père. Joignez-y un parasite, espèce « de complaisant du plus bas étage, et dont le métier « à Athènes comme à Rome était d'être prêt à tout « faire pour le patron qui lui donnait à manger; de « plus un soldat fanfaron, dont la jactance extravagante « et burlesque a servi de modèle aux capitans, aux « matamores de notre vieille comédie, qui ne re-pa- « raissent plus aujourd'hui, même sur nos tréteaux. « Cette uniformité de personnages et d'intrigues n'est « que fastidieuse : celle du style et du dialogue est dé- « goûtante. Tous ces gens-là n'ont qu'un langage dans « toutes les situations : c'est celui de la bouffonnerie « souvent la plus plate et la plus grossière. Vieillards, « jeunes gens, femmes, esclaves, parasites, tous sont « des bouffons qui ne s'expriment guère que par des « quolibets et des turlupinades. »

(La Harpe, *Cours de Littérature*, t. II, p. 100.)

Il y a dans tout ce passage ignorance, injustice, absurdité palpable; enfin presque autant d'erreurs que de mots. Nous serions tentés de croire que La Harpe n'avait jamais lu le théâtre entier de Plaute; qu'il avait seulement parcouru quelques mauvaises traductions de trois ou quatre de ses pièces, et n'avait pas même pris la peine de recourir à l'original. Analysons sa critique.

Dans quelques pages qui précèdent celle que nous venons de citer textuellement, La Harpe semble convaincu que toutes les pièces de Plaute ne sont que des traductions presque littérales de comédies de quelques anciens auteurs grecs. Ainsi il ne lui accorde aucun mérite d'invention; ce n'est pour lui qu'un traducteur, et sans doute un traducteur très-médiocre, d'après le peu de cas qu'il fait de son style, qu'il trouve sans élégance, ni harmonie, et, pour trancher le mot, bas et grossier.

D'abord, si La Harpe eût mieux connu les mœurs des anciens, il ne lui eût pas été difficile de voir que, sous des noms grecs, ce sont des Romains qui figurent dans les pièces de Plaute. Il est très-peu de scènes qui ne présentent quelques allusions aux usages, aux ridicules, aux abus du temps où l'auteur latin écrivait. S'il n'a pas mis sur la scène des consuls, des sénateurs, des questeurs, des tribuns, même des édiles, c'est qu'à Rome les magistrats avaient une trop haute idée de la gravité et de l'importance de leurs fonctions, pour permettre qu'elles fussent avilies ou ridiculisées sur des théâtres. L'aristocratie est ombrageuse; elle exige en

toute occasion de l'obéissance et du respect. C'étaient d'ailleurs presque toujours des édiles qui achetaient aux poètes leurs pièces, qui faisaient tous les frais de la représentation; ils auraient rejeté celles où les convenances n'eussent pas été scrupuleusement observées. Mais d'un autre côté la représentation d'une froide et servile traduction d'une pièce grecque aurait été très-fastidieuse pour le peuple, et souvent presque inintelligible. Il fallait donc d'abord que les sujets de ces pièces ne fussent pas très-étrangers aux événements ordinaires, dont il était tous les jours témoin; et qu'ensuite les caractères des personnages et leurs discours lui rappelassent des caractères connus, une manière de penser et de s'exprimer conforme à ces caractères (1).

(1) On croit trop généralement que l'on ne jouait sur les théâtres de Rome que des pièces traduites du grec, ou dont l'action du moins se passait en Grèce. C'est qu'en effet il ne nous est parvenu que des comédies de ce genre; mais nous connaissons les noms de plusieurs auteurs de pièces romaines, *Togatae.* Horace parle d'Afranius, qui excellait dans les pièces romaines. « *Utinam,* dit Quintilien à son sujet, *non inquinasset argumenta puerorum foedis amoribus, mores suos fassus !* » Cicéron l'appelle un homme d'un esprit très-fin, et qui se montra éloquent, même dans ses comédies. Nous avons encore de cet auteur, qui vivait un demi-siècle après Plaute, quelques fragments qui donnent en effet une idée favorable de son talent poétique. Un autre auteur de comédies romaines, *Togatarum poeta*, est un certain Quinctius, à qui l'on donna le surnom d'*Atta* parce qu'il etait boiteux, et qu'Horace ridiculise dans un vers de sa première épitre du livre II. Celui-ci mourut dix ou douze ans avant la naissance de Virgile. Il ne nous reste rien de lui. Voyez sur ces deux auteurs, les notes de Dacier sur sa traduction d'Horace, t. IX de la quatrième édition; pages 51 et 59.

De là il résulte que Plaute, encore plus que Térence, n'a pris dans les ouvrages des comiques grecs que les sujets, la fable, et peut-être quelques scènes principales de ses comédies; que s'il leur empruntait des caractères, il les modifiait tellement pour leur donner une physionomie, une attitude romaine, qu'on doit les regarder comme des caractères originaux et de sa création. Dans l'*Aululaire*, par exemple, Euclion est évidemment tracé d'après quelque Romain célèbre par son avarice. Peut-être connaissait-on l'original de ce portrait à Rome; peut-être les traits qu'il rapporte de son excessive avarice étaient-ils connus de tous les spectateurs.

Il est tout aussi injuste de reprocher à Plaute l'uniformité de ses sujets et de ses personnages. Nous avons déjà observé que les pièces du théâtre de cet auteur, que nous avons jusqu'ici analysées, n'ont entr'elles presque aucune ressemblance; il en sera de même de celles qui restent encore à publier. Sans doute, ce sont presque toujours des histoires de courtisanes, ou qui se trouvent avoir été enlevées lorsqu'elles étaient dans l'enfance, ou qui sont achetées, soit par des jeunes gens, à l'insu de leurs pères, soit par des vieillards que l'on dupe; sans doute encore on y voit souvent des esclaves fripons et intrigants, de vils parasites, des soldats fanfarons. Eh! qu'est-ce que La Harpe voulait qu'on y vît? Il fallait bien que les auteurs comiques peignissent la société qu'ils avaient sous les yeux. Les matrones, les

filles de famille sortaient rarement de leurs maisons; seulement elles assistaient aux grandes processions et cérémonies religieuses : c'est au milieu de ces fêtes, dans lesquelles il y avait beaucoup de foule et de désordre, qu'elles étaient ou enlevées ou violées. D'un autre côté, les maisons des courtisanes étaient, comme nous l'avons déjà dit en d'autres examens de pièces, les lieux de réunion des oisifs, des fils et même des pères de famille. On cherchait à capter la faveur de ces femmes, soit par des présents, ce qui était le meilleur moyen, soit par l'espoir de les prendre un jour pour épouses. Enfin, les esclaves étaient intrigants, fripons, parce qu'ils avaient grand intérêt de plaire à leurs jeunes maîtres, et que ces maîtres avaient tous des maîtresses et grand besoin d'argent pour les entretenir et les garder. Le parasite était à peu près ce que naguère on connaissait en France dans les sociétés sous le nom de bouffons, de *mystificateurs*. Cette espèce d'hommes était nécessaire dans les fêtes intérieures que donnaient quelquefois les Romains; ils servaient à les égayer. C'étaient aussi quelquefois des hommes complaisants, comme on en trouve encore aujourd'hui dans presque toutes les familles riches en Italie, surtout à Naples (où ordinairement ce sont des abbés), qui, pour le seul avantage d'être de toutes les fêtes de famille, les ordonnent, les préparent, se chargent des petits détails qu'elles exigent; qui, pour des dîners enfin exécutent avec zèle les petites affaires et commissions qu'on ne veut pas confier

à des valets. Quant au personnage du *Soldat fanfaron*, nous serions tentés de croire qu'il appartient un peu plus aux mœurs des Grecs qu'à celles des Romains. Cependant, il est difficile de penser qu'il n'y eût pas à Rome comme en Grèce, comme il y en aurait eu en France si notre manie de guerroyer contre toute l'Europe eût duré plus long-temps, une foule de faux braves qui ne cessaient de raconter à leurs concitoyens les grands combats où ils s'étaient trouvés, et croyaient se donner de l'importance en exagérant ridiculement et les dangers qu'ils avaient courus dans les grandes actions, et la bravoure qu'ils y avaient déployée.

En un mot, de quoi se composait toute la population de Rome? De magistrats qu'on ne pouvait produire sur le théâtre; de matrones ou mères de famille, qui ne se montraient presque jamais dans la société; de jeunes gens, qui passaient chez les courtisanes tout le temps qu'ils ne donnaient pas aux affaires du forum ou à leurs études; de courtisanes, qui toutes s'efforçaient, à qui mieux mieux, de rendre leurs maisons agréables, qui s'associaient même de jolies compagnes pour attirer un plus grand nombre d'amateurs; enfin, d'une foule immense d'esclaves qui avaient chacun des emplois différents dans les maisons de leurs maîtres, qui étaient presque tous, comme l'est quiconque vit dans l'esclavage, avides, menteurs et voleurs.

De tous ces personnages, les auteurs comiques prenaient ceux dont il leur était permis d'offrir aux spec

tateurs, les portraits et les actions les plus ordinaires. Les auteurs comiques modernes ont-ils fait autre chose? Il y avait, au temps de Molière, des marquis impertinents et fâcheux, des sots entêtés de leur noblesse, des faux dévots, des savants et des savantes ridicules, des prudes, des coquettes, etc. Eh bien! Molière a peint tous ces personnages. Il a fait de plus, à l'imitation de Plaute et Térence, des valets plaisants, qui servent les passions de leurs maîtres, se moquent d'eux et les dupent. Sans doute, il y avait de ce temps beaucoup plus qu'il n'y en a du nôtre des valets de cette espèce, et pourtant nous pensons que Molière et, à son exemple, les autres comiques ont exagéré ce caractère; qu'il est devenu, dans les pièces de tous les auteurs jusqu'à nos jours, un caractère de convention; caractère, au reste, assez plaisant, auquel on sera obligé d'en substituer quelque autre qui ne sera peut-être pas plus vrai. Mais ce n'est pas un grand mal, s'il en résulte des effets très-comiques, d'adopter un personnage d'invention, qui n'ait pas un type bien réel dans la société. Beaumarchais l'a fait.

Si nos pièces passent à la postérité dans quelques mille ans, quelque La Harpe d'alors reprochera aussi à leurs auteurs de n'offrir que des vieillards, des tuteurs dupés, de n'employer, pour le nœud de leurs comédies, que des intrigues amoureuses qui se ressemblent toutes; de les finir toujours par des mariages, et par la punition des intrigants et des fripons; et là où nous voyons de

la variété, de l'esprit, des scènes piquantes, il ne trouvera peut-être que monotonie, fadeur, puérilités, invraisemblances; c'est que les mœurs et le goût auront changé. Pour juger sainement les auteurs, il faut toujours se transporter au temps où ils écrivaient; et c'est ce que La Harpe a trop oublié de faire, lorsqu'il s'est avisé de prononcer doctoralement sur le mérite de Plaute, et de la plupart des auteurs anciens.

Ce qu'on peut le moins lui pardonner, c'est ce qu'il a osé dire du style de Plaute. Il s'est cru fort de l'opinion que manifeste Horace, qui, dans son art poétique, paraît surpris de ce que les Romains du siècle précédent, avaient admiré les vers et les plaisanteries de Plaute. Déjà l'auteur de la dissertation qui précède le premier volume de notre collection (1), a expliqué comment Horace, vivant au milieu d'une cour élégante et polie, et dictant aux jeunes Romains les lois du goût, devait se déclarer contre les railleries un peu crues, et le style vieilli de l'ancien auteur comique. Mais, ce qu'on n'a point assez remarqué, c'est que ce même Horace, lorsqu'il ne s'érige plus en professeur de l'art des vers, rend au vieil auteur qu'il a critiqué la plus éclatante justice, loue sa verve, son talent dans l'art de conduire et de développer une action. Au reste, Cicéron avait d'avance réfuté la critique de l'ami de Mécènes; il regarde Plaute comme un modèle non-seule-

(1) V. Dissertation sur Plaute, p. 24, t. 1 du *Théâtre des Latins*.

ment d'esprit, de gaîté, mais de bonne latinité. Les suffrages du premier des orateurs, et peut-être du premier des philosophes, balancent au moins la critique, d'ailleurs assez légère, du poète satirique.

Mais, était-il permis à un critique français du XVIII siècle, de juger des qualités du style d'un auteur latin mort il y a deux mille ans, d'y trouver de l'uniformité? Comme si nous pouvions sentir à présent les nuances qui diversifiaient ce style, être assez sûrs des diverses acceptions dans lesquelles tels ou tels mots étaient pris, pour prononcer que l'idée qu'ils expriment est rendue avec plus ou moins de force ou de vérité? Etait-il permis surtout, et n'est-ce pas un peu trop compter sur l'ignorance de ses lecteurs, d'avancer que, dans Plaute, *vieillards, jeunes-gens, femmes, esclaves, parasistes, tous sont des bouffons qui ne s'expriment guère que par des quolibets et des turlupinades?* Il suffit de jeter les yeux sur quelques pages du texte, et même de la traduction de Plaute, pour s'assurer que la plupart de ses personnages ont, dans toutes ses pièces, le langage qui convient à leurs cacartères. Les vieillards n'y sont ridicules que lorsque l'intention du poète a été de les rendre tels. Dans les *Captifs*, par exemple, ne parlent-ils pas avec décence, fermeté, noblesse? Les jeunes gens sont vifs, passionnés, c'est l'attribut de leur âge; les courtisanes avides, insouciantes, quelquefois sensibles et bonnes, et c'est encore bien là leurs défauts et leurs qualités les plus ordinaires: personne, à ce qu'il semble, ne les a mieux connues

et peintes que notre auteur. Quant aux *quolibets* et aux *turlupinades*, on n'en trouve guère que dans la bouche des parasites et des esclaves : ceux-ci n'ont point et ne peuvent avoir d'autre langage.

Mais laissons, pour un moment, La Harpe et ses absurdes critiques, et passons à l'examen de l'*Aululaire* de Plaute, en comparant cette pièce à celle de son heureux imitateur, notre incomparable Molière.

L'AULULAIRE.

M. Cailhava, dans ses *Etudes sur Molière*, a donné un précis très-exact de cette pièce : nous ne pouvons mieux faire que de le répéter ici :

« Euclion, pauvre citoyen d'Athènes, trouve sous le foyer de sa cheminée un pot de terre rempli d'or; loin de s'en servir pour ses besoins les plus urgens, il s'abandonne à l'avarice la plus outrée, et laisse languir dans le célibat Phédrie, sa fille unique, à qui Lyconides fait violence pendant les fêtes de Cérès.

» Mégadore, oncle de Lyconides, ne sachant rien de l'aventure arrivée à Phédrie, la demande en mariage; l'Avare a de la peine à comprendre qu'un homme riche puisse rechercher une fille sans fortune, et se persuade qu'on en veut à son trésor; aussi proteste-t-il, à plusieurs reprises, qu'il est fort pauvre, et ne consent à promettre Phédrie, qu'en exigeant qu'on la prendrait sans dot.

» Cependant, un malheureux coq gratte la terre autour de l'endroit qui recèle le pot; l'Avare, craignant qu'il ne le découvre, lui coupe le cou et va cacher son trésor, d'abord sous l'autel de la déesse Bonne-Foi, ensuite sous celui du dieu Sylvain; mais un esclave de Lyconides, qui l'observait depuis long-temps, voit enterrer le précieux dépôt, l'enlève et le porte à son maître, précisément dans l'instant où celui-ci, pressé par ses remords, vient avouer son crime au père de celle qu'il a déshonorée. L'Avare, la tête pleine du larcin qu'on lui a fait, croit que Lyconides est le voleur de son trésor, et qu'il le prie de lui en faire un don; d'un autre côté, Lyconides pense que l'affront fait à Phédrie est la cause du désespoir de son père. L'on s'explique enfin; l'oncle abandonne ses prétentions, le neveu rend l'or, le père, touché, lui fait présent de sa fortune et de sa fille. »

Remarquons dès à présent que ce dénoûment n'est point de Plaute. La fin de l'*Aululaire* ne nous est point parvenue; et nous voici encore forcés de nous arrêter un moment pour relever une lourde bévue du célèbre auteur du *Cours de littérature*, qui attribue à Plaute tous les défauts qu'il aperçoit dans le dénoûment de l'*Aululaire*. Voici comme il s'exprime, après avoir donné à sa manière, l'analyse de cette pièce, jusqu'au moment où l'on rend à Euclion sa marmite pleine d'or.

« ... Le bonhomme, transporté, baise son trésor, le caresse. Rien de mieux. Mais ce qu'on est loin d'attendre et de prévoir, c'est que, dans l'instant même, il s'écrie :

« A qui rendrai-je grâce, aux dieux qui ont pitié des
» honnêtes gens, ou à des amis qui en agissent si bien
» avec moi? à tous les deux. » Et aussitôt, il met le trésor entre les mains de son gendre, et consent que tous deux s'établissent dans la maison. Un esclave s'adresse aux spectateurs, et dit : « Messieurs, l'avare Eu-
» clion a changé tout à coup de caractère, il est de-
» venu libéral. Si vous voulez aussi user de libéralité
» envers nous, applaudissez. »

« Non vraiment, s'écrie notre professeur; je n'applaudirai point à ce dénoûment : il contredit trop la nature et l'un des préceptes de l'art qu'elle a le mieux fondé, celui de conserver jusqu'au bout l'unité de caractère. J'applaudirai le talent qui se montre dans le reste du role; mais ce dénoûment et les autres défauts de la pièce me font voir que Plaute n'était pas très-avancé dans l'art dramatique. » (*Cours de littérature*, tom. II, pag. 113.)

Quand La Harpe prononça du haut de la chaire de l'Athénée, ces étranges paroles, comment ne se trouva-t-il point, nous ne disons pas un de ces vieux érudits qui ne peuvent souffrir qu'on critique, même justement, les anciens auteurs, objets de leurs longues affections, mais seulement un de ces jeunes élèves en littérature, de ces adeptes si nombreux dans l'art dramatique, et qui conséquemment doivent connaître un peu les premiers modèles dans cet art; comment ne se trouva-t-il personne, répétons-nous, qui, se levant brusquement, et

apostrophant l'orateur, osât lui dire : Mais, illustre professeur, vous errez grandement. L'auteur que vous attaquez avec tant de rigueur, n'est pas Plaute ; c'était un professeur bolonais, assez peu connu, qui vivait dans le quinzième siècle et s'appelait Antonius Urcéus Codrus. Vous nous prouvez bien clairement que si vous avez lu votre Plaute, ce qui est très-douteux, ce fut avec tant de précipitation, que vous n'avez pas même aperçu les signes typrographiques par lesquels on désigne dans toutes les éditions, les passages qui sont ou intercalés ou supposés.

Au sujet de ces intercalations, malheureusement assez fréquentes dans notre auteur, on ne sera peut être pas fâché de trouver ici en note, quelques observations du nouveau traducteur de Plaute (1).

---

(1) Plusieurs pièces de Plaute sont arrivées jusqu'à nous, mutilées ou chargées d'intercalations et de supplémens qui ne répondent pas toujours à l'intention primitive du poète. Le cinquième acte de *l'Aulularia* nous en offre particulièrement la preuve. On y remarque d'abord un passage intercalé à la fin de la première scène. Il se trouve dans la plus ancienne édition de Plaute publiée à Paris en 1513, par *Simon Charpentier* à qui plusieurs philologues l'ont attribué. Quelques commentateurs pensent que ce passage est du poète de Sarsines. Ils fondent leur opinion sur ce que Nonius, au mot *pervicus*, rapporte un fragment à peu-près semblable. Cette preuve est-elle sans réplique ? Taubmannus, dans la préface de son édition de Plaute, en 1612, attribue à Eusèbe Scutarius à qui l'on doit la seconde édition du comique latin, qui parut à Milan en 1490, les premières intercalations. Il fait le même reproche à Bernard Saracenus, et à Jean-Baptiste Pius. Sont-ils vraiment

Comparons maintenant l'*Avare* de Molière, à la pièce de Plaute, d'où il l'a tirée. Cailhava nous épargne encore ce travail qu'il a fait avec soin, mais auquel nous joindrons cependant de nombreuses additions.

---

les auteurs du passage intercalé? C'est ce que je ne déciderai pas; je dirai seulement, qu'on leur doit la quatrième édition de Plaute, publiée en 1499.

Georges Mérula d'Alexandrie est le premier qui mit au jour à Venise, les vingt comédies de Plaute. Il parut en 1500 à Bologne une autre édition, et c'est la première qui renferme le supplément d'Antoine Codrus Urcéus, professeur de littérature dans cette ville. Ce supplément n'annonce pas le bon goût de celui qui l'a composé. Il s'y trouve des obscénités plus condamnables encore que celles que l'on reproche à Plaute, dont l'Avare ne se défaisait probablement pas au dénoûment, et sans y être forcé, d'un trésor auquel il était si fortement attaché. Plaute n'aurait pas mis non plus dans la bouche de Strobile, le long plaidoyer au moyen duquel, dans la deuxième scène, l'esclave croit éviter les étrivières dont son maître le menace. Dans une édition de l'*Aululaire* publiée à Anvers en 1537, et qui contient le supplément d'Urcéus, il s'en trouve un autre plus long, de Martin Dorpius.

On excusera peut être le dénoûment inventé par Urcéus, si l'on considère que dans la scène onzième de l'acte IV, Euclion dit à Lyconides, que s'il veut rapporter la marmite pleine d'or enlevée dans le petit bois consacré à Sylvain, il donnera la moitié de cet or, à lui Lyconides, quoiqu'il y ait tout lieu de croire que l'Avare n'avait point d'abord l'intention de tenir sa promesse.

Le supplément de Philippe Paré m'a paru beaucoup plus raisonnable et plus conforme à l'esprit de Plaute. Molière, selon toute probabilité, avait ce supplément sous les yeux, quand il travaillait au dénoûment de son Avare.

Je terminerai ces réflexions, en rappelant au lecteur ce que j'ai dit dans mes notes philologiques sur le second argument de l'*Aululaire*.

J.-B. Levée.

« Harpagon cache son trésor dans son jardin, parce qu'un coffre fort lui paraît une amorce pour les voleurs. Euclion cache le sien, d'abord dans son foyer, ensuite sous l'autel de la déesse Bonne-Foi, enfin, dans un bois consacré au dieu Sylvain. La prudente réflexion de l'un indique l'avarice, la peint même, si l'on veut; mais l'inquiète inconstance de l'autre la caractérise bien mieux. »

L'observation est très-juste. Ajoutons que l'Avare de Plaute est un homme de la classe mitoyenne, un simple citoyen : il est assez ordinaire de trouver dans cette classe, qui touche à celle des pauvres, le défaut de l'avarice; il est plus rare de le rencontrer dans les classes riches et élevées. On ne sait trop quel rang Harpagon occupe dans la société; Molière n'a pas pris la peine de nous en instruire; mais comme il a plusieurs domestiques, même un intendant; comme il a un carrosse, des chevaux qui, à la vérité, ne sont que des *idées*, des *fantômes* de chevaux, tant on les fait jeûner, nous devons croire qu'Harpargon, s'il n'a pas quelque grande place, est au moins un riche propriétaire. Molière aurait-il cru que dans un tel homme, l'avarice devait paraître moins excusable et plus odieuse? Cela est possible. Mais il en est aussi résulté que plusieurs actions de son principal personnage sont tout-à-fait invraisemblables, parce qu'elles ne sont pas dans la nature de l'homme.

---

(1) Voyez *Études sur Molière*, par *Cailhava*; p. 213 et suiv.

Il n'aurait pas dû non plus prendre à Plaute une foule de traits, parce qu'il avait à peindre une toute autre espèce d'avarice. Un seigneur, un prince peut bien être avare, mais il ne l'est pas comme un bourgeois.

« Harpagon fouille le valet de son fils; il examine ses deux mains, et lui demande ensuite à voir les autres. Euclion trouve un esclave auprès de son trésor, le fouille, l'oblige à montrer ses deux mains, et lui demande à voir la troisième.

» J'estime moins la *trosiième* d'Euclion que les autres d'Harpagon; mais l'un et l'autre sont troublés, et leur déraison prouve également leur avarice. »

Toute cette scène de Molière est imitée de la scène Iere de l'acte Ier de l'*Aululaire*, dans laquelle Euclion chasse sa servante, craignant qu'elle ne découvre le lieu où son or est caché; mais Molière l'a singulièrement augmentée et embellie. Nous répéterons ici le dialogue de cette scène, parce que c'est un modèle de style; et aussi parce que c'est Plaute qui en a fourni les principaux traits :

« Hors d'ici tout à l'heure (c'est Harpagon qui parle à un valet), et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

» — Mon maître, votre fils m'a donné ordre de l'attendre.

« — Va l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et à faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi, un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furetent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

« — Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? êtes-vous un homme volable, etc. »

On ne saurait mieux traduire, comme l'observe M. Le Mercier dans son *Cours de littérature*, le sentiment des vers que Plaute fait adresser par son Avare à une vieille esclave :

Circumspectatrix, cum occulis emissitiis, etc.

« Harpagon, forcé de donner une collation, prie son intendant de renvoyer les restes au marchand. L'avarice d'Euclion n'est-elle pas plus fortement prononcée, lorsque, voulant acheter quelque chose pour le repas de noce de sa fille, et trouvant la viande et le poisson trop chers, il laisse à Mégadore le soin d'acheter tout ce qu'il faut pour le festin; encore est-il fâché de voir apporter beaucoup de vin. Il soupçonne qu'on a conçu le dessein de l'enivrer pour voler son trésor, et il se condamne à ne boire que de l'eau. Quel trait profond de caractère! »

Au sujet de ce repas, il y aurait bien quelques observations critiques à faire contre la pièce de notre auteur français. D'abord, c'est sur la simple invitation d'une intrigante insigne, d'une fieffée agente d'affaires de toute espèce, que Marianne, que l'on nous donne pour un modèle de sagesse et de vertu, se présente la première chez Harpagon qu'elle n'a jamais vu et qui veut l'épouser; elle a même accepté un souper chez lui, avant de savoir qu'il est le père de son amant. Il y a bien là

quelque inconvenance ; mais il faut dire qu'il en résulte des scènes très-comiques. Convenons pourtant que la marche de la pièce dans Plaute est bien plus simple, plus naturelle. Euclion marie sa fille ; mais comme il veut passer pour pauvre, ce sera le gendre qui fera les frais du repas, et qui enverra même ses esclaves le préparer dans la maison de son beau-père futur. Rien de mieux. Et ce repas qui, dans Molière, n'est qu'un incident à peu près inutile dans la pièce, amène, dans Plaute, le dénoûment.

« Harpagon veut se pendre, si on ne lui rend pas sa cassette; Euclion, dans un moment où il a peur d'avoir été volé, s'écrie : Si cela me fût arrivé, il ne me restait plus que la corde; il ajoute : encore eût-il fallu l'acheter.

» Voici encore un trait que Molière a dédaigné. Le maître du quartier doit distribuer de l'argent ; Euclion désirerait bien ne pas abandonner un ou deux écus qui lui reviennent; outre que ce serait autant de perdu, il donnerait à croire, en ne se trouvant pas à la distribution, qu'il a de l'or chez lui : d'un autre côté, il tremble de quitter son cher trésor ; quel parti prendre ? La situation n'est-elle pas excellente ? Molière, sans avilir son Harpagon, aurait pu facilement, je crois, la conserver et l'amener par un autre moyen.

» Voilà quelques coups de pinceau négligés ou affaiblis ; mais il en est tant d'autres que Molière ne doit pas à Plaute ! Par exemple, Euclion ne redoute pas,

comme Harpagon, d'être volé par ses enfants; il ne force pas son fils à puiser dans la bourse des usuriers; il ne l'exhorte pas à placer, au denier douze, l'argent qu'il gagne au jeu; il n'est pas lui-même un usurier.

» Enfin, Harpagon se montre plus avare qu'Euclion, en voulant se mettre en dépense pour faire écrire en lettres d'or, sur la cheminée de sa salle à manger, cette sentence qui l'a charmé : *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger;* en souhaitant que Valère eût laissé noyer Élise, plutôt que d'avoir dérobé sa chère cassette.

» La scène dans laquelle Harpagon, après qu'on l'a volé, vient peindre son malheur, son chagrin, son désespoir, est entièrement imitée de Plaute; peut-être Harpagon eût-il mieux fait de ne pas demander, comme Euclion, aux spectateurs, si son voleur n'est pas caché parmi eux : je trouve même le poète latin plus excusable que le français, puisque, chez le dernier, la scène se passe dans un appartement; que, chez l'autre, la scène est dans la rue, et qu'Euclion peut, sans invraisemblance, y appeler à son secours toutes les personnes assez humaines pour vouloir lui sauver la vie. »

Comme ce monologue d'Harpagon qui a perdu son trésor est un morceau célèbre dans la littérature dramatique, nous allons l'insérer ici. Nos lecteurs pourront plus facilement le comparer avec le monologue d'Euclion, dans la Xe scène du IVe acte de l'*Aulularire.* La copie, il en faut convenir, est ici supérieur à l'original.

HARPAGON *(criant au voleur dès le jardin).*

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête *(à lui-même se prenant par le bras).* Rends-moi mon argent, coquin.... Ah! c'est moi... Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi! et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde! Sans toi il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons je veux aller querir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là, de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

« La scène du quiproquo entre Valère et Harpagon se trouve aussi toute entière dans Plaute; mais la française est bien supérieure, en ce qu'elle est préparée par

maître Jacques, et qu'Harpagon est déjà prévenu contre son intendant.

« Le cinquième acte de la pièce de Plaute n'était point parvenu en entier jusqu'à nous. Antonius Codrus Urcéus, professeur à Boulogne, a suppléé à ce qui nous manquait; il fait dire à Strobile : « Les maîtres de » ce temps-ci sont des avares; nous les appelons des » harpagons, des harpies. »

Tenaces nimium dominos nostra aetas tulit, quos harpagones, harpigias et tantalos, vocare soleo.

« C'est donc à Antonius Codrus que Molière doit le nom de son héros. »

Par tout ce que nous venons d'exposer, il n'est pas difficile de deviner par quel enchaînement d'idées, Molière voulant tirer de l'*Aululaire* de Plaute, sa pièce de l'*Avare*, est parvenu à faire une copie qui diffère étrangement du modèle. Nul doute qu'il n'eût d'abord l'intention de faire comme Plaute, du trésor caché, la base fondamentale de sa pièce; mais ayant trouvé plaisant de rendre son avare amoureux, le vol du trésor ne pouvait pas être l'événement principal de sa pièce; ce n'en a plus été qu'un incident et presque un accessoire. Il ne pouvait ou n'a pas voulu mettre sur la scène française le Lyconides de Plaute, qui avait abusé de la famille de l'Avare; il l'a transformé en un jeune homme qui s'introduit en qualité d'intendant dans la demeure d'Harpagon, et qui est aimé de sa fille. Ce jeune homme n'est pas, comme dans Plaute, le neveu de

l'homme qui prétend à la main de la fille de l'Avare ; c'est le propre fils de ce prétendant. Il fallait dès lors que l'origine de ce fils ne fût pas même connue de son propre père : de là, toute cette histoire romanesque de Cléante cherchant ses parens par terre et par mer. Convenons que ces créations, surtout les dernières, ne sont pas très heureuses. L'homme d'un goût épuré préférera à cette complication d'aventures et d'intrigues, l'admirable simplicité de Plaute qui marche toujours sans embarras, sans entraves vers la catastrophe. *Semper ad eventum festinat.*

Nous avons vu la comparaison qu'un auteur français a faite de la pièce de Plaute et de celle de Molière ; nous terminerons cet examen en rapportant le jugement d'un critique étranger sur ces deux pièces. Mais nous devons avertir que ce critique est souvent injuste envers les Français ; nous invitons en conséquence, nos leclecteurs à ne pas admettre sans restriction, comme nous ne les admettons pas nous-mêmes, toutes ses opinions.

« Le plan de la comédie de Plaute est très-simple :

« Son Avare a trouvé un trésor qu'il cache avec les plus grandes précautions. Un vieux célibataire demande sa fille en mariage ; cette circonstance éveille déjà ses soupçons et lui fait craindre qu'on n'ait eu connaissance de ses richesses. Les apprêts de la noce amènent des valets étrangers dans sa maison, il ne croit plus son trésor en sûreté et va le cacher hors de chez lui, ce qui

fournit à l'esclave de l'amant de sa fille l'occasion de s'en emparer. L'on conçoit bien que le voleur sera obligé de faire restitution, car sans cela la pièce finirait trop lamentablement par les plaintes et les malédictions du vieillard. L'intrigue amoureuse se dénoue avec facilité, le jeune homme qui a usurpé trop tôt les droits du mariage, se trouve être le neveu du vieux célibataire, et celui-ci, de son propre gré, se retire et lui cède la place. Tous les incidens ne servent qu'à faire passer l'Avare par une suite d'inquiétudes toujours croissantes, où se déploie sa triste passion. Molière, au contraire, sans atteindre le même but, met en mouvement une machine fort compliquée. Dans sa pièce nous voyons un amant de la fille déguisé en valet, et qui flatte l'avarice du vieillard, un fils prodigue qui fait la cour à la future de son père, des valets intrigants, un usurier, et il y a en outre une reconnaissance. L'intrigue d'amour est bannale, pesamment conduite, et fait souvent perdre de vue le caractère principal. Les scènes d'un vrai comique qu'offre cette pièce sont accessoires, et ne ressortent pas nécessairement du sujet. Molière a, pour ainsi dire, entassé tous les genres d'avarice sur un seul personnage, et pourtant l'avare qui enfouit un trésor et celui qui prête sur gages ne peuvent guère être le même individu. Harpagon laisse mourir de faim ses chevaux, mais pourquoi a-t-il des chevaux? Ce luxe ne convient qu'à l'homme qui veut soutenir l'éclat d'un certain rang, sans faire les dépenses qu'il exige. Le

répertoire comique serait bien vite épuisé, s'il n'y avait en effet qu'un seul caractère pour chaque passion. La principale différence qu'on observe entre l'*Avare* de Plaute et celui de Molière, c'est que l'un n'aime que son trésor et que l'autre est amoureux. Un vieillard amoureux est ridicule en lui-même, un avare inquiet l'est aussi. Il est aisé de juger que l'on fera naître des contrastes plaisants, si l'on joint à l'avarice qui isole les hommes et les renferme en eux-mêmes, un sentiment expansif et généreux tel que l'amour. Mais d'ordinaire l'avarice est un bon préservatif contre les autres passions. Quel est donc de Plaute ou de Molière celui qui s'est montré le peintre le plus habile, ou si l'on veut le meilleur moraliste, puisque c'est toujours là qu'on en revient ? Un vieillard amoureux et un avare peuvent voir Harpagon au théâtre, et s'en aller satisfaits d'eux-mêmes ; l'avare se dira : du moins je ne suis pas amoureux ; et le vieillard amoureux, du moins je ne suis pas avare. La haute comédie doit chercher à peindre des caractères, étranges sans doute, mais qui peuvent pourtant se rencontrer dans le cours ordinaire de la vie ; les exceptions, les bizarreries hors de la nature, appartiennent de droit à l'extravagance volontaire de la farce. C'est pourquoi, depuis Molière, et sans doute aussi avant lui, le rôle d'un vieil avare amoureux a été un des lieux communs de la comédie à masques et de l'opéra buffa des Italiens, et, à dire vrai, c'est là que le rôle est à sa place. Molière a montré beaucoup d'art dans la manière dont

fournit à l'esclave de l'amant [illegible] cassette. Au
s'en emparer. L'on conçoit bi[illegible] imitée de
de faire restitution, car san[illegible] mestiq[illegible]
lamentablement par les p[illegible] qu[illegible]
vieillard. L'intrigue am[illegible]
le jeune homme qui a [illegible]
riage, se trouve êtr[illegible] êt[illegible]
et celui-ci, de son [illegible] un trésor
place. Tous les i[illegible] uvert. C'est
vare par une su[illegible] rel ni préparé.
se déploie sa [illegible] aire que ce soient
atteindre le[illegible] du vieillard pour la
chine fort[illegible] qui sont cause qu'elle lui
amant d[illegible] outerrain est toujours présent
rice d[illegible] r, il est là comme un mauvais génie
futur [illegible] avare jusqu'à le rendre fou, et c'est
il [illegible] morale qui pénètre bien plus avant dans
e[illegible] que celle de Molière (1). »

(1) *Cours de Littérature dramatique*, par A. W. Schlegel, t. XI. p. 352 et suiv.

...médie devait provoquer
... scènes; et Plaute eut
... de ces personnages
... nos anciennes co-
... vaient à égayer
... nœud, l'in-
... nage inu-
... l'âge ... en se
... père plus le ... il est
... sonnier à la guerre, et ... n,
... dessein d'obtenir, par voie d'échange, ...
... de son fils, il achète grand nombre de
... ers. Il vient de s'en procurer à très-haut prix
..., un maître et son esclave, qui ont été pris dans
la dernière bataille, et qui sont de la ville même où son
fils vit dans la captivité.

Ici commence la pièce :

Elle est précédée d'un prologue où Plaute apprend aux spectateurs, en leur montrant les deux esclaves qui sont debout devant la porte d'Hégion, non-seulement les événemens antérieurs à l'action, et que nous venons de résumer ici, mais le complot que ces deux esclaves ont fait, et dont on verra les détails dès les premières scènes, de changer entre eux de noms et de rôles. Expliquons-nous : l'esclave doit passer pour le maître, le maître pour l'esclave. L'auteur dit même à peu près le motif de cette ruse, mais il est bientôt plus clairement développé dans la pièce. Cette fois, Plaute n'ins-

truit pas tout-à-fait les spectateurs du dénoûment de sa fable; et c'est une réserve qu'il n'a pas toujours. Il fait seulement entendre que le père retrouvera ses fils, sans dire précisément par quels moyens. Nous autres modernes, nous sommes toujours surpris de cet usage des anciens (de Plaute du moins), d'annoncer d'avance le sujet et souvent même les incidents de ses pièces; et nous croyons que l'intérêt devait être affaibli par ces confidences préliminaires. On pourrait répondre qu'il n'était pas inutile (et déjà nous en avons fait ailleurs l'observation) de rappeler souvent les faits essentiels de l'action, sur les théâtres si vastes, si bruyants des anciens, où l'attention était très-fréquemment distraite par des cris, des rires immodérés, des disputes; enfin, par le tableau varié qu'offre une immense multitude pressée sur des gradins d'une forme semi-circulaire. Nous ajouterons, d'ailleurs, qu'il n'est pas bien prouvé qu'on ne prenne pas autant de plaisir à des pièces dont le sujet est connu, qu'à celles où l'esprit est forcé d'être continuellement tendu pour ne rien perdre et de l'exposition, et des circonstances inventées par l'auteur pour amener quelques effets de théâtre, quelque grande scène. Il faut croire aussi que les auteurs anciens n'avaient nullement la prétention de produire au théâtre ce que nous appelons de l'*illusion*. Ils avaient senti qu'il était, le plus souvent, pour ne pas dire toujours, impossible d'intéresser les spectateurs, au point de leur faire prendre la représentation, le tableau d'une action,

pour une action réelle. Plaute, dans le prologue même qui fait l'objet de nos remarques, dit aux spectateurs : « Les événemens de cette pièce, nous les représenterons bien réellement ; mais ce ne sera pour vous qu'une comédie. »

Haec res agetur nobis, vobis fabula.

Il nous semble que ce vers, remarquable par sa concision, explique parfaitement l'idée que les auteurs anciens se faisaient de l'effet d'une représentation dramatique, et prouve qu'ils connaissaient les bornes de leur art. Les modernes ne se flattent-ils pas un peu trop, lorsqu'ils croient pouvoir donner à cet art, une puissance qu'il n'eut jamais, qu'il ne peut avoir, celle de faire oublier à des spectateurs, qu'ils sont assis dans une vaste salle, au milieu de quelques milliers d'hommes; de leur faire croire qu'ils sont ou dans un autre pays, ou dans les bois, ou sur les bords de la mer; qu'ils voient ce qui se passe dans le palais d'Agamemnon, ou sous la tente d'Achille, ou dans la maison de Chrysale, ou sous la chaumière du meunier Michau.

Le prologue des *Captifs* est remarquable encore, en ce que Plaute s'y félicite de sortir, dans cette pièce, de la route suivie par les autres auteurs comiques. « Elle » n'est pas faite, dit-il, sur le patron des autres pièces.

Non pertractate (1) facta est, neque item ut ceterae.

---

(1) Quelques auteurs, et Coste entre autres, ont pensé que cet adverbe *pertractate* devait signifier d'un *style lascif*. Nous ne saurions être

» On n'y verra ni marchand d'esclaves perfide, ni de » courtisane impudique, ni de soldat fanfaron. » Ceci nous semble prouver que l'on reprochait déjà aux auteurs, d'employer trop souvent ces caractères dans leur compositions. Mais Plaute a l'air de s'applaudir aussi de ce qu'on n'y trouvera point de ces vers orduriers, dont on rougirait de charger sa mémoire :

Neque spurcidici insunt versus immemorabiles.

Ainsi, c'était aux citoyens honnêtes, et non à la vile populace que Plaute voulait plaire dans cette pièce. Mais si les vers *spurcidici* n'étaient pas du goût de la classe élevée, dès le temps de Plaute, comment se fait-il que plus tard, et dans un siècle plus poli, Horace, et ensuite Martial, et une foule d'autres poètes ne craignirent point de présenter dans leurs vers les images les plus obscènes, de décrire, sans se donner la peine d'employer des périphrases, les actes les plus dégoûtants de la lubricité romaine? Les mœurs s'étaient-elles corrompues, en se polissant? Cette question ne serait pas indigne de l'attention et des recherches d'un moraliste.

Le sujet des *Captifs* tient, nous le répétons, du genre que lon appelait naguère larmoyant. Lachaussée n'eût songé qu'à en faire une pièce attendrissante. Mais

---

de cet avis. Il nous paraît évident, soit en décomposant le mot, soit en faisant attention au sens général de la phrase, ue *pertractatè* signifie *d'une manière rebattue.*

on croyait à Rome, qu'une comédie devait provoquer le rire, au moins dans quelques scènes; et Plaute eut soin d'introduire dans la sienne un de ces personnages burleques, qui, comme les valets de nos anciennes comédies, avaient un caractère donné, et servaient à égayer l'action, lorsqu'ils n'en formaient pas le nœud, l'intrigue. L'Ergasile des *Captifs* est un personnage inutile, mais assez comique. Il ouvre la scène en se plaignant amèrement de l'abstinence à laquelle il est obligé de se résigner, depuis que le fils de la maison, dont il partageait les plaisirs, est captif dans un autre pays. Ce monologue est curieux, surtout, en ce qu'il donne une idée de la vie honteuse que menaient ces malheureux parasites, soumis sans cesse aux caprices de ceux qui les payaient ou du moins les nourrissaient pour en être amusés. Dans une scène d'un autre acte, il achève le tableau, en nous apprenant qu'ils devaient toujours être prêts à tout endurer au milieu des orgies où de jeunes débauchés les admettaient. On leur jetait souvent de l'eau ou du vin au visage; on leur donnait des soufflets, etc., et ils devaient, malgré tous ces outrages, montrer toujours une figure satisfaite et riante.

Le vieil Hégion paraît. Il s'entretient avec Ergasile du malheur qu'il éprouve d'être privé de son fils. Ergasile le flatte bassement, lui fait espérer le succès du plan qu'il a formé pour le rachat de celui dont la perte lui cause tant de larmes; et il parvient à se faire inviter à souper. C'est là tout l'acte; et il faut avouer

qu'il n'est pas trop rempli. L'exposition même ne s'y trouverait pas complète, si elle n'avait déjà été à peu près faite dans le prologue.

L'acte II offre deux scènes très-intéressantes et bien filées : c'est d'abord celle où les deux captifs achetés par Hégion, conviennent entre eux que le maître passera pour l'esclave ; et l'esclave pour le maître. Il y a beaucoup de générosité dans le rôle de l'esclave, qui sait bien qu'il sera surveillé avec la plus grande rigueur, parce qu'il va devenir un personnage important. Plaute n'a point fait de cet esclave un homme vil, intéressé, comme ils le sont pour l'ordinaire ; et il avait bien ses raisons pour cela, puisque dans la suite, l'esclave généreux sera reconnu pour être un fils d'Hégion. Dans l'autre scène, Hégion se résoud à envoyer celui de ses captifs qu'il prend pour l'esclave, en Elide, en le chargeant d'obtenir, s'il est possible, l'échange de son fils, avec le riche Eléen qu'il croit avoir en sa puissance. Ainsi, le maître (Philocrate) part pour l'Elide, sous le nom de son esclave (Tyndare) ; et l'esclave reste dans les fers, sous le nom de Philocrate. Il y a dans leurs adieux, un ton de sensibilité qu'il n'est pas ordinaire de trouver dans les comédies latines.

C'est dans le quatrième acte qu'est placée cette belle péripétie que les professeurs de littérature citent comme un modèle (1). Jusqu'ici, tout a réussi à nos deux

---

(1) Voyez le *Cours de Littérature*, par M. Le Mercier, t. II, p. 301.

captifs. Philocrate est libre, grâce à la noble supercherie de son esclave Tyndare. D'un autre côté; ce Tyndare qu'Hégion prend pour Philocrate, est traité avec beaucoup d'égards et d'humanité. Mais tout va changer. Hégion s'avise d'amener près de son captif, Aristophonte, autre prisonnier Éléen. Celui-ci reconnaît aussitôt Tyndare dans le faux Philocrate. L'esclave tâche en vain de soutenir le rôle de maître qu'il a pris, en supposant que cet Aristophonte, par qui il est reconnu, est habituellement en état de démence (cette scène est assez plaisante; aussi, a-t-elle été mille fois imitée par nos auteurs comiques). Aristophonte cite tant de preuves, qu'Hégion ne peut plus douter qu'il n'ait été cruellement abusé. Furieux, il ordonne qu'on charge de chaînes le trop généreux Tyndare, et le condamne aux travaux des carrières.

Cependant, Philocrate n'a usé de la liberté qu'il devait au dévouement de son esclave, que pour obtenir la délivrance tant désirée du fils d'Hégion; il revient au quatrième acte de la pièce, non-seulement avec ce fils chéri, mais avec l'esclave Stalagmus, qui avait autrefois enlevé au père le plus tendre, le premier de ses enfans.

Par les aveux de Stalagmus, on découvre, au cinquième acte, que Tyndare n'est autre que ce fils enlevé, que le ravisseur était allé vendre en Elide, et qui avait été élevé dans la maison du père de Phylocrate. Ainsi, le courageux Tyndare est justement récompensé, et re-

trouve un père, de grands biens, et rentre dans la classe des hommes libres. Cet heureux dénoûment est très-naturellement amené.

En rendant compte de toute cette pièce, nous n'avons point signalé un grand nombre de scènes accessoires uniquement destinées à égayer le sujet, à tempérer ce qu'il pouvait avoir de sérieux et même d'austère. « Je conseille aux disciples de l'art, dit M. Le Mercier (1), d'étudier la comédie des *Captifs*, pour apprendre comment le plus enjoué, le plus bouffon des auteurs latins maniait délicatement et tempérait avec justesse le pathétique de l'intrigue la plus noble et la plus intéressante. »

Plaute, dans les *Captifs*, s'est assujetti aux principales règles de l'art. Son plan est très-régulier; les péripéties, comme nous l'avons fait voir, sont bien placées, arrivent sans effort. Mais on a cru remarquer que l'unité de temps n'y était pas observée. Il n'est guère possible, a-t-on dit, que dans une période, même de vingt-quatre heures, Phylocrate puisse se rendre en Elide, obtenir l'échange du fils d'Hégion, revenir ensuite avec lui pour délivrer Tyndare resté en otage, etc. etc. Le savant Coste qui traduisit et publia les *Captifs*, vers la fin du XVIIe siècle, répondit à cette critique par une dissertation en forme de lettre. Il s'y livre à une discussion qui intéressera sûrement les disciples de l'art dramatique : c'est ce qui nous détermine à la placer ici.

(1) *Cours de Littérature*, p. 303.

DISSERTATION

SUR LA DURÉE DES CAPTIFS.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de l'honneur que vous me faites de m'envoyer vos *Nouvelles de la République des Lettres*, à mesure qu'elles paraissent..... Je me suis contenté jusqu'ici, d'avertir le correspondant de votre libraire de lui envoyer quelques bons livres anglais dont je crois que vous serez bien aise de parler dans votre journal. Je m'imaginais que par ce petit soin je vous exprimerais mieux ma reconnaissance que par une longue tirade de paroles; et si je vous écris aujourd'hui, Monsieur, ce n'est que pour vous dire ce que je pense de la difficulté que vous faites dans votre extrait des *Captifs* de Plaute, sur *la durée de l'action de cette pièce*. Je ne prétends, ni vous contredire, ni défendre Plaute, mais vous exposer naïvement mes pensées sur cet article. Comme je me défie de leur solidité, je n'en tirerai aucune conséquence décisive.

J'avoue d'abord, Monsieur, que votre difficulté paraît très-bien fondée; et je puis vous assurer que je l'avais sentie avant que d'avoir lu votre extrait. Je n'en ai pourtant rien dit dans ma préface, parce que n'ayant pas fait une étude particulière des lois du théâtre, je n'ai osé blâmer tout ouvertement un écrivain célèbre qui doit les avoir étudiées à fond, et qui doit savoir

jusqu'où il lui était permis de les négliger. Car en général il faut convenir de cette maxime, que l'art même apprend aux excellents ouvriers à se dispenser quelquefois de suivre exactement les règles de l'art. Cette licence a ses bornes, j'en suis très-persuadé : mais en même temps je crois que la connaissance de ces bornes est réservée aux plus grands maîtres, et que c'est le dernier fruit de leur étude et de leur expérience. Si cela est vrai à l'égard de l'art oratoire, de l'architecture, de la peinture, etc., il l'est surtout à l'égard des ouvrages d'esprit qui ne sont faits que pour amuser et divertir le peuple, tels que sont les pièces de théâtre. Quoique ces derniers ouvrages soient des fictions qui plaisent d'autant plus qu'elles sont plus vraisemblables, cependant les circonstances qui les composent sont ordinairement si compliquées, qu'il est fort difficile que le vraisemblable s'y trouve partout dans un égal degré; et lorsqu'on ne peut conserver la vraisemblance avec une entière exactitude sans perdre de grandes beautés, nous voyons que les plus habiles poètes, tant anciens que modernes, ont renoncé hardiment à cette exactitude scrupuleuse en faveur de ces beaux endroits qui ont immortalisé leurs ouvrages.

En particulier on peut dire, qu'à considérer à part et en détail *la durée* des meilleures pièces de théâtre, on trouvera que la vraisemblance n'y est jamais conservée que d'une manière assez imparfaite, parce qu'on y donne presque toujours plus de rapidité au temps qu'il

n'en a effectivement, et qu'on y fait souvent aller d'un pas égal certaines choses dont les unes ne peuvent guère arriver dans un aussi petit espace de temps que les autres; mais le spectateur est fait à cette irrégularité. Pourvu qu'on prenne la peine de le tromper avec art, il se prête lui-même à la tromperie sans s'arrêter à peser et à combiner le temps avec trop d'exactitude.

Il s'agit maintenant de savoir si, dans les *Captifs*, Plaute a pris soin de ménager son spectateur avec assez d'artifice pour le tromper effectivement. En gros vous reconnaissez, Monsieur, que, dans cette pièce, tout ce qui se passe devant les spectateurs arrive dans le temps et le lieu où il doit arriver naturellement : mais vous croyez que le poète s'est oublié par rapport à ce qui se passe hors de la scène (1). Le prétendu esclave (je copie vos propres paroles) envoyé pour ramener le fils d'Hégion, part d'Étolie sur la fin du premier acte. (Permettez-moi, Monsieur de vous avertir ici que c'est à la fin du second acte que le faux Tyndare part d'Étolie. Bien loin d'affaiblir par là votre objection, je lui donne une nouvelle force, comme vous verrez tout à l'heure). Il en est de retour dès avant le commencement du quatrième acte, puisque le parasite Ergasilus vient dès le commencement de cet acte annoncer cette bonne nouvelle à Hégion. Je ne sais pas bien, dites-vous immédiatement après, comment tout cela a pu arriver dans si peu de temps.

(1) *Nouv. de la République des Lettres*, de l'ann. 1716. p 281. et 282.

réponds à votre objection, j'en fais naître une autre beaucoup plus difficile à résoudre. Car si Philocrate part à huit heures du matin pour ne revenir qu'à trois heures du soir, comment remplir ce long espace de temps qui s'écoule depuis son départ jusqu'à son retour? S'il y a moyen de lever cette difficulté, on ne peut le faire qu'en examinant avec soin, article par article, tout ce qui se passe depuis le troisième acte jusqu'au commencement du quatrième.

Ergasilus paraît dès le commencement du troisième acte. Depuis qu'il a quitté le bonhomme Hégion qui l'avait invité à souper, il n'a rien fait qui fixe son arrivée sur le théâtre à un temps précis. Il a été, comme il nous l'apprend lui même, à la place publique, cherchant de tous côtés quelqu'un qui voulût lui donner à manger. D'abord il est allé joindre une troupe de jeunes gens. Il les a priés, sollicités, et leur a fait un des plus jolis contes qu'il sache, un de ces contes qui lui valaient autrefois une trentaine de repas; mais tout cela n'a rien produit. Comme il n'est pas homme à se rebuter facilement, il en est allé trouver d'autres, puis d'autres, et encore d'autres : et partout il a reçu le même accueil :

> Pergo ad alios, venio ad alios, deinde ad alios; una res.
> Omnes compacto rem agunt, quasi in velabro olearii.

Enfin il a quitté prise; et maintenant il s'en va au port, où il a, dit-il, quelque espérance d'attraper un soupé :

> Nunc ibo ad Portum hinc. Est illic mihi una spes coenatica.

Il avait donc manqué son dîner; et il en est tout consolé lorsqu'il paraît ici. D'où je conclus que le jour était déjà assez avancé. Il importe fort peu de savoir ce qu'Ergasilus fera au port jusqu'à ce qu'il y ait vu le fils d'Hégion. Parasite de profession, on sait qu'il divise ordinairement son temps en deux parties, dont il emploie

> L'une à manger, et l'autre à ne rien faire.

Qu'il reste au port tant qu'il voudra; qu'il coure, qu'il se repose, qu'il tracasse, qu'il dorme; personne ne s'avisera de lui demander compte de son loisir.

Mais que ferons-nous d'Hégion qui, dès le commencement de la seconde scène du troisième acte, c'est-à-dire immédiatement après qu'Ergasilus est allé au port, nous dit lui-même, qu'après avoir renvoyé à Élide le faux Tyndare, il s'en est allé chez son frère, d'où il revient maintenant avec Aristophonte? Ici je commence à m'apercevoir que j'ai eu tort de suivre la correction d'Acidalius, qui a retranché de la seconde scène du troisième acte, ces mots, *Inde ilico revortor domum*, vs. 8., *de là je m'en retourne d'abord chez moi.* Car quoi qu'Hégion eût déclaré fort nettement, en partant de chez lui pour aller chez le préteur, qu'il s'en irait chez son frère immédiatement après le départ de Philocrate, il est fort naturel qu'il change de sentiment; et qu'au lieu d'aller d'abord chez son frère, il s'en retourne encore chez lui pour recommander de nouveau à ses gens

son fils, et par le temps qu'il emploie à revenir du port avec lui et Philocrate. Les deux derniers articles remplissent l'intervalle de cet acte.

Le cinquième acte se reduit à un entretien assez court entre Hégion et Philocrate, suivi d'un autre entre Hégion et Stalagmus, sur le rapport de qui Tyndare, qu'on ramène des carrières par ordre d'Hégion, est reconnu pour le fils de ce bon homme en présence de Philocrate.

Tout ce qui se passe dans ces deux actes ne contient guère plus d'une heure. Ainsi, voilà la durée de la pièce reduite à onze heures tout au plus, si l'on s'en rapporte à mon calcul, que je n'oserais garantir qu'après que vous l'aurez revu et approuvé, si tant est que vous vouliez bien vous donner la peine de l'examiner.

Mais ne dirons-nous rien de Stalagmus? « On ne « voit pas fort clairement, *ajoutez-vous*, comment cet « esclave, qui avait enlevé Tyndare vingt ans aupara- « vant, se trouve justement au denoûment de la pièce « pour faire reconnaître ce fils qu'Hégion retenait chez « lui sans le savoir. » Il semble en effet que cet esclave se présente de lui-même sans qu'on voie aucun incident qui soit la cause directe de ce qu'il tombe justement dans ces temps-là entre les mains de Philopoleme. Mais ne pourrait-on pas dire qu'en quelque endroit de la Grèce que Stalagmus eût été jusqu'alors, il avait été obligé de se tenir caché de crainte d'être livré à son maître s'il venait à être découvert, mais que la guerre une fois

déclarée entre les Étoliens et les Éléens, il a commencé de paraître la tête levée à Élide, et qu'ayant été reconnu par Philopolème, ou par quelque autre prisonnier d'Étolie (ce qu'on peut aisément supposer), Philocrate l'a fait saisir le même jour qu'il est arrivé à Élide *où son père va de pair avec les premiers de la république*, dans le dessein d'obliger Philopolème, et peut-être même d'engager Hégion à lui céder une partie du prix qu'il devait lui payer pour la rançon de l'esclave qu'il avait laissé chez lui?

Il y a apparence que Plaute n'a supprimé les circonstances que je viens d'indiquer que parce qu'il a cru que les spectateurs les suppléeraient aisément d'eux-mêmes. Et dans ce cas-là, il est non-seulement excusable, mais très-louable de les avoir omises. Car si dans la moindre narration il faut avoir soin de ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires, à plus forte raison le poète est obligé d'observer cette règle dans une pièce de théâtre, qui dans le fond n'est guère autre chose qu'un long recit, puisque dans les pièces les plus remplies d'action, la cause et le grand mobile de tout ce qui paraît au dehors, c'est quantité d'incidens et de circonstances qui n'existent uniquement que dans la bouche des acteurs et dans l'imagination des spectateurs. Je suis avec un attachement tout particulier,

Votre, etc.

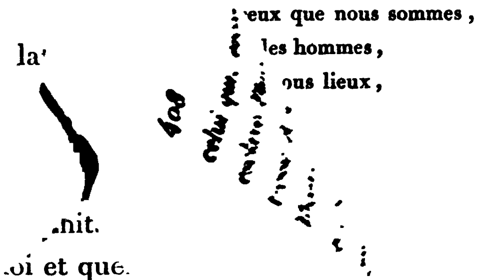
A Londres ce 15, *Mai* 1716. V. S.

son fils, et par le temps
port avec lui et Philocr
remplissent l'intervalle

Le cinquième ac
court entre Hégion
Hégion et Stalar
qu'on ramène
reconnu pou
Philocrate.

Tout
guère
pièc
ra

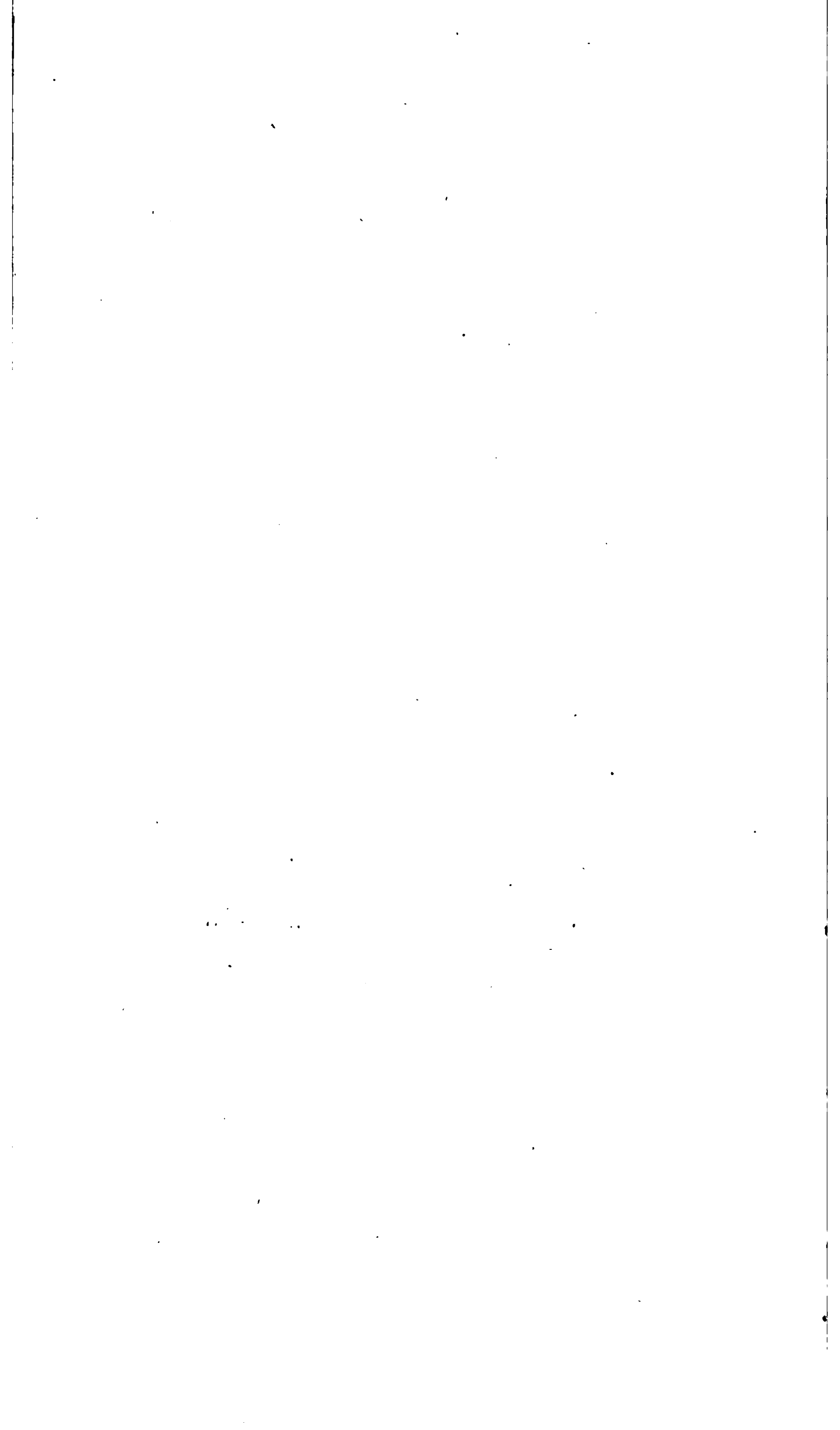
infortunes et celles de ses



la' eux que nous sommes,
les hommes,
ous lieux,

nit.
oi et que
plus attaché à so
ge peut nous fournir des
avec l'original, qu'il a quelquefois
ment. C'est donc sur sa pièce que no
de préférence notre examen. Dans les citatio
ferons, on aura plus d'une fois occasion de recon
la manière, le genre d'esprit de l'auteur de *Venceslas*.

Rotrou a suivi dans sa pièce, la même marche que Plaute. Il a fait du vieux Hégion, qu'il appelle Hégée, un *seigneur* en Étolie, et de Philocrate un *gentilhomme* d'Élide. Tyndare y joue, comme dans Plaute, le rôle le plus important. Enfin, on y retrouve jusqu'au parasite Ergasile : mais il n'est pas aussi plaisant que dans Plaute. Le plus grand changement qu'il ait fait à la fable originale, est d'avoir donné à Hégion une fille qu'il nomme Olympie, et de plus une jeune pupille (Philénie) qui lui fut remise dès l'âge le plus tendre, par un ami mourant, à condition qu'il la marierait, lorsqu'elle serait en âge avec l'aîné de ses fils. Mais ce fils est précisément



IMITATIONS.

La comédie latine des *Captifs* présentait trop d'intérêt pour que plusieurs auteurs, en divers pays, ne s'empressassent point de l'imiter. Nous ne parlerons point des imitateurs étrangers, ils sont en trop grand nombre. Parmi les imitateurs français, on compte Rotrou, Du Ryer, Roi et quelques autres. Mais c'est Rotrou qui s'est le plus attaché à son modèle; c'est lui dont l'ouvrage peut nous fournir des comparaisons multipliées avec l'original, qu'il a quelquefois traduit très-exactement. C'est donc sur sa pièce que nous allons porter de préférence notre examen. Dans les citations que nous ferons, on aura plus d'une fois occasion de reconnaître la manière, le genre d'esprit de l'auteur de *Venceslas*.

Rotrou a suivi dans sa pièce, la même marche que Plaute. Il a fait du vieux Hégion, qu'il appelle Hégée, un *seigneur* en Étolie, et de Philocrate un *gentilhomme* d'Élide. Tyndare y joue, comme dans Plaute, le rôle le plus important. Enfin, on y retrouve jusqu'au parasite Ergasile: mais il n'est pas aussi plaisant que dans Plaute. Le plus grand changement qu'il ait fait à la fable originale, est d'avoir donné à Hégion une fille qu'il nomme Olympie, et de plus une jeune pupille (Philénie) qui lui fut remise dès l'âge le plus tendre, par un ami mourant, à condition qu'il la marierait, lorsqu'elle serait en âge avec l'aîné de ses fils. Mais ce fils est précisément

celui qui, encore dans l'enfance, a été enlevé par un esclave. Philénie se trouve, par cette circonstance, maîtresse de se choisir un époux; aussi, profitant de sa liberté, elle aime avec passion l'un des captifs d'Hégion; et c'est Tyndare qu'elle imagine être Philocrate, le *jeune gentilhomme* d'Élide. Cet amour-là, qui n'est nullement dans les mœurs des anciens, n'est point déplacé dans une comédie française et amène quelques situations intéressantes. Quant à Olympie, la fille d'Hégion, c'est une prude qui ne paraît guère que pour faire des remontrances très-sensées mais très-froides à sa compagne Philénie sur son amour pour l'étranger. Le rôle est sans couleur.

La pièce se dénoue, comme dans Plaute, par la délivrance du fils d'Hégion, et son retour en Étolie, ainsi que par la réhabilitation de Tyndare dans tous ses droits. mais la générosité de ce dernier envers son maître est encore mieux récompensée dans la pièce française, que dans la pièce originale. En effet, Tyndare retrouve non-seulement un père et de grands biens, mais aussi, dans la jeune amante qui lui avait aidé à supporter les rigueurs de l'esclavage, l'épouse qui lui avait été destinée dès son enfance.

Choisissons maintenant dans la pièce française quelques morceaux et même quelques scènes où Rotrou s'est plu à imiter Plaute et souvent à le traduire.

Nous avons dit qu'il avait conservé le parasite. Voici le langage qu'il lui fait tenir dès la première scène;

Ergasile y décrit toutes ses infortunes et celles de ses confrères.

Quelle estoille (1) nous luit, malheureux que nous sommes,
Triste genre d'humains nés pour manger les hommes,
Que tout le monde fuit et qu'on treuve en tous lieux,
Incommodes partout et partout odieux,
L'addresse de nostre art consiste en la science
D'endurer un souflet avecque patience,
De se voir imprimer un baston sur le corps,
Rompre un pot sur la teste et puis mettre dehors;
Ces incommoditez suivent un parasite,
Qui les sçait supporter, quelquefois en profite;
Mais qui n'est patient jusqu'à ce dernier poinct
Reçoit un pire affront, c'est de ne disner point :
C'est bien le plus sensible, et de cette disgrace,
La rigueur de mon sort pour long-tems me menace,
Puisque le seul, chez qui l'abord m'estoit permis
Est tombé par malheur aux mains des ennemis :
Ainsi je sens la guerre et n'en ay poinct la veuë,
Ainsi ce fleau (2) mortel sans me toucher me tuë,
Et ne me pouvant voir les armes à la main,
L'ennemy de son camp, me combat par la faim.

Ailleurs, dans la première scène de l'acte III, Ergasile revenant encore sur les inconvénients du métier, dit, toujours d'après Plaute:

Maudit siècle de fer, où mon triste mestier,
Au sein des jeunes gens, treuve des cœurs d'acier;
Combien es-tu contraire à cet aage doré,
Qui couloit du vieux tems de Saturne et de Rhé,
Où l'on dit que jamais n'entraient dans l'entretien,

---

(1) Nous conservons la vieille orthographe de Rotrou.

(2) *Fléau* ne formait alors qu'une syllabe : il est difficile de concevoir comment on pouvait prononcer ce mot sans en faire sonner deux.

Les termes malheureux ny du mien ny du tien,
Où nature régnoit et non pas la fortune,
Où la terre à chacun estoit mère commune,
Où les hommes vivoient sous le couvert des bois,
Tous grands et tous petits, tous sujets et tous rois,
On n'y connoissoit point la misère où nous sommes,
Les hommes n'estoient point les esclaves des hommes,
Et la nécessité, cette mère des arts,
Ne leur faisait courir ny honte ny hazards;
Surtout nostre mestier que tout le monde affronte,
Des plus méchants mestiers et l'oprobre et la honte,
Estoit un exercice aux mortels inconnu,
Comme la pauvreté dont il est provenu:
Encor cet art naissant estoit en quelque estime,
Et s'en bien acquitter n'estoit honte ny crime.
Aujourd'huy nous souffrons des mépris éternels,
Et l'on nous fuit partout comme des criminels;
Nos bons mots désormais passent tous pour frivoles,
On ne se paye plus avecque des paroles;
On ne donne à disner qu'à celui qui le rend,
On ne le donne pas, on le preste, on le vend:
Et l'avarice va jusqu'à ce poinct extrême,
Que pour ne rien donner chacun se sert soy mesme;
On nous a mesme osté les messages d'amour,
Chacun pour soy travaille, et pour soy fait sa cour:
Bien plus que leur amour leur intérest les presse,
La bource est à chacun sa plus belle maîtresse,
Je les suy, les approche, et d'une accorte voix:
Bonjour, dis-je, bonjour, dis-je encore une fois,
Où va-t'on ce matin, où se fait la partie?
A tout cela du vent et point de repartie;
Échauffons-nous, leur dis-je, allons charmer nos soins,
Point de réponce encor, allons boire, encor moins.
Parlez donc, qui de vous commencera la feste?
Mais rien à tout cela qu'un bralement de teste,

Lors je lâche en riant un de mes meilleurs mots,
Qui me devroient un mois faire vuider les pots.
Mais nul que moy n'en rit, et tous plus froids que glace,
S'en vont tournant la teste et me quittent la place.
Ayant failly ceux-là, j'approche de ceux-cy,
Tantost je m'èn vais là, tantost je viens icy;
Mais la honte pourtant m'invite à la retraite,
Tous me traittent de mesme, et pas un ne me traite.

La scène où les deux captifs changent de noms et de rôles, n'est, pour ainsi dire, que dessinée d'après celle de Plaute; mais elle offre comme dans l'original, beaucoup d'intérêt.

PHILOCRATE.

Ménageons bien le temps, Tyndare, approche, écoute,
Conduisons jusqu'au bout cette fourbe avec soin,
Et possede surtout ta mémoire au besoin;
Garde qu'à mes dépends elle te soit ingrate,
Souviens-toy qu'aujourd'huy ton nom est Philocrate,
Et que pour profiter de ce déguisement
Il faut changer de nom comme de vestement.
Tu mets ce bon office à sa gloire suprême,
Si pour l'amour de moy, tu crois estre moy mesme.

TYNDARE.

Chassez de vostre esprit ce frivole soucy,
Je sçay mon personnage.

PHILOCRATE.

Et moy le mien aussi.

TYNDARE.

Croyez que si pour vous je hazarde ma vie,
Bien plus que mon devoir mon zèle m'y convie;
Ne suis-je pas autheur de cette invention?

PHILOCRATE.

Je douterais à tort de ton affection,
C'est d'elle seule aussi que dépend mon remède.

TYNDARE.

Souvenez-vous en donc, si l'effect en succède,
Tous les hommes sont bons au moment qu'on les sert,
Mais bientost d'un plaisir la mémoire se perd.

PHILOCRATE.

Je doute si jamais j'ay respecté mon père,
Au poinct que je t'honore et que je te revère :
C'est un nom que sur moi tu t'acquiers aujourd'hui,
Tu m'es plus nécessaire et plus père que luy.

TYNDARE.

Dans les occasions l'effect le fera croire.

PHILOCRATE.

Sçaches donc au besoin fournir de ta mémoire,
Et puis que du dessein ton esprit est autheur,
Sois désormais mon maistre et moy ton serviteur;
Tyndare, au nom du ciel qui m'instruit par ta bouche,
Si de ce que je suis le souvenir te touche,
Et si l'affection de mon père envers toy
T'oblige en quelque sorte à t'employer pour moy,
Par la commune peine et le commun servage
Où le sort de la guerre aujourd'huy nous engage,
Ne mesle de respect ni de civilité,
Et me traiste de serf comme je t'ay traîté,
C'est d'où dépend le bien que le ciel me prépare.

TYNDARE.

Je suis donc Philocrate et vous estes Tyndare,
Depuis que de ce nom vous m'avez honoré,
J'en suis plus honneste homme et plus considéré :
En se communiquant, il semble en quelque sorte
Prester vos qualitez à celui qui le porte,
Par la seule vertu de ce nom glorieux,
Vous voyez que j'ay l'heur de plaire à de beaux yeux,
D'exciter de l'amour dedans une belle ame,
Et dans un jeune cœur mettre une belle flamme.
Amour aveugle autheur de cette affection,

Tu t'es mal informé de ma condition,
D'une si belle esclave, un esclave est indigne.
Tu destinois mon maistre à cet honneur insigne,
Ce que j'ay par bonheur, il l'eût eu par raison,
Et tu prend l'un pour l'autre au changement du nom.

Toute la scène où le faux Phylocrate est reconnu par l'Eléen Aristophonte (Rotrou lui a donné le nom de Crysimant) pour être l'esclave Tyndare; toute cette scène est presque entièrement traduite de Plaute.

HÉGÉR.

Le voylà, parlez-luy; s'il est connu de vous.

TYNDARE.

Que vois-je, ô justes dieux, quel est votre courroux,
Voicy l'instant fatal qui fera tout connoistre,
Et qu'il me seroit mieux d'avoir esté que d'estre,
Que de ma trahison je ne me puis laver,
Que le mesme salut ne me pouroit sauver.
Et que fourbe, mensonge, artifice ny ruse,
Ne peut ny me servir, ny me fournir d'excuse;
Malheureux Crysimant qui guide icy tes pas?

HÉGÉE.

Quel respect vous retient? vous ne l'abordez pas.

TYNDARE.

Mais ne relâchons rien, mentons avec audace,
Force toy mon esprit et toy même te passe.

CRYSIMANT.

Qui te fait, cher Tyndare, errant de toutes parts,
Et des pieds et des yeux éviter mes regards.
Seroit-ce que le sort t'eust depuis notre absence
Avecque la franchise, osté la connoissance.
Ignore-tu mon nom, ne me connois-tu pas,
Pourquoi de mon abbord détourne-tu tes pas.

HÉGÉE.

Vous-mesme, montrez bien de ne le pas connoistre,
Car vous nommez l'esclave et vous parlez au maistre;
Il vous fuit et vous hait avec juste raison,
Tyndare est son valet, Philocrate est son nom.

TYNDARE.

Éloignez-vous, Hégée, il est frappé de rage,
Et ce mal d'un bon sens lui dérobe l'usage,
Cette contagion se prend par le cracher,
Dedans toute l'Elide on n'en ose approcher,
On la veu furieux se jeter sur son père,
Prendre la terre aux dents, tâcher de se deffaire,
Et depuis, chacun craint cet esprit forcené;
De ses plus chers parents il est abandonné.
La guerre vous a fait une mauvaise prise,
Et le garder est bien achepter sa franchise.

CRYSIMANT.

Fut-il jamais menteur impudent à ce point.

HÉGÉE.

Parle-luy si tu veux, mais ne m'approche point.

CRYSIMANT.

Moy, la rage, imposteur, moy vouloir me deffaire!
Moy, j'ai voulu, méchant!

TYNDARE.

Assassiner ton père!
Pourquoi veux-tu nier un mal connu de tous,
Et quelle vaine honte excite ton courroux,
Puisque bientost le temps l'eust assez fait connoistre.

HÉGÉE.

Loing, loing, n'approche pas.

CRYSIMANT.

Quoi! vous croyez ce traître!

TYNDARE.

Voyez de quel regard il porte l'œil sur nous,
Son mal va commencer, fuyez, retirez-vous!

HÉGÉE.

J'ai bien dès cet abbord, reconnu sa folie,
Il vous nommait Tyndare.

TYNDARE.

Ordonnez qu'on le lie;
On ne pourrait dompter cet esprit furieux,
Voyez-vous pas desià qu'il nous mange des yeux.

PSEUDOLE.

Certes, le danger hors, ce passe-temps est rare.

TYNDARE.

Ne vous étonnez pas qu'il m'appelle Tyndare,
Lorsque cette fureur possède sa raison,
On le voit oublier jusqu'à son propre nom.

CRYSIMANT.

Si ma cholère estait de son effect suivie,
Ces mensonges, méchant, te cousteraient la vie.
Quel respect me retient, que des poings et des dents,
Je ne te faits rentrer ces termes impudents.
Voyez quelle asseurance après cette imposture.

HÉGÉE.

Qu'on le renferme, allez, je crains quelque adventure.

CRYSIMANT.

Hégée, au nom des dieux, pour notre commun bien,
Pour ton propre intérest, autant que pour le mien
Preste un moment l'oreille à ma juste deffence!

HÉGÉE.

Parle donc de plus loing: empechez qu'il n'avance

CRYSIMANT.

Quoy qu'un sujet bien vain t'excite cet effroy,
Il suffit que ma voix puisse aller jusqu'a toy,
Je n'avanceray point, réponds-moi donc de grâce!
Pour qui cet imposteur en ton estime passe.

HÉGÉE.

Pour Philocrate!

CRYSIMANT.

O dieux!

HÉGÉR.

Et celui que tu dis
Est allé moyenner le retour de mon fils.

CRYSIMANT.

Quoy du nom de son maistre, un esclave s'advoue.
O crédule vieillard, à quel poinct on te joue;
Un vil objet d'opprobre et de dérision,
Un serf passer pour libre en ton opinion!

TYNDARE.

Chez toi, réduit au poinct d'une misère extrême,
Tu voudrois bien qu'icy chacun fût cru de mesme,
C'est un vice commun à tous les malheureux,
De faire s'ils pouvaient que chacun fut comme eux
Et leur humeur jalouse, envieuse, importune
Tache à nous nuire autant que leur fait la fortune.

CRYSIMANT.

Garde, sage vieillard de suivre obstinément
Le party d'un abbus conceu légérement;
Croy que sous cet erreur quelque fourbe est tissue,
Et pour ton intérest redoutes-en l'issue:
Luy rachepter ton fils!

TYNDARE.

Ouy si l'ayde des Dieux
Me favorise autant que tu m'es ennuyeux,
Tyndare à ce dessein envoyé vers mon père,
Nous produira bientost le succez que j'espère.

CRYSIMANT.

Ce Tyndare est luy-mesme; hé quoi, cet effronté
Vous jouera tout le jour avec impunité!
Et de ce vain espoir vostre bonté se flatte.

TYNDARE.

Moy Tyndare, impudent!

CRYSIMANT.

Et qui donc?

TYNDARE.

Philocrate.

CRYSIMANT.

O l'insolent esclave!

TYNDARE.

Il est vrai que je serts,
Mais que la guerre aussi m'a mis aux premiers fers!
Et que la liberté m'est aussi naturelle
Qu'à ce fameux Romain qui se défit pour elle

CRYSIMANT.

Me puis-je contenir en si juste courroux!
Éclate, ma fureur.

TYNDARE.

Et bien! l'entendez-vous?
Des mains, après cela, lui laissez-vous l'usage?
Il va, s'il n'est lié, nous sauter au visage.

CRYSIMANT.

Ne pouvoir estre cru, ny n'oser faire un pas,
Je forcène de rage, et ne me connois pas.

TYNDARE.

Que vous disois-je? Hé bien, voyez cet œil farouche,
L'écume va bientost lui sortir de la bouche.

CRYSIMANT.

Toy tu seras bientost l'aliment des corbeaux,
Infâme et digne objet de la main des bourreaux.

TYNDARE.

Il extravague enfin, sa fureur le possède.

HÉGÉE.

Le ferai-je emporter?

TYNDARE.

C'est le plus sûr remède.

PSEUDOLE.

Aydez-moi donc, car seul je n'en approche point.

CRYSIMANT.

Peux-tu, ma patience, aller jusqu'à ce poinct ;
Quel monstre, quel serpent a conceu ce prodige,
Ne le puis-je estouffer ?

HÉGÉE.

N'approche pas te dis-je ?
Arreste !

CRYSIMANT.

Encore un coup, Hégée, au nom des dieux,
Laisse à la vérité te dessiller les yeux.
Quatre mots t'apprendront tout ce que je désire.

HÉGÉE.

Je t'oyray bien d'icy; parle, que veux-tu dire ?

CRYSIMANT.

Sçaches donc que le mal qu'il me veut imposer,
Ne tend qu'à m'empescher de te désabuser,
Qu'il forge à tes dépends cette vaine folie :
Mais, prends tes seuretés. Je consens qu'on me lie
Mais qu'il le soit aussi.

TYNDARE.

Qui veut l'estre, le soit.

CRYSIMANT.

As-tu veu ce clin d'œil.

TYNDARE.

Dieux, voyez l'imposture,

HÉGÉE.

Je ne sçay que promet toute cette adventure,
Mais je n'ose espérer que son succès soit bon.

CRYSIMANT.

Sçaches encor un coup que Tyndare est son nom,
Et que cet affronteur d'un vain espoir te flatte,
Comme je me connois, je connois Philocrate,
Une estroite amitié de tout temps nous a joints.

TYNDARE.

Enfin, la vérité confondra tous mes soings,
A ces impressions cet esprit se prépare.

HÉGÉE.

Viens ça, qui que tu sois, Philocrate ou Tyndare,
Il est temps de finir ce douteux entretien,
Est-tu né libre ou serf, ne me déguise rien.

TYNDARE

Je suis né libre!

CRYSIMANT.

Il ment.

TYNDARE.

L'audace sans seconde!
Traistre me receus-tu, lorsque je vins au monde,
Assistois-tu ma mère en son accouchement,
Je suis né tel, vous dis-je?

CRYSIMANT.

Encor un coup il ment,
Le ciel, s'il ne t'abuse, à tes yeux me confonde.
Voy-tu pas qu'il se taist? qu'il parle, qu'il réponde.

TYNDARE.

J'arrive entre le prestre, et le glaive et l'autel,
Et sans rémission, j'attends le coup mortel!

HAGÉE.

Dieux! m'auriez-vous laissé tramer cet artifice,
Et payer ma bonté d'un si mauvais office.
Ouy de l'un le silence, et de l'autre la voix,
Te détruisent assez, vain espoir que j'avois,
O bienfaits mal rendus! O servitude ingrate!
Mais voy-le bien.

CRYSIMANT.

C'est lui.

HÉGÉE.

Dépeins-moi Philocrate.

CRYSIMANT.

Chasteing, de basse taille, un peu haut en couleur,
De vingt ans à peu près

buteraient des lecteurs habitués à un style plus pur. D'ailleurs, le rôle d'Ergasile, quoiqu'imité de Plaute, ne serait pas supportable aujourd'hui. Il est donc très-vraisemblable qu'après un oubli qui dure depuis près de deux siècles (1), personne ne songera à ressusciter les *Captifs* de Rotrou. AM. D.

(1) Les *Captifs* de Rotrou parurent en 1640.

FIN DU SECOND VOLUME.

